God
844.4
win/Let
100401

00100401

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016

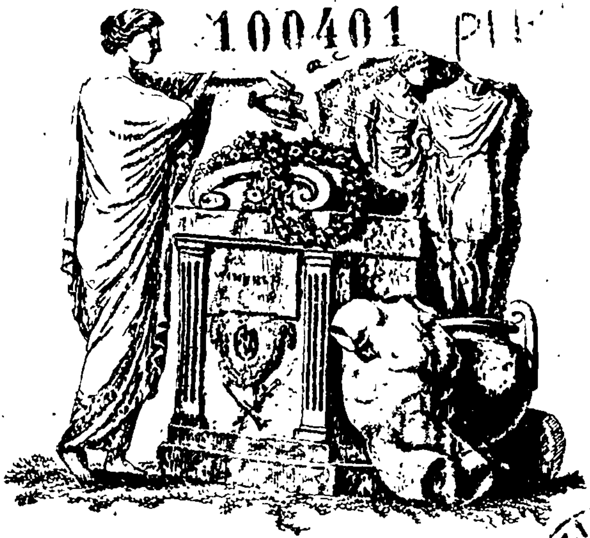
Angelica Kauffman del. Romæ 1764. | J. L. Kastner fec. aq. for. Paris 1781

IO. WINCKELMANN.

LETTRES FAMILIERES DE M. WINCKELMANN;

PREMIERE PARTIE.

100401



A AMSTERDAM;

Et se vend à PARIS.

Chez COUTURIER fils, Libraire, Quai & près les Grands Augustins, au Coq.

M. DCC. LXXXI.

God
[illegible]
[illegible]
100401

00100401

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

RIEN de ce qui vient de M. Winckelmann ne peut être indifférent aux Amateurs des Beaux-Arts & de l'Antiquité. Les Lettres de ce Savant célébre dont nous donnons la traduction, outre plusieurs particularités intéressantes touchant les Arts, les Artistes & les Monumens anciens découverts pendant son séjour à Rome, nous offrent des détails curieux sur sa vie également propres à nous faire connoître son caractere, & à nous tracer la marche qu'il a tenue pour parvenir à ce degré de savoir & de goût qui font l'étonnement de tous ceux qui étudient véritablement ses ouvrages. Ces détails sont d'autant plus précieux qu'ils peuvent servir à encourager ceux qui, tourmentés du besoin de s'instruire & de parvenir à la connoissance du Beau, se trouvent arrêtés dans leur carriere par la fortune & par les circonstances. On verra dans ces

Lettres M. Winckelmann, combattant tous les obstacles qui s'opposoient à son avancement, méditer Homere & Sophocle dans le silence de la nuit, après avoir passé toute la journée à remplir le rébutant emploi de Maître d'Ecole, ou à copier de vieux titres & de vieilles chroniques; on le verra sans secours, sans appui, sans enseignement, parvenir, dans un âge déja avancé, à un point qui le met au-dessus de tous ses prédécesseurs, & qui peut-être fera le désespoir de tous ceux qui tâcheront de le suivre dans la même carriere.

La premiere Partie de ces Lettres, contenant celles que M. Winckelmann a écrites à ses Amis en Allemagne, a été publiée par les soins de M. Dassdorf, Bibliothécaire de la Bibliothéque Electorale à Dresde, qui les a enrichies de plusieurs Notes curieuses & savantes. La seconde Partie, qui renferme celles à ses Amis en Suisse, parut en 1778 à Zurich, chez les MM. Orell, Gessner, Fuesslin & Compagnie. Nous avons eu le bonheur d'en découvrir quelques autres qui n'avoient pas encore paru, & que les per-

ſonnes à qui elles ſont adréſſées ont bien voulu nous communiquer; préſent dont le Public ne peut que leur ſavoir gré; car ces Lettres, qui forment la fin de la ſeconde Partie, ne ſont ſans doute pas des moins intéreſſantes de ce Recueil. La Lettre à M. L. R. V. H., qui ſe trouve à la page 172 de la premiere Partie, eſt tirée de la *Bibliothéque des Beaux-Arts* qui s'imprime en allemand à Leipſig. C'eſt dans ce même ouvrage périodique que nous avons pris les *Remarques ſur l'Architecture de l'ancien Temple de Girgenti en Sicile*, qui forment la fin de la premiere Partie de ces Lettres.

Nous avons cru faire plaiſir au Lecteur de finir la ſeconde Partie par l'Extrait traduit d'une Lettre de M. H. Fueſſli au Traducteur Allemand des *Recherches ſur les Beautés de la Peinture de M. Webb*; morceau qui nous a paru d'autant mieux placé ici, qu'il peut ſervir de ſuite à la Notice de M. Winckelmann ſur ce qu'il y a de plus curieux à voir à Rome, qui le précede; & que Fueſſli a porté dans l'examen & la deſcription des ouvrages de l'Art le même

eſprit que M. Winckelmann, qui avoit la plus haute eſtime pour la perſonne & pour les talens de ce Savant Zuricois.

Nous nous ſommes procuré auſſi l'Eloge de M. Winckelmann fait par le célebre M. Heyne, Profeſſeur d'Eloquence & de Poéſie à Gottingen, l'Ami de notre Auteur & ſon digne Emule tant dans la connoiſſance des langues ſavantes que dans celle de l'Antiquité.

Il ne nous reſte plus qu'à faire obſerver que nous avons cru devoir rejetter une trentaine de lettres & retrancher quelques paſſages des autres, afin d'épargner au Lecteur des répétitions inutiles & des faits particuliers qui n'offroient aucun intérêt.

Si ce Recueil eſt reçu favorablement du Public, comme nous avons lieu de l'eſpérer, nous nous occuperons à en donner une troiſieme Partie. Nous nous propoſons auſſi de publier ſous peu un petit Ouvrage de M. Winckelmann intitulé : *Remarques ſur l'Architecture des Anciens*, qui nous a paru du plus grand intérêt ; ainſi que la ſeconde *Lettre ſur les Découvertes d'Herculanum*,

laquelle, suivant l'Auteur même, est infiniment plus curieuse que la premiere, dont la traduction a paru il y a quelques années.

M. Winckelmann étoit né à Stendal dans la vieille Marche de Brandenbourg. Après avoir été pendant sept ans Professeur au Collége de Seehausen près de Salswedel; il passa en Saxe, où il fit un séjour de sept autres années, & fut le Bibliothécaire de M. le Comte de Bünau à Nothenitz. C'est dans ce temple des Muses que M. Winckelmann, né avec toutes les qualités d'un excellent Bibliothécaire, acquit des connoissances très-étendues en tout genre de littérature.

Ayant quitté en 1754 le séjour de Nothenitz, M. Winckelmann se rendit à Dresde, où il se lia avec les plus habiles Artistes & particuliérement avec M. Oëser, Peintre excellent & l'un des plus grands Dessinateurs de nos jours.

Ce fut cette même année 1754 que M. Winckelmann abjura le Luthéranisme pour embrasser la Religion Catholique Romaine. En Septembre de 1755, il partit pour l'Ita-

lie, & arriva à Rome le 7 Décembre de la même année. Son principal but en faisant ce voyage étoit de voir la bibliothéque du Vatican & d'examiner les ruines d'Herculanum.

Depuis cette époque il sera facile au Lecteur de suivre lui-même, dans ces Lettres la vie simple & laborieuse de M. Winckelmann; & ses différentes excursions littéraires à Naples, à Florence, &c.

En Avril 1768 M. Winckelmann quitta Rome pour se rendre avec M. Cavaceppi en Allemagne & en Suisse. Arrivé à Vienne, M. Winckelmann, sensible à l'accueil gracieux qu'il reçut dans cette capitale, & comblé d'honneurs & de présens, s'y arrêta plus long-temps qu'il ne se l'étoit proposé. Saisi tout-à-coup d'une inquiétude secrete & d'une envie extraordinaire de retourner à Rome, il reprit le chemin de l'Italie, en remettant à un autre temps le projet de voir ses Amis d'Allemagne. Mais, hélas! ils n'ont pas joui de ce bonheur. En passant par Trieste M. Winckelmann y fut assassiné le 8 Juin 1768 par un scélérat nommé Arcan-

geli, natif de Campiglio, ville du territoire de Piſtoia, dont il avoit fait la connoiſſance en route. Nous n'entrerons point ici dans les détails de cette triſte cataſtrophe, en nous contentant de dire qu'au milieu de la plus violente douleur, cauſée par cinq coups de couteau qu'il avoit reçus, M. Winckelmann conſerva toute la fermeté d'un Héros & toute la réſignation d'un Chrétien; & qu'il lui reſta encore aſſez de force pour recevoir tous les ſecours ſpirituels & pour dicter ſon teſtament, par lequel il nomma le Cardinal Alexandre Albani ſon Légataire univerſel. Quelques-uns de ſes manuſcrits paſſerent à Vienne, où l'on annonça dès-lors l'édition refondue de ſon *Hiſtoire de l'Art.*

Le projet de M. Winckelmann, en ſe rendant en Allemagne, étoit de faire traduire cet ouvrage en françois à Berlin, par M. Touſſaint, Auteur du livre des Mœurs, pour le faire imprimer ſous ſes yeux à Rome. Sa mort empêcha l'exécution de ce projet. Nous allons être dédommagés de cette perte par la traduction que M. Huber, ſi avantageuſement connu dans

la République des Lettres, doit nous donner en trois volumes *in-quarto* de l'*Histoire de l'Art*, avec des vignettes & des culs-de-lamps exécutés sur les dessins de M. Oëser. Cette édition, qu'on ne peut trop encourager, devoit déja paroître à Pâques. On vient de publier à Milan une traduction italienne de cet Ouvrage, faite par une société de Gens de Lettres.

ÉLOGE

DE

M. WINCKELMANN

PAR M. HEYNE,

Conseiller intime de la Cour Electorale de Brunswic et Professeur d'Éloquence et de Poésie a Gottingen, qui a remporté le Prix proposé par la Société des Antiquaires de Hesse-Cassel.

Et dubitamus adhuc virtutem extendere factis.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

ÉLOGE

DE M. WINCKELMANN.

La demande qu'on a faite en proposant l'Eloge de M. Winckelmann, qu'on y répondit en même-temps à cette question : "Où & à quel degré ce Savant trouva-t-il l'étude de l'Antiquité ? & à quel point laissa-t-il lui-même cette Science ? nous fait connoître avec plaisir que l'objet principal de cette illustre Société est de déterminer quel est le mérite auquel M. Winckelmann est parvenu dans la connoissance de l'Antiquité, & quelle influence il a eu par-là sur son siécle. Sous ce point de vue l'Eloge de M. Winckelmann peut devenir très-utile & de la plus grande importance pour l'étude de l'Antiquité en général. Car il n'est que trop connu que jusqu'à présent on s'étoit peu soucié de savoir quel doit être le vrai but de cette étude, ou à quel point elle a été portée, & quel chemin il nous reste encore à y faire. C'est à cette double question que je tâcherai de satisfaire, en m'occupant plutôt à suivre M. Winckelmann comme un Scrutateur de l'Antiquité & comme un Connoisseur de l'Art chez les Anciens qu'à faire l'histoire de sa vie ; en rapportant tout à l'étude de l'Art & à l'influence

qu'il y a eu & qu'il peut encore y avoir. Je ne prendrai donc point le ton de Panégyriste; je ne chercherai point à flatter l'oreille : l'utilité seule sera le but que je me proposerai.

L'étude de l'Antiquité, & particuliérement celle des anciens ouvrages de l'Art, exige la combinaison d'une infinité de connoissances, une grande force d'esprit & des circonstances heureuses qui se trouvent rarement ensemble. De même que le Naturaliste doit connoître & savoir présent à sa mémoire, dans un ordre méthodique, tous les objets que présente la Nature, & que le Littérateur doit embrasser d'un coup-d'œil toutes les productions du genre de Littérature auquel il se consacre; de même l'Antiquaire doit avoir une connoissance parfaite de tous les monumens de l'Antiquité, suivant les différens degrés de leur importance; à laquelle il doit joindre l'aptitude d'expliquer tous ces objets & de déterminer l'art, le siécle, l'authenticité & le mérite de chacun en particulier. Quelles études immenses ne demande point cette connoissance? Il faut que l'Antiquaire posséde l'histoire ancienne en général, & celle de Rome & de la Grece en particulier; il doit avoir fouillé dans la nuit des siécles les plus reculés; être pénétré des idées & des mœurs des temps héroïques; ne rien ignorer de tout ce qui tient aux différentes parties de la Fable & de la Mythologie; après quoi il faut qu'il passe à l'histoire de

l'Art, des Artistes & des ouvrages de l'Art dans toute son étendue; & comme il se voit souvent forcé de tirer des éclaircissemens des Médailles & des Inscriptions, dont la connoissance tient d'ailleurs si intimement à celle de la Sculpture; il ne peut se passer d'en faire une étude profonde. Pour parvenir dans toutes ces sciences à un certain degré de perfection, il doit préalablement avoir fait une lecture immense & raisonnée des meilleurs Auteurs anciens Grecs & Latins, & particuliérement des Poëtes; & pour tirer quelque fruit de cette lecture, il est nécessaire qu'il soit doué d'une Critique éclairée dans les langues savantes & d'une grande familiarité à les expliquer. Mais à cette vaste connoissance de la Littérature ancienne, il doit joindre encore celle des principes de la Peinture, de la Sculpture & de l'Architecture, & la partie méchanique de ces arts ne doit même pas lui être tout-à-fait étrangere. Il faut enfin qu'il ait beaucoup vu, qu'il se soit formé des idées justes par la contemplation des meilleurs ouvrages de l'Art, tant anciens que modernes, & qu'il n'ignore rien de tout ce qui a été pensé & dit sur ce sujet.

Au milieu de cette mer de sciences son esprit doit conserver toute son énergie & toute sa fraîcheur, pour examiner, comparer & juger; & le sentiment du Beau, du Vrai & du Grand doit s'être épuré chez lui par la nature, par l'étude & par une longue méditation. Un coup-d'œil juste

& sûr, une imagination ardente & prompte à s'enflammer, mais accoutumée à obéir à l'esprit, une mémoire vaste & heureuse, jointe au don de distinguer facilement l'analogie & le rapport des choses, & d'en assigner les différences, un goût délicat & épuré, qui dans chaque siécle & dans chaque style reste fidele à la Nature, au Vrai & au Beau : voilà quelles sont les qualités caractéristiques d'un esprit que la Nature a destiné à être un Antiquaire.

Il faut de plus qu'une étoile propice y ait joint encore d'autres avantages. On trouve bien partout les anciens monumens épars ; mais on ne les voit jamais tous rassemblés dans un même lieu. Ce n'est pas l'Italie seule, mais l'Angleterre, l'Espagne, la France, l'Allemagne, que l'Amateur qui veut tout voir doit visiter ; & alors même beaucoup de choses lui resteront encore inconnues. Cependant l'Antiquaire, tel que nous le concevons ici, doit au moins avoir vu & étudié les plus beaux ouvrages de l'Art, & s'être formé des autres une connoissance historique qu'il peut acquérir par les dessins, les gravures, les copies, les pâtes & les descriptions.

De toutes ces qualités que peuvent donner la nature, l'amour de savoir & des circonstances heureuses, M. Winckelmann en possédoit peut-être plus que n'en a jamais eu aucun Antiquaire. La Littérature greque & latine, ainsi que la Critique

grammaticale des langues lui étoient devenues plus familieres qu'elles ne l'avoient été jusqu'alors aux Amateurs de l'Antiquité, tant par ses études comme Disciple que par les enseignemens publics qu'il donna lui-même comme Professeur ; car la Littérature greque, qui est l'ame & le flambeau de la science de l'Antiquité, est rarement le partage de ceux qui se piquent de l'étudier. Ce seul avantage suffisoit déja pour distinguer en plusieurs occasions M. Winckelmann des Antiquaires de l'Italie. Il avoit lu ses meilleurs Auteurs anciens, il avoit formé son goût sur celui des grands modèles de la Grece, il s'étoit rempli l'imagination des tableaux d'Homere & de Platon, il avoit accumulé un trésor de connoissances mythologiques, historiques & poétiques, même avant qu'il eut songé à les appliquer aux ouvrages de l'Art des Anciens. Le loisir dont il jouit ensuite dans une grande & belle bibliothéque servit à lui donner une profonde érudition même dans les ouvrages de plusieurs langues modernes; & la solitude, la beauté du lieu qu'il habitoit, les rêveries platoniciennes dont il nourrissoit son esprit; tout servit à préparer son ame a l'enthousiasme que lui inspira la vue des chefs-d'œuvre de l'Art, & à le guider dans l'étude qu'il en fit. Ses premiers pas dans cette carriere annoncerent un homme de génie; mais quel concours de circonstances ne fallut-il pas pour développer le germe qui reposoit en lui? La magnifique galerie

de tableaux de Dresde & le cabinet d'antiques de cette ville ; la conversation des Artistes & des Amateurs, ensuite son voyage à Rome, le séjour qu'il y fit, l'amitié de Mengs, sa demeure dans les palais & les maisons de campagne du Cardinal Alexandre Albani, sa place même de *Scrittore* au Vatican & celle de Président des Antiquités, furent autant d'avantages qui servirent à lui procurer des matériaux ou à lui en faciliter l'usage pour l'exécution du projet dont son esprit laborieux étoit alors uniquement occupé. Maître absolu de son temps, il vivoit dans une entiere indépendance qui est la vraie source du génie, en se contentant d'une vie frugale & réglée, & ne connoissant d'autres passions que celles qui pouvoient enflammer davantage son esprit ardent. Une ambition active l'aiguillonnoit sans cesse, quoiqu'il cherchât quelquefois à la couvrir d'une apathie stoïque. S'il falloit ici faire connoître le caractere moral de M. Winckelmann, il feroit peut-être facile de tirer de ce que nous venons de dire, ainsi que de ses premiers pas dans le monde, de l'influence de l'étude & des différentes circonstances où il se trouva, une entiere solution des qualités extraordinaires de ce grand homme. Mais nous ne devons nous arrêter pour le moment qu'à ce qui tient uniquement à l'Antiquaire & à ce qui le caractérise. — Une imagination prompte & active jointe à une excellente mémoire lui firent tirer des grands fruits de son

étude

étude des ouvrages des Anciens ; & un zèle soutenu & infatigable le conduisit naturellement à des découvertes que personne n'avoit encore faites avant lui.

De la maniere dont on avoit dirigé en général jusqu'alors l'étude de l'Antiquité, il étoit impossible de donner à cette science une forme réguliere & d'en composer un tout. Après la renaissance des Lettres, on commença d'abord par s'occuper de la Topographie de Rome, & pendant long-temps les Inscriptions firent la seule ou du moins la principale occupation des Savans. D'autres se bornerent à la connoissance des Médailles ; d'autres encore n'eurent pour objet que les Vases & les Ustenciles, ou bien les Mœurs & les Usages des Anciens ; souvent on se contentoit d'une nomenclature latine des choses les plus communes ; & lors même qu'on commença à songer au véritable Antique, c'est-à-dire, aux ouvrages de l'Art des Anciens, on ne pensa pas au tout, mais on s'arrêta seulement à quelques objets particuliers. Il seroit naturel de croire que les Italiens auroient été les premiers à étudier & à décrire les grands & magnifiques ouvrages qu'ils ont chez eux, tels que le Laocoon, l'Apollon, la Niobé, &c., mais c'est ce qu'ils n'ont pas fait. Ils nous ont donné des dissertations aussi longues qu'ennuyeuses de petites figures & d'idoles de bronze qui n'offrent pas le moindre intérêt. Les explications & les éclaircissemens même que nous

avons d'eux combien ne s'écartent-ils point presque tous du but & du goût qui marquent un Connoisseur éclairé? La premiere regle de la science de l'antique doit être de juger les anciens ouvrages de l'Art avec l'esprit & dans l'idée que les anciens Artistes ont exécuté ces ouvrages. Il faut dont chercher à se transporter dans le siécle & parmi les Contemporains de ces Artistes, à se pénétrer de leur esprit & de leur talent, & tâcher de connoître, autant qu'il est possible, le but qu'ils se sont proposé; en regardant, par exemple, d'un œil différent un ouvrage particulier & un monument public, une copie & un original, une production des premiers temps & un chef-d'œuvre des beaux siécles de l'Art. La connoissance de l'Art, de son origine & de la maniere de le traiter est donc la premiere chose que doit posséder un Antiquaire, lorsqu'il veut examiner & éclaircir quelqu'ancien monument. Il faut aussi qu'il ait présent à sa mémoire toute la Fable, c'est-à-dire, qu'il sache saisir l'idée des sujets que les Artistes aiment à représenter; & si cela ne suffit pas, il doit consulter les autres Mythologies, les différens Cultes religieux & l'Histoire, pour tâcher d'y découvrir l'éclaircissement du sujet qui l'occupe; & lorsqu'il a trouvé ce qu'il cherche, il ne doit pas prodiguer plus d'érudition qu'il est nécessaire pour en faciliter l'explication aux autres. S'il ne trouve rien qui ait quelque analogie avec l'idée de l'Artiste,

sans s'étendre alors en dissertations inutiles, il faut qu'il se contente de dire en peu de mots pourquoi il ne peut pas donner cette explication. Mais il en est tout autrement de la plupart des Antiquaires : ils prennent au hazard quelques pensées qu'ils appliquent bien ou mal à propos au monument dont ils veulent parler, suivent les systêmes reçus de la Mythologie & de l'Antiquité; copient des citations inutiles ou qui ne prouvent rien; sans avoir même une connoissance assez approfondie des langues & de l'Antiquité, pour comprendre la pensée des anciens Auteurs ou pour saisir l'esprit des anciens ouvrages de l'Art. Le plus souvent ils ne disent pas un mot du mérite que l'Art donne à ces ouvrages; jamais ils ne parlent de leur grandeur ni de leur moindre application. Des compilations indigestes, sans savoir, sans goût & sans jugement, voilà ce qui compose la plupart des livres qui parlent de l'Antiquité.

M. Winckelmann alluma au milieu de Rome le flambeau de la saine étude des ouvrages de l'Antiquité. Nourri de l'esprit des Anciens, exercé dans la bonne critique, versé dans la connoissance grammaticale des langues savantes, accoutumé à puiser à la source même & à faire une lecture comparée des Auteurs Grecs, familiarisé avec les Poëtes & avec leurs Fables, il lui fut facile de porter plus de certitude dans ses explications & dans ses conjectures même. Il renversa un grand

nombre de principes arbitraires & d'anciens préjugés. Son plus grand mérite est d'avoir indiqué à l'étude de l'Antiquité sa vraie source, qui est la connoissance de l'Art. Comme aucun Artiste n'avoit encore écrit sur les anciens ouvrages de l'Art, mais seulement quelques Savans qui à peine en avoient une connoissance superficielle ou un foible sentiment, on n'avoit jusqu'alors regardé comme digne de considération, que quelque particularité de la Mythologie, quelque cérémonie ou quelque usage inconnu, ou tout au plus l'explication de quelque passage d'un ancien Auteur qui y avoit plus ou moins de rapport; sans que le plus savant Antiquaire songeât à tourner ses regards sur l'origine de l'Art, ni sur la maniere de le traiter & de l'exécuter. M. Winckelmann porta avec lui en Italie le sentiment du Beau & de l'Art, sentiment qui lui fit d'abord admirer les chefs-d'œuvre du Vatican, & avec lequel il commença à les étudier; de sorte qu'il aggrandit bientôt ses connoissances; & ce ne fut qu'après avoir ainsi épuré son goût & conçu l'idée du Beau idéal, avec laquelle il s'éleva jusqu'à l'inspiration, & pénétra dans les plus grands secrets de l'Art; ce ne fut qu'alors, dis-je, qu'il commença à penser à la recherche & à l'explication des autres monumens, travail dans lequel il ne pouvoit qu'espérer de se distinguer par sa grande érudition.

Pendant ce même temps un autre Savant im-

mortel traitoit de la même maniere, en deçà des Alpes, la science de l'Antiquité. Le Comte de Caylus avoit une connoissance profonde & étendue des Arts, il en possédoit le méchanisme, il dessinoit & gravoit supérieurement bien ; talens qui ont donné à tous ses ouvrages un mérite singulier. M. Winckelmann qui n'étoit point doué de ces avantages, avoit d'un autre côté accumulé une vaste érudition classique que n'avoit point le Comte de Caylus ; & tandis que celui-ci s'occupoit de petits objets dont il nous a donné de si excellentes explications, M. Winckelmann avoit sans cesse sous les yeux à Rome les plus grands monumens de l'Art chez les Anciens.

Cette même érudition classique qui mettoit M. Winckelmann si fort au-dessus des autres Antiquaires, lui facilita les moyens de remplir son plan principal, d'écrire l'*Histoire de l'Art*. Il chercha long-temps avant d'en saisir la juste idée ; & ce ne fut qu'après plusieurs essais qu'il trouva enfin la bonne route, comme on peut le voir par les lettres qu'il a écrites à ses Amis. Il commença d'abord par un petit ouvrage sur le goût des Artistes Grecs ; tantôt il vouloit donner la description des Galeries de Rome & de l'Italie ; tantôt celle des Statues du Belvedere ; ensuite il entreprit de traiter de la Corruption du Goût dans l'Art, de la Restauration des Statues, ou bien de l'éclaircissement des Points les plus difficiles de la Mytholo-

gie. Tous ces différens essais le conduisirent enfin à faire son *Histoire de l'Art* & à donner ses *Monumenti inediti*. Cependant on peut dire que ce premier ouvrage n'a même pas encore dans son plan général & dans la division des Parties & des Objets toute la clarté & toute la précision qu'on pourroit desirer; quoiqu'il embrasse d'ailleurs tout ce qui peut être essentiel à l'étude de l'Antiquité, & qu'il en est résulté le fruit heureux, que les idées, tant des Antiquaires que des Amateurs de l'Antiquité, se sont aggrandies & étendues en même-temps sur tout ce qui tient à l'Art. Une petite pierre gravée de peu d'importance, un magot de bronze, une vieille clef ne fixent plus aujourd'hui toute l'attention d'un Savant, & ne le conduisent plus à des conjectures aussi fausses que puériles pour donner à ces bagatelles une valeur qu'elles n'ont point. Chaque morceau de l'Antiquité, chaque classe, chaque espece est estimé suivant son importance & son utilité : on ne préfere plus ce qui est rare à ce qui est beau; les petites choses ne sont plus regardées que comme de petites choses, néanmoins on sait en tirer quelque avantage à la place qu'elles méritent d'occuper.

La description des Pierres gravées & des Pâtes du Cabinet de Stosch ne contribua pas peu à étendre les connoissances que M. Winckelmann avoit acquises en ce genre. Peu d'hommes jouissent de l'avantage d'avoir sous les yeux d'aussi grandes collections d'antiquités; quoique les empreintes que Lippert

nous a données des Pierres gravées, aient facilité aux Savans & aux Amateurs les moyens de mieux connoître & de mieux étudier la Beauté des antiques qu'ils n'avoient pu le faire jusqu'ici par de simples gravures. Ces empreintes ont servi aussi à étendre & à aggrandir considérablement les idées de l'Art & du Beau, & même l'étude entiere de l'Antiquité a reçu par-là un nouveau jour. C'est par les Pierres gravées qu'on peut parvenir à apprendre la Fable des anciens Artistes, & combien ces Artistes étoient féconds en idées. Le défaut de la connoissance contemplative du Beau que doivent se donner ceux qui ne peuvent aller visiter Rome & Florence, se trouve en quelque sorte réparé par les collections d'empreintes semblables à celle de Lippert. Le Comte de Caylus a connu aussi le prix de cette espece d'art : outre les pierres qu'il avoit dans son propre Cabinet, il dessina & grava à l'eau-forte celles du Cabinet du Roi de France.

C'est sur-tout par ses *Monumenti inediti* que M. Winckelmann paroît avoir cherché à mériter l'estime des Antiquaires. On remarque facilement dans cet ouvrage qu'il s'est donné beaucoup de peine à montrer une grande érudition, & à donner l'explication d'anciens monumens & particuliérement de bas-reliefs, dont on avoit regardé jusqu'alors l'éclaircissement comme impossible. Il semble qu'il ait voulu s'y conformer au goût des Italiens, en faisant une plus grande parade de savoir qu'il n'étoit

néceſſaire. Si la mort ne l'eût pas prévenu, nous aurions un ouvrage qu'on deſire depuis long-temps, ſavoir, une collection auſſi complette qu'il eſt poſſible des bas-reliefs découverts du temps de Santi Bartoli, ainſi que d'autres monumens anciens trouvés dans ces derniers temps, & dont la plupart des principaux appartenoient au Cardinal Alexandre Albani.

Je ne m'arrêterai point ici aux petits ouvrages de M. Winckelmann qui tous ont contribué à l'avancement de l'étude de l'Antiquité & à la connoiſſance du Beau, tant dans les idées que dans leur exécution, & qui ont ſervi en particulier à développer de plus en plus le germe du bon goût en Allemagne, & à y exciter même quelques Savans à ſe livrer à cette étude. L'enthouſiaſme & la chaleur avec leſquels il a parlé de la Beauté idéale du Torſe, de l'Apollon & d'autres grands ouvrages des Anciens, a excité l'attention de notre jeuneſſe & lui a inſpiré le ſentiment du Beau. On devoit naturellement s'attendre que ces efforts produiroient beaucoup d'écarts; mais au milieu de ces écarts même, il a paru quelques génies qui ſe ſont élevés d'un vol heureux, & qui ſans cela auroient, comme les autres, rampé ſur la terre.

La mort tragique de M. Winckelmann eſt une perte pour la ſcience de l'Antiquité & pour l'Art, ainſi que pour l'érudition ancienne en général; perte qui nous arrache encore en ce moment des lar-

mes. Cependant on peut douter si ce grand génie étoit destiné à jetter dans la suite une aussi grande lumiere sur l'Art qu'il l'avoit fait jusqu'alors. Pendant les dernieres années de sa vie il avoit appliqué toute la force de son esprit à éclaircir & à expliquer des anciens monumens qu'on avoit regardé comme n'étant susceptibles d'aucune explication, & qui, en effet, ne le sont pas non plus pour la plus grande partie. Frappé sans doute par l'influence du climat de l'Italie, comme il paroît par ses *Monumenti inediti*, il se livra dans la science de l'Antiquité à l'art du prestige & de la devination; il commença à ne plus expliquer mais à deviner; il ne fut plus un Commentateur des ouvrages des Anciens, mais une espece de Voyant ou de Prophête. Son imagination ardente ne lui permit pas toujours de faire usage de la réflexion & d'un jugement sain; & ce fut cette imagination brillante qui, suivant la marche de l'esprit humain, fit regarder à M. Winckelmann les choses qu'il n'avoit d'abord que soupçonnées ou jugées possibles, comme des êtres réels & véritablement existans, auxquels il ne faisoit qu'appliquer les nouvelles idées qui lui survenoient, parce qu'il les y croyoit analogues. C'est de cette maniere qu'il trouva des analogies & des explications que personne n'avoit soupçonnées avant lui, & des ressemblances & des beautés que d'autres yeux ne pouvoient découvrir.

Il résulta encore un plus grand préjudice de

cette maniere de voir de M. Winckelmann & de son séjour en Italie : à mesure qu'il faisoit des progrès dans la connoissance des caracteres de l'Art des monumens, il faisoit des pertes dans la littérature & dans l'érudition classique. Le fond de ses remarques, tirées des Anciens & particuliérement des Grecs, étoit en quelque sorte épuisé; il n'avoit plus le temps de lire, & les moyens nécessaires lui en manquoient même; de sorte qu'il fut obligé d'y suppléer par une mémoire trompeuse & par une imagination fantasque. On est surpris en voyant la note des livres classiques dont il a fait usage, combien les bonnes éditions lui ont manqué. Combien la lecture d'un Hérodote, d'un Thucidide ne doit-elle pas lui avoir été pénible? puisqu'il n'avoit point d'autres éditions de ces livres que celles des Etiennes & de Basle, qui souvent même ne sont seulement pas divisées par chapitres. Tandis que d'un autre côté les ouvrages qui paroissoient dans les autres parties de l'Europe sur les Arts & sur l'Antiquité lui restoient la plupart inconnus; de sorte qu'il ne lui étoit pas possible de suivre les progrès de la Littérature de nos jours. Nulle part ce défaut de moyens nécessairement essentiels est plus frappant que dans la partie historique de son *Histoire de l'Art*, laquelle péche continuellement par des anachronismes en tout genre.

Ces remarques me conduisent naturellement au dernier point de la demande, savoir, quel che-

min il nous reste encore à faire dans l'étude de l'Antiquité ? Je diviserai cette question en deux membres, dont l'un a un rapport direct à ce qu'a fait M. Winckelmann, & dont l'autre porte plus sur l'objet en général.

Les réflexions que je viens de faire sur la maniere dont M. Winckelmann a traité l'étude des ouvrages des Anciens, en font naître plusieurs autres sur lesquelles l'attention des savans Antiquaires doit nécessairement s'arrêter. Les ouvrages de M. Winckelmann sont des ouvrages classiques, & son *Histoire de l'Art* est unique en ce genre. Le sort des Ecrivains célébres est en général d'être regardés comme des oracles : pendant long-temps on ne se permet pas le moindre doute sur ce qu'ils ont dit. Il semble qu'il en est de même des ouvrages de M. Winckelmann ; on diroit que toutes les assertions qui y sont avancées, sont autant de vérités imprescriptibles sur lesquelles on ne doit pas se permettre la moindre recherche. Cependant une critique juste & exacte de l'*Histoire de l'Art*, & un examen scrupuleux de ce qu'on pourroit tirer de ce livre, me paroît le premier pas qu'il faudroit faire dans l'étude de l'Antiquité.

La partie historique de cet ouvrage demande sur-tout à être entiérement revue & corrigée ; parce que la plupart des jugemens de M. Winckelmann sur les anciens ouvrages de l'Art & la maniere dont il en détermine le style, portent

fur des preuves hiſtoriques qui ſont viſiblement foibles & douteuſes.

Quoique M. Winckelmann nous ait tracé la route pour parvenir à une bonne explication des anciens monumens de l'Art; il faut que nous ayons ſoin cependant de ne pas nous laiſſer égarer par ſon enthouſiaſme & par ſon penchant à deviner en matiere d'antiques, au lieu de les expliquer.

D'un autre côté l'étude de l'Antiquité offre une critique dont on n'a fait encore que très-peu d'uſage, quoiqu'elle ſoit juſte & néceſſaire. Lorſqu'on conſulte les anciens Auteurs ou qu'on veut éclaircir un ouvrage ou bien quelque paſſage difficile, le premier ſoin qu'on prend eſt de ſavoir ſi cet ouvrage eſt authentique ou ſi le paſſage qu'on conſulte n'a pas été altéré & corrompu; il en eſt de même de l'étude des anciens ouvrages de l'Art. Avant de faire quelques autres recherches il faut commencer par ſavoir ſi ces ouvrages ſont véritablement anciens, ou ce qu'il y a d'ancien; — quelles ſont les parties qui ont été ajoutées ou reſtaurées. — Cette maniere de procéder n'a pas encore été adoptée par-tout, & moins par les Antiquaires Italiens que par ceux des autres Nations. Ordinairement ils expliquent à un ouvrage antique l'ancien & le moderne tout enſemble; & ils nous donnent l'idée de l'Artiſte moderne qui a reſtauré quelque monument pour celle de l'ouvrage

même (1); cependant il y a une grande différence entre l'un & l'autre, particuliérement aux ſtatues des femmes. Souvent les anciens ouvrages ont des parties défectueuſes, des attributs abſurdes, un coſtume ſingulier; & cela par la faute d'un Artiſte du ſeizieme ſiécle ou des ſiécles ſuivans, qui a oſé entreprendre de les reſtaurer ſans avoir la moindre connoiſſance du coſtume ou du génie des Anciens. On ne peut nier que l'Allégorie ne ſoit un champ fécond & utile pour l'invention, & qui mérite d'être cultivé ſoigneuſement par nos Artiſtes. M. Winckelmann nous a auſſi indiqué pour ce travail de nouveaux moyens qu'on ne peut ſuivre qu'avec fruit, en y employant cependant moins d'art & plus de ſimplicité qu'il n'a mis lui-même dans ſes recherches.

Le ſecond point de la demande a pour objet la queſtion en général : quel eſt le chemin qui nous reſte encore à faire dans l'étude de l'Antiquité? Nous nous trouvons déja, ainſi que je l'ai remarqué, ſur la bonne route pour conſidérer les anciens ouvrages de l'Art, comme des ouvrages de l'Art. On va déſormais former un tout autre ſyſtême des anciens monumens que nous poſſédons déja & de ceux qu'on pourra encore découvrir. Cependant le nombre des chefs-d'œuvre de l'Art

(1) Cavaceppi a cherché en cela plutôt à tromper les Amateurs de l'Antiquité qu'à leur donner des notions exactes de l'Art.

qui indiquent un génie créateur & la main du grand Maître, eſt très-petit encore & le ſera ſans doute toujours. Le ſort que nous avons éprouvé relativement aux anciens Auteurs, dont un ſi petit nombre d'écrits ſont parvenus juſqu'à nous; de ſorte que nous avons cent mauvaiſes productions modernes pour un ſeul bon ouvrage de la haute Antiquité : ce même ſort nous l'éprouvons auſſi relativement aux ouvrages de l'Art. Mais cette inégale quantité même de mauvaiſes productions, où l'on trouve ni art ni goût, ont une valeur & une utilité qu'on ne peut mettre en doute. Ce ſont ou des copies ou des imitations des plus anciens & des meilleurs ouvrages qui ne ſont pas parvenus juſqu'à nous; elles nous occupent utilement par la recherche de l'idée de l'Artiſte, par l'invention & par l'exécution d'un ſujet autrefois connu; elles nous donnent plus de matiere de comparaiſon; ſervent à étendre nos connoiſſances de l'Art & de la Fable, & nous aident enfin à parvenir plus facilement à l'intelligence & à l'explication des autres monumens. Quelle lumiere le Comte de Caylus n'a-t-il pas ſu tirer pour la partie méchanique de l'Art des productions les plus médiocres même! Chaque morceau qui nous reſte de l'Antiquité peut donc nous devenir utile; mais il faut que ce ſoit ſuivant le rapport ou l'analogie qu'il peut avoir avec les autres ouvrages de l'Art; & rien ne doit paroître abſolu-

ment à rejetter pour l'Amateur qui sait observer d'un œil attentif & éclairé.

Mais malgré ces divers moyens l'étude de l'Antiquité sera toujours trop vaste pour qu'un seul homme puisse en embrasser toutes les parties. Les monumens de l'Art que le temps a respecté, sont dispersés à Rome & dans les palais & les maisons de plaisance des grandes familles de l'Italie, de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne & de l'Allemagne; tous les jours même on en découvre de nouveaux. Dans quelle immense quantité de livres ne doit-on pas en chercher les descriptions? & cela encore dans des livres dont la plus grande partie ne peuvent être lus sans ennui & sans dégoût. Un des premiers ouvrages qu'il feroit donc nécessaire d'entreprendre pour l'avancement de l'étude de l'Antiquité, feroit une Notice ou un Répertoire de tous les anciens ouvrages de l'Art qui nous sont connus. Cette Notice ne devra d'abord contenir que la partie historique & littéraire; c'est-à-dire, qu'il faudra donner une idée historique de ce qui est connu de chaque monument & du jugement qu'on en a porté; en indiquant l'Ecrivain chez qui on pourra en trouver la description & le dessin. Après qu'on aura une fois jetté le premier plan de cette espece de Catalogue, on pourra bientôt l'augmenter & en rectifier la critique, en y ajoutant quand on le voudra ou pourra les supplémens nécessaires.

Le second moyen qu'il faudra employer, c'est de tracer une bonne introduction à l'étude de l'Antiquité & à la connoissance des anciens ouvrages de l'Art. Cette méthode doit contenir une idée concise des anciens monumens, suivant leurs différentes classes & especes, avec une indication générale des meilleurs ouvrages, en faisant connoître les raisons pourquoi ils méritent d'être regardés comme tels; enfin, une méthode pour procéder à l'examen & à l'explication des anciens ouvrages de l'Art, les idées les plus nécessaires de l'Art même, de la Fable, & de la partie méchanique ou de l'exécution, avec une analyse de l'Histoire de l'Art (1). Déja on a fait les premiers pas dans cette nouvelle route; les Professeurs des Académies & des Universités d'Allemagne ont commencé à traiter méthodiquement l'étude de la belle Antiquité. Il ne reste plus qu'à déterminer avec précision les limites dans lesquelles devront se tenir à l'avenir, suivant leurs différentes vues, les Amateurs qui voyagent, les jeunes Seigneurs

(1) M. le Professeur Busching, avantageusement connu par sa Géographie, a commencé à nous donner un ouvrage conçu sur ce plan, intitulé : *Histoire & Principes des Sciences & des Beaux-Arts.* Nous n'en avons encore vu que la premiere Partie, qui comprend une introduction générale avec l'Histoire de la Sculpture & celle de l'Art de graver les Pierres fines. Nous savons même que M. Busching a résolu de refondre entiérement ce premier Essai. N. D. T.

curieux

curieux de s'instruire & les Savans de profession.

Il manque aussi encore pour l'étude dont nous parlons, des traités sur les connoissances accessoires, & sur-tout un bon ouvrage sur la Fable. Nous avons, à la vérité, beaucoup d'écrits sur la Mythologie; mais je ne sais quel mauvais esprit se saisit de tous ceux qui veulent traiter cette matiere. Ils commencent par établir quelque hypothese, suivant laquelle ils cherchent à dénaturer & à forcer le sens des anciennes fables; & aucune de ces hypotheses n'a pris sa source dans l'esprit même de l'Antiquité. Il nous faut une Mythologie qui n'a été inventée que pour être racontée; — la forme primitive ou ancienne sous laquelle chaque fable se présente chez les premiers Poëtes & sur les plus anciens Monumens; nous devons connoître aussi les changemens & les additions que les Poëtes & les Artistes suivans y ont fait. La meilleure explication peut se tirer de cette méthode & de cette marche de raconter, en partant des temps de la premiere origine des fables & en les suivant dans les différens changemens qu'elles ont éprouvées.

Ici, ô immortel Winckelmann, je me transporte en esprit auprès de ta cendre, pour te consacrer, comme à un Héros bienfaisant, ce discours que je soumets au jugement de cette illustre Compagnie. J'ai parlé de toi & de ton mérite avec cette liberté que ta belle ame regardoit

comme le plus noble privilege de l'homme de Lettres. La plus belle couronne qui puiſſe orner ton urne funéraire, ſeroit ſans contredit (ſi le ſouvenir de ta mémoire pouvoit opérer cet heureux effet) que l'étude de l'Antiquité prit une forme plus ſage & plus utile : cette étude magnifique, que des Pédans ignorans & même des Savans inſtruits ont ſi cruellement dénaturée ; étude cependant qui non-ſeulement peut ſervir à jetter un plus grand jour ſur l'Art de notre ſiécle, à perfectionner le Goût & à étendre nos richeſſes dans l'Invention ; mais encore à échauffer l'imagination des jeunes Artiſtes & à réveiller en eux le ſentiment du Beau, du Vrai & du Grand, tant dans l'Art que dans la Nature & dans la Morale ; étude qui, en la conſidérant ſous un point de vue plus étendu, peut nous conduire même à une connoiſſance plus intime de l'Antiquité, à une explication plus préciſe des idées des premiers temps & à l'art de les expoſer, particuliérement pour ce qui regarde les cultes & les uſages religieux, les raiſonnemens philoſophiques ſur la marche de l'eſprit humain, tant dans la ſpéculation que dans la pratique. C'eſt pour parvenir à ce but louable que S. A. S. Monſeigneur le Landgrave a fait aſſembler une conſidérable Collection d'Antiques & qu'Elle a inſtitué pour l'explication des anciens Monumens une Société au jugement de laquelle je ſoumets cet Ecrit.

Et dubitamus adhuc virtutem extendere factis?

LETTRES A M. LE COMTE DE BÜNAU (1).

MONSEIGNEUR,

J'OSE ici faire avancer cette Lettre du fond de la poussiere d'école devant les yeux éclairés de Votre Excellence. Votre indulgence qui se communique aux besoins des gens de Lettres m'en-

(1) Cette Lettre, dont l'original a été écrit en françois, est remplie de fautes de langage. On ne l'a placée ici que pour faire connoître le point où M. Winckelmann se trouvoit alors. Encore étoit-ce beaucoup pour un Régent de Collége dans une petite ville d'Allemagne, livré à la seule étude des langues anciennes, de n'avoir point entiérement méprisé la connoissance des langues modernes, & d'en avoir appris assez, pour rassembler tant de phrases, dont une partie au moins prouve que la lecture des bons Auteurs lui étoit assez familiere.

Note de M. Dassdorf.

hardit, & c'eſt par où je crois juſtifier ma témérité.

Depuis que j'ai étudié cette admirable *Hiſtoire de l'Empire* de Votre Excellence, je n'ai à rien aſpiré qu'à lui témoigner, que je veuille auſſi avoir quelque part à la vénération, que tout le monde a conçu pour un ſavoir ſi vaſte & ſi rare dans une perſonne de ſi haute diſtinction & dans un Miniſtre ſi parfait. Heureux qui ſont attachés au ſervices d'un ſi grand Genie & plus d'un homme de vertu, & même je me ſuis mis en tête d'ambitionner cette gloire. Je ſuis un homme qui ne deſire qu'à ſe conſacrer aux études, & c'eſt-là où ſe bornent mes vœux, ne me laiſſant jamais éblouir par des conditions favorables dans l'Egliſe. Dans cette vue je me ſuis abimé depuis cinq ans dans l'école de ma patrie, afin d'y enſeigner les belles-lettres. Mais l'état déplorable de toutes les écoles de nos contrées m'en a tout à fait dégouté & inſpiré en même-tems la penſée à forcer, pour ainſi dire, mon deſtin dans une Académie. Je commençai d'y reſléchir mûrement & m'étudier moi-même dans la carriere que j'ai couru juſqu'ici, pour hazarder ma fortune dans un ſiecle métaphyſique où les belles-Lettres ſont foulées aux pieds. Me voyant après tout ſans reſſource & dépourvu des ſecours étrangers à me pouſſer, j'ai auſſi abandonné ce deſſein-ci. On ne compte rien à préſent ſur la Littérature grecque, à laquelle je me

ſuis adonné autant que j'y puis pénétrer dans la cherté & diſette des bons livres. Peu de jeunes gens s'appliquent à l'étude de la langue Italienne & Angloiſe, & on ne manque pas de Maîtres. La langue Anglo - Saxonne eſt un champ ſtérile à labourer. L'Hiſtoire ne ſe peut profiter ſans permiſſion, & toutes nos Académies fourmillent de jeunes ſavans qu'on voit paroître ſur le théatre avec un port des bras pour établir les principes de la Philoſophie, revêtus de la dignité du Maître, afin qu'on ne s'y peut ingérer. Que reſte-t-il à faire? Je ne trouve reſſource qu'à avoir recours à la grace d'un des plus grands hommes du ſiécle, dont l'humanité, qu'il fait éclater de tous les traits de ſes écrits immortels, nous inſpire une ſi haute idée qu'on ne ſe peut diſpenſer d'en eſpérer bien. Monſeigneur, je demande pardon d'une oſtentation de mon peu de capacité. Diſpoſez-en. Je ſuis prêt de me ſacrifier aux ſervices de V. E. Placez-moi dans un coin de votre Bibliotheque, pour copier les rares anecdotes, qui ſeront publiées, comme on dit. J'enviſage le rayon d'une efficace protection qui ſe répandra ſur moi & qui fait déja reluire dans mon cœur la douce eſpérance de me familiariſer davantage avec les Muſes.

Peut-être deviendrai-je à l'avenir plus utile au Public, quand, tiré de l'obſcurité par quelque voye que ce fut, je trouvois de quoi vivre dans la Capitale.

J'implore Dieu qu'il veuille jetter un regard gracieux ſur la haute deſtinée de votre Excellence & qu'il veuille agréer tous les ſouhaits ardens du Public, qui ſoupire après la continuation d'une Hiſtoire ſi achevée. Je ſuis.

MONSEIGNEUR,

de Votre Excellence

A Seehauſen dans la vieille Marche de Brandebourg, le 16 de Juin 1748.

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur WINCKELMANN.

LETTRE II.

Au même. (1)

ILLUSTRISSIME COMES!

LITTERÆ Tue die ſeptimo menſis opportunæ mihi redditæ ſunt. Ad os oppreſſi & ad pectus.

(1) Hanc Cl. Winckelmanni Epiſtolam, in qua de vitæ ſuæ atque ſtudiorum ratione uberius expoſuit, lectoribus noſtris præcipue gratam atque acceptam fore jure quodam ſperamus. Ipſa quoque dictio latina, quamvis adſperſæ ſint leves maculæ, ſatis nitida eſt atque probabilis, ut & ingenium politum & doctrina non vulgaris appareat. Quam quidem ampliorem doctrinam ab omnibus ejuſmodi op-

Cæperam temeritati jam infenſus eſſe & ambiguus, quo vultu ſuſceptæ forent litteræ, vel potius pudore dejectus ſpe mea, aliud quidvis reſpicere cogitavi. En nihil ejus ſuſpicantem beaſti admiranda penitus indulgentia, de qua, nec quid cogitem, ne dum eloqui par ſit, ſcio. Non diu animo pependi, quin, quod fauſtum & felix eſſe Deus jubeat, manus dem in conditiones. Non renuam hercle in quemvis me caſum dare, dummodo contingat meis Muſis pendere ex nutu Illuſtriſſimi Muſagetæ, manumque admovere operi adeo digniſſimo. At vero dum rationem ſtudiorum vitæquæ cultum humaniſſime tradere jubes, legem videris imponere, cui qui ſatis fiat, ſine tædioſa prolixitate non video.

Igitur ſic habeto, me antiquitatis & liberarum artium ſtudiis nullo non tempore delectaſſe. Invita vero Minerva ſanctioribus litteris nomen dare compulerunt ii, quorum obſequio refragari religio mihi fuiſſet. Medecina magis placuit. Non quod latera minus firma ſint ad dicendum pro concione, quippe qui corpus quamvis gracile & modice

---

pidulorum Conrectoribus prorsùs exulare vix auſim contendere, cum mihi ipſe innoteſcat Vir doctiſſimus Leſſingius (mei aeque ac Celeberrimus ejus frater amantiſſimus) qui per plures jam annos in umbra ſcholæ Pirnenſis modeſte delituit, & de quo in ampliori ſtudiorum campo opportune collocato non amicitiæ ſolum ſed ipſarum litterarum nomine lætarer. N. D. D.

procerum ita induravi, negata ipſi a puero mollitie ſupina, ut vel binæ treſve horæ quieti ſufficiant; ſed quod viam mihi præcluſam viderem, detruſus forte inter diſſitos agreſtes ad parochiam curandam, ad ſpirandi ad commercium cum viris doctis. Halam contendi primo, ſedulo me excuſſi: pedem ex ſtadio, quod emetiendum erat, retrahere nequivi. Interim reluxit denuo ſtudium Græcarum litterarum, ad quod ſponte Berolini inter prœceptores ἀμούσους compellabar. Sed parum in *Fridericiana* ſuppetiarum ad manum fuit, Græca auro cariora Hebraïcam linguam non neglexi ibidem. Poſt biennium, cum Cancellarius *de Ludwig* de ordinanda Bibliotheca ſua cogitaret, quæ ſitu obducta jacebat, mei apud illum mentione facta, arceſſere juſſit, & probe expiſcatum operi præfecit. Juris feudalis quantulacunque principia hauſi tum ex ore ejus. Ad jus publicum me ita compoſui, ut *Hornium* cum ſingularibus J. P. Cancellarii ejuſdemque Miſcellaneis gnaviter conferrem. Quanta vero crux, cum ingeniis confligtari ejuſmodi! ne quid gravius dicam, & Tanti ceteroquin Viri manibus videar detrahere. Integrum fere ſemeſtre in hac farragine delitui, tandem vero turbis & domeſticis tricis me proripio, & forte fortuna mihi oblata Pædagogi munia capeſſo apud Dn. de *Grollmann* Præfect. Equitum Alæ Bredovianæ. Annum ibi commoratus & liberaliter habitus una cum magiſtro linguarum Gall. &

Ital. quem penes me conductum habebat, Jenam contendi, certumque fuit ad Medicinam animum applicare, & Geometriæ sublimori insudare. Opera vero in privatis ibidem commentationibus ad victum quærendum demersa vix respirare me passa est. Quicquid vero sit, quod inde fructus deportaverim, totum id acutissimo *Hambergero* debere fateor. Antequam vero abitum pararem, totus in addiscendis rudimentis Italorum & Anglorum idiomatis fui. Berolinum meditabar, & dum Halæ in itinere hæsi aliquot dies, satis lautis conditionibus invitabar Hadmerslebiam abire (quod oppidum cum cænob. Monach. & Præfectura Eccl. Cathedr. Magd. duo milliaria abest Halberstadio) ut filio adultiori superioris ut ajunt Præfecti *Lambrecht* ab institutione essem, quem mecum quoque abduxi, cum post annum & dimidium ad Conrectoris munus in Schola Seelausiana evocarer. Ibi in agro Hadmersebensi in campum me historicum aliis posthabitis dedi, & fas mihi sit, non intestatam relinquere coram Te, Illustrissime Comes, docti Senis *Lud. ab Hanses* comitatem, qui subministrando nitidissimos & majoris molis commentarios Histor. Gallici idiomatis, quos Parisiis, ubi legato Daniæ regis a secretis fuit, coëmerat, studium hoc insigniter promovit. *Baylii* Dictionarium bis perlegi & vastum inde volumen Miscellaneorum conscripsi. Seehusæ, quam primum appuli, litteras Græcas

retractavi, undiquaque conquisitis libris veterum. Sophoclem, quem vix depono manibus, ex scholiis Græcis adhibitis conjecturis infinitis locis emendavi & interpunxi, ut exemplar meum in recudendo hoc Tragico poëta videatur aliquid lucis afferre posse. Historicos optimæ notæ (ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE, *par le P. Daniel*, & ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE, *par Rapin Thoyras*) comparavi, & si in recentiora secula excurrendum fuit, *Thuanum*, *Grotii* annales aliorumque non contemnendas chartas sedulo legi. Nec pœnitet, Lexicon Universale *Zedlerianum* pervolitasse, & quicquid in rem esse possit, velut aurum ex stercore collegisse. Penuriam Cod. & Diplom. supplevit Codex Juris G. Diplom. *Leibnizii*. Historiam cum prole equestris prosapiæ, cujus unum & alterum seorsim in contubernio erudiendum sumsi, ita pertractavi, ut a Seculo XV. orsus quotidie quinquennium aut minus proponerem & a gestis in Imp. Germ. rebus omnes dynastias percurrerem, naviter inculcato calculo Chronologico & serierum & stemmatum notitia, adspergendo non incongruis deflexionibus ut nauseæ & oscitantiæ consulerem. Huic trium sæculorum decursui ad transactionem usque Ultrajectensem annum impendere solitus sum, & ut certis principiis niterer, *Grotii* Jus B. & P. cum *Gronovii* & *Barbeiracii* notis diligenter evolvi. Lectio optimorum poëtarum & prosaïcorum e Gallis,

Italis & Britannis reliquas lucubrationes occupavit. Præterea attigi Geometriam, eamque, si qui fuerunt, docui adultiorem ætatem cum principiis philosophiæ. Bibliothecam Regiam Berolinensem & Jenensem, quoties licuit, adii, Dresdendem (1) etiam satis instructam inspexi, quo me contuleram 1738, in connubiis solemnibus.

Ignosce vero, Illustrissime Comes, si ad umbratilia & summo Viro minus digna descendi, quæ tamen cum Tua interesset penitius noscere vires & ingenium, quamvis minuta si probe notentur, inde conjectandi ansam præbent.

Trigesimum annum nunc primum complevi. Mundus corporis, quantum fieri potuit, genio seculi accomodatus est, non equidem vita præsenti inter βαναυσα ingenia, qui cum ulterius spectarem, Lipsiæ, quo iter facere fere quotannis consuevi, consarcinare curavi vestimenta modeste tincta, ut non pudeat elegantium hominum ora subire. Quod meminisse duxi, ne frontem scholasticam nigris pannis obvolutam, ut fieri solet

---

(1) Hanc autem nostram Bibliothecam Dresdensem duplici Bunavianæ & Bruhlianæ accessione postea insigniter auctam fuisse nemo facile ignorabit, post divulgatos nunc eorum librorum, quorum plura exemplaria apud nos extiterunt, Catalogos. Et hoc ipso tempore læta spes nobis affulgat, fore, ut hac instructissima Bibliotheca auctior adhuc fiat atque ornatior. N. D. D.

a mei ordinis hominibus, ad Te admittere hæsitares. Reliqua sint Tui judicii, nec quid ultra dicere ausim. Deum oro, ut, quam mihi Summi Viri propensionem conciliare voluit, eandem mihi servet, viresque commodet non indignum aliquando videri, Tanto Nomini opellam præstitisse. Vix capio gaudium. Sum.

ILLUSTRISSIME COMES.

Celsissimi Nominis Tui.

Devotissimus servus J. WINCKELMANN.
Seehusæ. Pal. March. d. 10 Jul. 1748.

LETTRE III.

Au même.

Seehausen le 28 Juillet, 1748.

Monsieur le Comte!

En conséquence de la gracieuse lettre de V. E. je me prépare à partir (1); mais avant de

(1) M. Le Comte de Bünau, non moins illustre par sa profonde érudition que par sa naissance & les différentes charges dont il a été revêtu par l'Empereur & par la Maison

me mettre en voyage, j'ai cru devoir lui faire passer quelques certificats (1) de ma conduite pendant les cinq années & demie de ma gestion à Seehausen. Le premier est de M. Noltenius Surintendant-Général (2) de l'ancienne Marche;

---

de Saxe, avoit appellé M. Winckelmann pour avoir, avec M. Franken, l'inspection de sa bibliotheque de Nöthenitz, près de Dresde. En 1749. cette bibliotheque étoit déja estimée cent cinquante mille écus d'Allemagne; ce qui fait environ neuf cens mille francs argent de France. Elle s'est toujours accrue depuis ce temps. On l'a fait connoître par le catalogue le plus méthodique & le plus instructif qui ait jamais paru. Les Journaux de France en ont rendu compte dans le temps.

(1) L'Editeur de ces Lettres a actuellement entre les mains les trois certificats dont il est ici question; & peut assurer qu'ils sont on ne peut pas plus honorables pour M. Winckelmann, qui y est représenté comme un homme entiérement dévoué à son état. Quel peut donc avoir été le but des mauvaises plaisanteries de l'Editeur de la nouvelle édition allemande de l'Histoire de l'Art, quand il dit: (*Préface page* 43.) « Winckelmann, la tête remplie de » grandes vues, a dû nécessairement veiller aussi peu à ses » Disciples de Seehausen, que Jupiter prit peu soin du » Ciel, pendant tout le temps qu'il porta Minerve dans sa » tête ». Cette phrase nous prouve combien certaines personnes aiment à faire de l'esprit, même aux dépends de la vérité, & au hazard de se contredire, comme cela est arrivé à notre Editeur. N. de M. D.

(2) Le titre de Surintendant est chez les Protestans une dignité d'Eglise qui répond à celle d'Inspecteur-général de toutes les églises d'un certain district.

le fecond m'a été donné par M. Schnackenburg, Infpecteur à Seehaufen ; & le troifiéme par le Confeil de cette Ville. Rien ne m'oblige à partir d'ici, où je jouis d'un honnête néceffaire, & de la table de quelques bons amis. Mais le defir inexprimable de m'attacher à un Miniftre auffi refpectable & auffi éclairé que V. E. & mon amour ardent pour les Sciences & les Beaux Arts, l'emportent fur la confidération de tous les agrémens que j'ai. Je fuis d'ailleurs trop convaincu des intentions généreufes & des bontés de V. E. pour craindre l'avenir. Je compte partir dans un mois. Je fuis avec ref-pect, &c.

LETTRE IV.

Au même. (1)

Nothenitz le 22 Janvier 1754.

JE n'ai reçu que le 16 de ce mois l'ordre de V. E. touchant les recherches que demande M. le Gouverneur Engel.

---

(1) Parmi plufieurs lettres que M. Winckelmann a écrites au Comte de Bünau, pendant fon abfence, nous avons choifi celle-ci ; parce qu'elle nous apprend non-feu-

Malgré tous les ſoins imaginables que je me ſuis donnés, je n'ai pu découvrir aucun indice d'une hiſtoire ancienne de la ville de Biel. Il n'eſt fait, pour ainſi dire, aucune mention de ce lieu, ſi ce n'eſt dans quelques écrivains de la Suiſſe. Il ne ſe trouve non plus, ni dans le *Regeſtis Diplomat.* de Georgiſch, ni dans l'*Index Diplomat. MS.* fait pour V. E., aucun acte qui ſerve à conſtater le rapport de M. Engel, tiré ſans doute des archives de Nuremberg ; ou qui puiſſe ſervir à réfuter les prétendus titres de l'Evêché de Bâle, leſquels même n'ont probablement pas encore été publiés.

Notre *Index Diplomat. MS.* ne m'a ſervi qu'à chercher l'année indiquée par M. Engel. La table du *Regiſta* de Georgiſch m'a néanmoins fourni l'acte d'un lieu du nom de Biel (comme il eſt énoncé dans le *Spicileg. Eccleſ. Cent. III, pag. 1226* de Lunig ; où ſe trouve cet acte) lequel acte doit néanmoins regarder un autre lieu que la ville de Biel, puiſqu'il y eſt queſtion d'une inveſtiture entre Gérard, Comte de Mümpelgard, & Bertholde, Evêque de Straſbourg. Il n'eſt

---

lement que M. Winckelmann a travaillé à la bibliotheque de ce Seigneur, mais encore la maniere dont il y a travaillé. Les autres lettres ne contiennent que des détails minutieux ſur ce même ſujet, & quelques complimens d'uſage.

N. de M. D.

nulle part fait mention d'une ville de ce nom, si ce n'est de celle qui est située sur le lac de Biel ou Bienne. Dans la *Chronique d'Alsace* de Hertzog, on trouve seulement le nom de Bihel dans une Notice de certains lieux situés sur la Sare. L'acte dont nous avons parlé porte : — *Castrum nostrum in Belio cum pertinentiis suis & universa bona nostra in valle Valentinay-Viler, &c.* Et l'on trouve aussi peu ce *Valentinay-Viler*, que le *Castrum Belium*. Peut-être est-ce aujourd'hui un endroit de peu d'importance dans le Comté de Mümpelgard.

Je prie V. E. de me permettre de saisir cette occasion pour lui rendre compte de mon travail.

J'espére enfin avoir mis la derniere main au catalogue des *Scriptor. Hist. Germ.*; à l'exception des titres à enregistrer des actes publiés dont on ne fera pas l'extrait ; ce qui a déja été fait pour toutes les Constitutions de l'Empire de Goldast & autres. Ce travail a considérablement augmenté depuis la derniere revision ; en partie par les nouveaux diplomes & les nouveaux actes qui m'ont été remis, & en partie par le titre des *Deduct. desideratorum* qui se trouvent dans Lunig, & qui regardent des différends que je n'avois pu me rappeller pendant mon travail. Ce supplément nous a néanmoins obligé de récrire beaucoup de choses, à cause de la longueur des titres ; car il n'auroit pas été possible d'inter-

caller de nouvelles feuilles sans embrouiller la matiere.

Je suis occupé depuis long-temps au catalogue des *Scriptor. Juris*; mais il n'avance guere, parce que les extraits de tous les grands ouvrages qui y ont rapport ne sont pas encore faits. Pour gagner du temps, j'ai fait un essai avec les œuvres de Goldast, & j'ai porté à leur place un très-grand nombre de titres des *Decret. Constit.* & autres semblables. Mais cela n'a cependant pas pu se faire avec la plus grande partie, à cause qu'on a été obligé d'en faire l'extrait. J'en ai agi de même avec les *Actis publ.* de Londorp. Mais je n'ai que le titre des pieces qui sont généralement connues. Il me reste encore plusieurs doutes qu'il faudra que V. E. ait la bonté de lever. Le principal regarde les actes qui ont rapport aux traités de paix de Munster & d'Osnabruck; pour ne pas parler de traités de paix auxquels l'Empire a eu part.

Quant aux catalogues dont V. E. me parle, & parmi lesquels la *Bibliotheca Jur. publ.* de Hoffmann est le plus important, ils ne peuvent m'être d'aucune utilité. Il regne le plus grand désordre dans ce catalogue de Hoffmann, outre qu'il y a peu d'ouvrages qui regardent proprement le Droit public Germanique, & qu'ils n'en font pas même pas la cinquantieme partie; car la plupart ne concernent que les différends des grandes Maisons

d'Allemagne. Le catalogue de Rink, n'a été fait que pour une vente, & n'eſt rien moins que complet. Je ſuis, &c.

LETTRE V.

Nothenitz, le 17 Septembre 1754.

Au même. (1)

Je ne puis ni ne dois laiſſer ignorer à V. E. que j'ai de nouveau repris mon deſſin, & que j'ai enfin, hélas! franchi le dernier pas.

Oui, M. le Comte, je me ſuis rendu indigne

(1) Cette lettre curieuſe contient le reçit du changement de religion de M. Winckelmann. Nous laiſſons au Lecteur à juger lui-même, ſi, comme le prétend l'Auteur de la préface de la nouvelle édition de l'Hiſtoire de l'Art, faite à Vienne, page 49. « Si, diſons-nous, c'eſt l'étude des » Peres de l'Egliſe qui a déterminé M. Winckelmann à em- » braſſer une religion qu'il n'avoit pas profeſſée juſques alors.» Nous ſommes de trop bonne foi pour attribuer ce changement à la lecture des Peres de l'Egliſe, comme le ſuppoſe l'Editeur en queſtion, non plus qu'à celle des Payens, ſi chere à M. Winckelmann, ainſi que ſemble le craindre M. Paalzou, ſon ancien Collégue à Seehauſen. Quiconque lira cette lettre avec attention & connoît le labyrinthe du cœur humain, pourra peut-être en porter un jugement tout-à-fait différent. N. de M. D.

de

de l'indulgence que vous avez daigné avoir pour moi jusqu'à présent. J'ose néanmoins me flatter que votre cœur, plein de bonté & d'indulgence, voudra bien du moins m'écouter encore une fois. Que le Dieu de tous les hommes, de toutes les nations & de toutes les sectes fasse de même miséricorde à V. E.

A la fin de l'hiver dernier je fus affligé de plusieurs infirmités corporelles; & mon ancien mal, c'est-à-dire des transpirations, pour ainsi dire, incroyables pendant la nuit, me reprit avec tant de violence que je parus menacé d'une entiere consomption; & depuis j'ai été attaqué de nouveau par des vertiges qui ont duré plusieurs heures de suite.

Ces infirmités m'ont engagé à penser plus sérieusement à mon sort futur que je ne l'avois fait jusques alors. Je sens bien que le genre de mes études & de mes occupations actuelles ne convient pas à la foiblesse de ma santé; &, que ce n'est que dans la retraite que je puis trouver du repos avec le travail.

D'ailleurs une certaine maniere de penser & d'être ne me permet pas de suivre la route ordinaire qui pourroit me conduire à la fortune. Je crois m'être expliqué sur cela à V. E.

Outre ces principes (je dois parler ici à V. E. comme à mon meilleur ami), j'ai appris de bonne heure à regarder l'amitié comme la premiere des

vertus humaines & le plus grand bonheur dont l'homme puiſſe jouir. Je ne parle point ici de l'amitié que doivent pratiquer les Chrétiens, mais de celle dont l'antiquité nous a fourni quelques exemples, auſſi rares qu'ils ſeront immortels.

Ce bonheur eſt inconnu aux Grands de la terre, car il demande un renoncement à tout intérêt perſonnel & à toutes vues particulieres; il faut pour l'obtenir une philoſophie qui oſe braver l'infortune, la pauvreté & la mort même.

Non ille pro caris Amicis
(Aut patria) timidus perire.

Et je n'eſtime point la vie ſans la poſſeſſion d'un ami qui ſoit tout pour moi, & qu'on ne peut acquérir à un trop haut prix. C'eſt ſur ce grand principe que porte mon changement: j'oſe en appeller à la Vérité éternelle.

Si quelqu'autre perſonne que mes amis eut pu apprendre à connoître mes ſentimens ſur ce point, je ſuis perſuadé qu'elle ne douteroit point de la véracité de ce que je dis; & je deſire que V. E., dont les ſeules bontés m'ont mis en état de mieux atteindre par la ſuite le bonheur auquel j'aſpire, ſera de même convaincue de cette vérité, par ce que j'ai à lui dire encore, pour me juſtifier de la légéreté & de l'ingratitude dont je puis lui paroître coupable.

D'ailleurs la brieveté de la vie & les bornes

étroites de nos connoiſſances ſont deux motifs puiſſans pour un homme qui, comme moi, a paſſé ſa jeuneſſe dans la pauvreté, & l'âge de la jouiſſance dans un travail continuel & dans une longue ſolitude; mais qui enfin a eu le bonheur de connoître des écrits dictés par la ſaine raiſon, leſquels, dépourvus du jargon ſcientifique qui ne ſert qu'à l'offuſquer, nous enſeignent la vraie philoſophie de l'homme. Cette double conſidération, dis-je, doit porter puiſſamment un homme tel que moi, qui ne ſe trouve arrêté ni par ſa naiſſance ni par ſon rang, à ſonger que la vie eſt trop courte pour en ſacrifier la derniere moitié à former les projets d'un prétendu bonheur à venir; & ce ſeroit une puérilité puniſſable que d'occuper juſques dans la vieilleſſe l'eſprit qui nous a été donné pour un objet plus élevé, à des choſes qui ne peuvent ſervir qu'à exercer notre mémoire. J'ai lieu d'eſpérer qu'à trente-ſix ans paſſés ces réflexions ſeront regardées comme mures & ſolides de ma part.

Je prie V. E. de me permettre de lui dire encore quelques mots pour lui expliquer mon véritable projet.

J'ai cherché depuis pluſieurs années à cultiver l'amitié de deux perſonnes dont l'une ou l'autre daignera ſans doute m'accueillir dans la ſuite. D'un côté je fonde cette eſpérance ſur la bonté de V. E., & de l'autre ſur une certaine confor-

mité de ſentimens, & ſur la reconnoiſſance que j'ai droit, je ne dis pas de reclamer, mais d'attendre.

Peut-être trouverai-je l'occaſion d'inſtruire des jeunes gens de qualité ; & par cette voie je faciliterai à mes amis les moyens de pourvoir à mes modiques beſoins au cas qu'aucun de nos autres projets ne doive réuſſir. Je préférerois ce parti, parce que le monde ne ſe trouve déja que trop rempli d'Ecrivains qui ne compoſent des livres que pour avoir du pain.

Il faut pour cela que je me familiariſe davantage avec les deux langues étrangeres qui ſont aujourd'hui à la mode. La connoiſſance des langues anciennes & particuliérement de la langue grecque ſemble hériſée de trop de difficultés pour la jeuneſſe, & elle en offre réellement beaucoup.

S'il m'étoit donc poſſible de modérer l'idée trop exaltée que je me ſuis faite de l'amitié ; ou bien ſi je voyois mes amis jouir du bonheur qu'ils méritent, je croirois poſſéder par moi-même tout ce dont j'ai beſoin. *Pauperiem ſine dote quæro.* Mais maintenant il faut que je cherche à me tenir préparé aux événemens, tel qu'un homme qui doit dire : *Dextra mihi Deus.*

Le ſoin de ma ſanté demande auſſi que je quitte pour quelque temps le travail & les livres, & que je cherche à me diſſiper davantage.

Quelque tems après les nouvelles attaques auxquelles ma santé a été exposée je me rendis chez le Nonce Archinto que je n'avois pas vû depuis long-temps ; mais ce ne fut que dans la seule idée de m'excuser sur ma rétractation, & pour prendre congé de lui ; afin de me tenir, s'il étoit possible, une voie ouverte pour Rome, sans cependant m'engager plus avant. Il m'accueillit avec plus de bonté que je ne le desirois même, & employa la priere & les promesses pour m'engager à le suivre. En voyant mon corps exténué il dit qu'il n'espéroit de me voir rétablir, qu'en changeant de maniere de vivre & en suspendant mon travail.

Je me refusai ouvertement à sa demande, en lui représentant, comme je le devois, que je ne pouvois pas laisser mon travail imparfait ; & que quant à la chose en général, je lui demandois du temps pour y réfléchir. Le départ du Nonce fut reculé, & pendant cet intervalle, avant que je me fusse déclaré, je finis en grande partie le catalogue du *Jus publicum*, & je commençai celui des *Histor. Italiæ*, qui est de même à-peu-près achevé. Je demandai en même temps quelques avis à l'un de mes amis, qui ne put alors rien me promettre. Je me déclarai enfin au Nonce, mais à condition que je resterois en Saxe jusqu'à Pâque prochaine.

Sa Majesté promit de payer les frais du voyage

ſi je partois ; & le Pere Confeſſeur me donna de plus l'aſſurance que je ne manquerois de rien.

Je me jette aux pieds de V. E. Je n'oſe me préſenter moi-même devant elle ; mais je me flatte néanmoins que ſon cœur plein d'humanité, qui m'a pardonné tant de fois, voudra bien du moins me juger avec ſa bonté ordinaire. Quel eſt l'homme qui agit toujours avec ſageſſe ? les Dieux, dit Homere, n'accordent aux hommes qu'une certaine portion de raiſon par jour.

Si l'on conſidére ſous un certain point de vue la démarche que je viens de faire, elle pourra paroître hazardée, peut-être même perverſe & abominable ; mais l'œil éclairé avec lequel V. E. embraſſe, comme Dieu même, l'enſemble des choſes, trouvera facilement à m'excuſer.

La honte & le chagrin ne me permettent pas d'en dire davantage. Je crois en une félicité éternelle : qu'elle ſoit la plus grande récompenſe de V. E. C'eſt ici que j'ai commencé à jouir d'une vie heureuſe, & c'eſt ici que je deſire de terminer mes jours dans le ſein de l'amitié : bonheur que je devrai au bienfaiteur que le ciel m'a donné dans la perſonne de V. E. Je ſuis, &c.

LETTRE VI.

Au même.

Dresde, le 5 Juin 1755.

Je prends la liberté d'envoyer à V. E. quelques feuilles (1) de mon travail. Elles n'étoient pas destinées pour cet ouvrage; & je puis dire avec vérité, qu'on me les a, pour ainsi dire, arrachées des mains. Le Roi a bien voulu me permettre de lui en adresser l'Epitre dédicatoire. On a cependant trouvé bon de n'en faire imprimer que quelques cinquantaines d'exemplaires.

Je m'étois flatté du bonheur de présenter moi-même cette bagatelle à V. E., & de lui témoigner ma reconnoissance éternelle; car il est dé-

(1) L'Ouvrage dont il est question ici, a pour titre: *Réflexions sur l'Imitation des Ouvrages des Grecs*, imprimé à Dresde, in-4°. en 1755. Il fut traduit en italien & en françois sur la première édition, dont il est parlé ici. La seconde édition augmentée parut in-4°. en 1756. On en trouve une notice honorable dans la *Bibliotheque des Sciences & des Beaux-Arts de Leipsick*, Tome I. Seconde Partie, p. 332; ainsi que dans le *Journal Etranger*, *Janvier 1756*.

N. de M. D.

cidé que je partirai d'ici, peut-être dans quinze jours (1).

Je me suis délivré de toute espéce d'obligation, & je dois me rendre avec une pension très-modique, mais qui suffira à mes besoins, pour deux ans à Rome, pour y vivre tranquillement & y étudier; avec promesse de me laisser employer ici à mon retour.

Le petit ouvrage que je fais passer à V. E., & lequel, contre toute attente, a joui d'une approbation générale, est ce qui a le plus contribué aux arrangemens de mon voyage.

Comme un certificat de la part de V. E. peut

---

(1) Ce fut au commencement du mois de Novembre de l'année 1754, que M. Winckelmann partit de Nothenitz pour se rendre à Dresde, où plein de l'idée favorite de son prochain voyage, il exerça son œil par la vue des beaux ouvrages qui se trouvent dans cette Ville, & s'instruisit dans la conversation du savant M. Oeser, chez qui il logea, de plusieurs connoissances utiles dans l'art. N. de M. D.

M. Oeser dont il est parlé ici, est né à Presbourg; il a fréquenté pendant sept ans l'Académie de Peinture à Vienne, & y a remporté le prix à l'âge de dix-huit ans. En sortant de l'Académie il a étudié deux ans chez Raphaël Donner, pour allier au talent de la Peinture celui de bien modeler, ainsi que l'étude du Costume & de l'Antique. En 1739, il s'établit à Dresde où il a peint divers sujets historiques, entr'autres quelques tableaux d'Autel qui se trouvent dans la nouvelle église Catholique & qui sont estimés des Connoisseurs.

m'être fort utile dans plusieurs occasions, j'ose la supplier de vouloir bien me l'accorder. Je suis, &c.

LETTRE VII.

Au même.

Rome, le 29 Janvier 1756.

Je prie V. E. de recevoir cette lettre comme un ressouvenir que je dois aux bontés de l'auteur du bonheur dont je jouis. Je me serois acquitté de ce devoir dès mon arrivée à Rome, si j'avois été plus tranquille & dans une situation plus déterminée. On a employé tous les moyens possibles pour me ravir ma liberté; aujourd'hui néanmoins je crois être sûr de moi-même, ayant obtenu quelque assurance pour mon entretien.

Il y a maintenant trois mois que je suis à Rome, (1) où pour mon grand bonheur, j'ai fait la connoissance de M. le Chevalier Mengs, premier Peintre du Roi de Pologne, qui m'a témoigné beaucoup de bonté. Je demeure vis-à-

(1) M. Winckelmann arriva à Rome le 18 Novembre 1755, comme on peut le voir par sa lettre à M. Franken, en date du 7 Décembre.

vis de lui dans le quartier le plus ſain de Rome; & de ma chambre, ainſi que de toute la maiſon, je puis voir cette ville entiere. C'eſt *alla Trinità de' monti*, autrement dit, *al monte Pincio*, anciennement le *Collis Hortulorum*, près de la *villa Medicis* (2), où j'ai la libre entrée.

La connoiſſance que j'ai faite de pluſieurs grands & célebres Artiſtes; l'approbation que mon ouvrage a obtenu ici & en France, où il a été traduit & doit paroître dans le *Journal Etranger*, comme le marque de Paris M. Wille, Graveur du Roi; tout cela m'engage à faire de ce genre d'étude mon objet principal. Nous avons fait tous deux le plan d'un grand ouvrage : *ſur le Goût des Artiſtes Grecs*; de ſorte que je ſuis obligé de relire quelques Ecrivains Grecs, tels que Pauſanias, Strabon, &c. Mais comme cet ouvrage demande du temps, je commencerai par raſſembler d'abord des matériaux pour un volume, afin de montrer que je ne reſte pas oiſif. C'eſt un grand bonheur que les tréſors du Capitole ſoient ouverts aux Artiſtes depuis le matin juſqu'au ſoir. Il me manque néanmoins l'entrée d'une bibliotheque. Celle des Dominicains *alla*

(1) On ſait que, par *Ville* ou *Villa*, on entend en Italie une *Maiſon de Campagne*, mot que nous avons cru pouvoir adopter, comme étant généralement connu des Amateurs.

Minerva, & celle de la *Sapienza*, ne peuvent pas me ſervir. J'ai bien trouvé tout ce que je cherche dans la belle bibliotheque du palais Corſini; mais les armoires en ſont fermées avec des treillages de fil d'archal, & il me paroît inſupportable de ne pouvoir demander qu'un ſeul livre à la fois. J'aurois d'ailleurs trois quarts de lieue à faire pour m'y rendre. Elle eſt dans la maiſon où a logé autrefois la Reine Chriſtine. Ce ſont cinq grandes chambres remplies, dont quelque-unes ſont ornées de colones de Jaune antique. C'eſt Benoit XIII qui a raſſemblé cette bibliotheque.

Quelque temps après mon arrivée j'eus occaſion de faire la connoiſſance de Monſign. Laurenti, premier Médecin du Pape, à qui il parla de moi; & j'ai obtenu une audience ſolemnelle de Sa Sainteté, qui a bien voulu m'exempter de lui baiſer le pied : cet honneur coûte au moins un ſéquin; car un des valets-de-pieds du Pape vient demander pour boire. On ne ſe fait point à Rome une honte de tendre la main, & l'on peut dire que c'eſt ici la grande école des mendians. Sa Sainteté a daigné me promettre qu'elle me feroit donner tous les ſecours que je pourrois deſirer. J'ai demandé à Monſign. Laurenti un libre accès à la bibliotheque des manuſcrits grecs du Vatican, ce que j'eſpére obtenir; quoique je n'en aie pas beſoin juſqu'à préſent.

Cette préſentation dont je ne voulus pas être

redevable à M. le Gouverneur, & dont il ne fut même pas instruit avant qu'elle eut été faite, est en même temps cause qu'il n'ose plus me faire certaines propositions. Cependant je n'ai pu me refuser à être présenté au Cardinal Passionei, mais seulement dans la vue de m'obtenir l'entrée de sa bibliotheque. S. E. me reçut comme un étranger; c'est à dire, avec cette politesse qu'un homme de lettres doit à un autre. Ce Cardinal ne se soumet point dans sa vie privée au cérémonial en usage à Rome. Quoique sa bibliotheque ne soit pas publique, il est néanmoins défendu à tous ceux qui la fréquentent d'ôter leur chapeau ou de se tenir la tête découverte lorsqu'il y vient; & c'est ce que S. E. me dit aussi, lorsqu'elle me conduisit elle-même à sa bibliotheque pour me faire voir ses manuscrits. Je demandai au Cardinal de combien de volumes étoit composée la bibliotheque Campini quand il l'acheta, comme le dit Lenglet du Fresnoy. Il me répondit qu'il n'en avoit pas fait l'acquisition, & me demanda à voir le passage où cet Ecrivain avance ce fait dans sa *Méthode d'étudier*, &c. Il m'en témoigna sa surprise, en ajoutant qu'il avoit beaucoup connu du Fresnoy, qui étoit tombé dans sa cheminée où il avoit été brûlé, faute de secours.

Je puis comparer la bibliotheque de ce Cardinal à celle de V. E. sans pouvoir dire laquelle est la plus nombreuse. Il n'y a aucune différence pour la ri-

cheſſe de la relieure : la plupart des livres ont été reliés en France. J'ai ici, comme je l'avois à Nöthenitz, la liberté de parcourir tout à mon aiſe, depuis neuf heures du matin juſques à midi ; quelqu'autres ſavans jouiſſent de la même faveur ; laquelle néanmoins eſt difficile à obtenir, car tout y eſt ouvert juſqu'aux manuſcrits même. Cette bibliotheque a vue ſur *Monte Cavallo*, où demeure le Pape. Dans la premiere ſalle, & il y en a quatre, ſont tous les Auteurs Grecs & Romains, & quelques mille volumes de mélanges qui ſont des pamphlets reliés enſemble ſans ſuite ni ordre. Le Cardinal fait beaucoup de cas du catalogue de V. E., dont les quatre premiers volumes ſe trouvent dans ſa bibliotheque ; & S. E. a appris avec plaiſir qu'il en avoit paru deux nouveaux volumes, comme je le crois. Il deſire que V. E. puiſſe vivre encore long-temps, pour achever un travail auſſi précieux. Que n'ai-je, dit-il, appris l'allemand pour pouvoir lire ſon Hiſtoire !

On dit que M. Mengs recevra ordre de la Cour de Dreſde de ſe rendre à Naples, pour y peindre la famille royale. Si cela a lieu je partirai avec lui. Le Roi de Pruſſe qui commence avec beaucoup d'ardeur à former une galerie, a donné des ſujets à M. Mengs pour deux grands tableaux, ſavoir, le Jugement de Paris & le Combat des Lapithes. On attend ici de nouveau la Margrave de Bareith. Ces jours derniers on a

trouvé quelques antiquités dans la ville du Comte Perucchi; & l'on fait, pour ainſi-dire, tous les jours de pareilles découvertes.

Le Pape a formé pour lui-même une bibliotheque particuliere, qu'il doit léguer à l'Inſtitut de Bologne, & laquelle, à ce qu'on dit, contiendra particuliérement les Hiſtoriens de l'Egliſe.

Peut-être que V. E. manque pour ſon Hiſtoire quelques renſeignemens ſur le tombeau d'Otton II; je m'occuperai à les raſſembler pour les lui faire paſſer.

Je ſuis avec une éternelle reconnoiſſance & un profond reſpect, &c.

LETTRE VIII.

Au même.

Rome, le 7 Juillet 1756.

Je prie V. E. de me permettre de lui adreſſer quelques lignes; je prendrois plus ſouvent cette liberté, ſi l'on n'avoit pas défendu à notre Miniſtre, à Rome, de ſe charger d'autres lettres que de celles qui ſont pour le Roi ou pour la Cour.

Je me porte bien, je ſuis content, & je jouis, par les ſoins du Pere Confeſſeur du Roi, de ce qui m'eſt néceſſaire; je ſuis par conſéquent libre, ce qui vaut mieux que tout le reſte. J'emploie

mon séjour dans cette ville selon mes moyens, & je préfere mes études à l'exercice des langues & aux avantages que je pourrois retirer des sociétés. On ne manque pas ici d'occasions de se faire connoître, & les trésors de Rome ne sont pas encore épuisés; mais il me faudroit seulement la bibliotheque de V. E. & la tranquillité dont je jouissois à Nöthenitz. que je ne retrouverai jamais. Que je me croirois heureux si, après avoir fini mon pélérinage, il m'étoit permis de me retirer dans cet heureux séjour. Cependant il me faut deux ans pour remplir les plans que j'ai formés de différens ouvrages; car il est absolument nécessaire d'écrire sur le lieu méme; & les grandes erreurs des Ecrivains qui ont parlé de l'antiquité, viennent principalement de ce qu'ils n'ont songé à écrire qu'après avoir quitté l'Italie. J'ai vu quelques galeries plus de dix fois, en faisant toujours mes remarques sur le lieu même; & cependant je me trouve encore plusieurs fois dans le doute, quand je veux commencer à écrire.

Je compte passer, s'il plait à Dieu, la plus grande partie de l'automne & de l'hiver prochain à Naples, & l'été à Florence. Mon ouvrage a donné occasion à une correspondance ouverte avec M. de Stosch, qui y demeure; cette nouvelle connoissance pourra m'être fort utile à Florence.

J'ai jetté sur le papier le plan du premier ouvrage que je fais à Rome, sur la *Restauration*

des statues antiques, où l'on trouvera, j'espéré, beaucoup de choses nouvelles; & j'ai déja commencé à travailler à un grand ouvrage intitulé: *Du Goût des Artistes Grecs.* Je me propose en outre de donner une description des galeries de Rome & de l'Italie, dans le goût de celle que nous avons de Richardson, qui n'a fait que parcourir Rome. J'avois aussi intention de prendre quelques anecdotes grecques au Vatican; mais il n'est pas possible d'y parvenir. On communique bien les manuscrits des ouvrages qui ont été publiés, mais il n'est pas possible d'obtenir les autres. J'ai corrigé quelques inscriptions grecques, & voilà tout ce que j'ai pu faire dans ce genre.

Le Cardinal Passionei desire beaucoup de recevoir les derniers volumes du catalogue de V. E., je veux dire ceux qui ont paru depuis mon départ. J'ai été trop empressé à lui offrir, la premiere fois que je lui parlai, d'écrire à V. E.; & il m'en a fait ressouvenir il y a quelque temps. Il les auroit déja fait venir, si je ne lui avois pas donné l'espoir de les obtenir de vous-même. Il se trouve maintenant à la campagne à Frascati, d'où il doit revenir dans quinze jours. Sa bibliotheque, qu'il croit être la plus considérable qu'aucun particulier ait au monde, doit néanmoins céder le rang à celle de Nöthenitz. Il se peut que sa collection de bibles soit plus considérable. Il regarde comme la plus rare une Bible Espagnole de 1553, imprimée à

Ferrare

Ferrare en Italie (1). Il se réjouit quand il trouve l'occasion de faire voir qu'il connoit mieux ses livres que son pauvre Bibliothécaire, qui est un Abbé françois. Il monte par-tout avec moi pour chercher ce que je demande.

Je viens de faire un voyage à Frascati, Tivoli, & autres lieux dans les environs de cette ville. On n'est pas plutôt sorti du séjour triste & désert de Rome, qu'on se trouve dans les campagnes les plus agréables du monde, mais qui sont un peu montueuses. On se rend d'un endroit à l'autre par des forêts de lauriers. Les beautés de la nature ne peuvent se décrire; mais on y est si mal servi qu'il faut porter avec soi des couteaux, des serviettes, des draps de lit, &c. pour ne pas mourir de dégoût. La Villa Hadriani est ce qu'on peut voir de plus surprenant; les ruines s'étendent à

(1) C'est aussi véritablement la plus rare & la plus ancienne de toutes les Bibles espagnoles imprimées. En voici le titre entier : *Biblia en lingua Espannola, traduzida palabra por palabra de la verdad Hebrayca, por muy excelentes Letrados. Vista y examinada por el Officio de la Inquisicion, con Privilegio del Illustrissimo Sennor Duque de Ferrara. En Ferrara, a costa y despesa de Yom. Tob. Atias hyo de Levi Atias Espanol. en 14 de Adas 5313 (1553) in-fol.* Cette traduction est si littéralement faite sur le texte hébreu qu'elle en est inintelligible, ainsi que celle d'*Aquila* l'est en grec. L'Édition d'Amsterdam de 5371 (1611) est suivie exactement sur celle de Ferrare. N. de M. D.

trois milles d'Italie. On voit quatre à cinq temples à moitié conſervés, qui s'y trouvoient renfermés. A l'entrée de la Villa on voit ce qu'on appelle le *cento camere*, où l'on croit qu'ont logé les gardes Prétoriennes. Ce ſont cent voûtes qui n'ont rien ſoufferte par les injures du temps. On ne pouvoit pas paſſer autrefois immédiatement de l'une ces voûtes à l'autre; ce qui fait croire qu'il a regné une galerie tout du long pour aller à ces chambres; de ſorte qu'une ſeule ſentinelle, placée à l'entrée de cette galerie, pouvoit les garder toutes. Dans des temps poſtérieurs on a percé les murs, de maniere qu'on peut maintenant entrer de l'une de ces chambres dans l'autre. Les Jéſuites & le Comte Fede poſſédent la plus grande partie de ces ruines; & les premiers y recueillent un vin excellent, qui ſe conſerve dans un ancien temple. Le plus extérieur de ces ruines eſt le théâtre, dont on peut encore compter tous les gradins. On doit s'y frayer le chemin à travers des ronces & des épines, remplies de ſerpens & de couleuvres. Tivoli m'eſt devenu précieux par quelque choſe qu'on n'y avoit pas encore remarqué. Je ne crois pas qu'on trouve dans l'Italie un plus beau ſang; & il n'eſt même pas rare d'y voir un profil grec.

Je me recommande à la continuation des bontés de V. E.; un de mes ſouhaits eſt de lui faire ma cour à mon retour dans la patrie. Je ſuis, &c.

LETTRE IX.

Au même.

Rome, le 29 Janvier 1757.

Je saisis avec empressement l'occasion que m'offre le Cardinal Passionei de faire partir ma lettre avec les siennes, pour renouveller à V. E. les sentimens de ma sincere & éternelle reconnoissance. Je me rappelle sans cesse que n'étant rien, c'est au service de V. E. que j'ai commencé à être quelque chose & que le bonheur dont je jouis actuellement ici, je le dois uniquement à la tranquillité & à la paix que j'ai goûtées à Nothenitz. Le Cardinal s'est réjoui comme un enfant en recevant les deux volumes du catalogue de V. E. que je n'ai pas encore vus. Lorsqu'il me demandera ce qu'il pourroit vous envoyer en retour, j'aurai soin de lui indiquer des livres qui manquent à la bibliothéque de Nothenitz, & qu'on ne peut avoir qu'ici.

Ce Cardinal ne paroît pas actuellement trop content de moi. Il voudroit donner le catalogue de ses manuscrits, particuliérement des grecs, & il se trouve peu de personnes à Rome en état de s'occuper de ce travail. Les connoissances de cette nature sont fort rares. Un Professeur de la lan-

gue grecque du collége de la Sapienſe lit, à ce qu'il a dit à l'un de ſes amis, le nouveau teſtament en grec, pour ne pas perdre l'uſage de cette langue. C'eſt ſans doute plus ici que dans aucun autre ville du monde qu'on peut faire la connoiſſance de perſonnes d'un grand eſprit & de grands talents, mais qui n'aiment pas à ſe fatiguer beaucoup la tête. Le Cardinal A. m'a fait connoître à une ſociété de Savans qui s'aſſemblent tous les lundi, pour me guérir, dit-il, du prétendu préjugé que je m'étois formé à cet égard; mais cela n'a ſervi qu'à m'y fortifier davantage.

Enfin un vieux Peintre fameux ici (car ce n'eſt que de pareilles gens que j'ai recherché juſqu'à préſent), m'a fait faire la connoiſſance d'un Prélat, en qui j'ai trouvé l'homme qui me convenoit; & cette connoiſſance m'en a fait faire d'autres. Il ſe nomme Giacomelli, & a été chargé d'écrire un des volumes au ſujet des différends du Pape avec la Cour de Turin. Il a publié, depuis peu, deux tragédies d'Eſchyle & de Sophocle, avec la traduction italienne & des notes. Il travaille actuellement à une nouvelle édition de *Chryſoſtomi de Sacerdotio.* Il eſt ce qu'on appelle, *Canonico di S. Pietro* & *Capellano decreto del Papa* de Piſtoja en Toſcane. Nous nous propoſons de mettre enſemble au jour le diſcours grec de *Libanius* qui n'a pas encore été imprimé, ſur deux manuſcrits du Vatican & de la bibliothé-

que Barberini. Le Prélat n'en veut avoir qu'une petite partie pour me laisser le reste. En attendant, je me suis chargé de beaucoup de travail. Mon ouvrage sur la restauration des statues anciennes & autres ouvrages de l'antiquité étoit déja prêt à être imprimé ; mais je commence à le retravailler de nouveau. Le second ouvrage est la description des plus belles statues qu'il y ait au monde, savoir, celles qui sont au Belvedere, qui a toujours été le principal objet de mon travail ; mais il se passera peut-être encore bien du temps avant que je puisse y mettre la derniere main. Je rassemble en même temps des matériaux pour une *Histoire de l'Art* ; c'est qui m'oblige à relire tous les anciens Auteurs grecs.

Je desire comme un grand bonheur de voir ici le jeune Comte : je me flatte de pouvoir lui rendre le souvenir de Rome agréable pendant toute sa vie. Ce seroit pour moi une occasion de témoigner en quelque sorte ma sincere reconnoissance au bienfaiteur qui m'a tiré de l'obscurité & de la poussiere de l'école. Aucun voyageur n'auroit vu avec plus de profit les trésors de l'antiquité & les chefs-d'œuvre des Modernes. Je sais combien la plupart de nos Seigneurs allemands, ainsi que ceux d'autres pays quittent Rome sans avoir connu le vrai beau & le sublime de l'Art, & sans avoir formé leur goût, par la vue des grands modéles.

Je prie V. E. de pardonner la liberté avec laquelle j'ose écrire à un grand-homme & à mon maître. Les dernieres paroles qu'elle daigna m'adresser à Dahlen, où elle me montra tant de bonté, m'enhardissent à lui dire ce que je pense, sans trop mésurer mon style.

Les grands malheurs qui affligent notre patrie me causent beaucoup de chagrin ; mais ils n'ont pas encore troublé ma tranquilité extérieure à Rome. Je plains le pauvre pays ; mais mon ami & mon protecteur, qui tient sa parole, a soin de moi, & au moment où je m'y attendois le moins, j'ai vu arriver de nouveaux secours. J'ai reçu il y a quelques semaines la troisieme lettre de change de cent écus. Je compte employer le reste de cet argent à aller au mois de Mars à Naples ; & si j'ai le bonheur de recevoir encore quelque argent, j'irai alors à Florence ; voyage auquel M. de Stosch, qui est devevu mon grand ami, m'invite beaucoup ; je crois même qu'il m'offrira sa table.

Dans l'incertitude où je me trouvois, il y a quelque temps, je fis offrir mes services au Cardinal Archinto, Secrétaire d'Etat ; ce Prélat m'en témoigna beaucoup de satisfaction, & me proposa un logement dans son grand palais de la Chancellerie, qu'il doit occuper après la mort du Pape, & où il fera alcrs placer sa bibliothéque. Mais comme j'attendois quelque service plus important du pouvoir qu'il a, plus que tout autre, dans le Sacré

Collége, & que je jouissois depuis quelque temps d'un logement & de toutes les commodités possibles, sans qu'il m'en coutât rien, je retirai doucement ma parole ; & l'état incertain ou se trouvoit le Pape, donna à ma conduite une apparence moins défavorable. Je n'eus cependant pas plutôt reçu mon argent que je demandai moi-même à occuper l'appartement qu'il m'avoit offert ; quoique je me privasse par-là de grands avantages, puisque je n'avois pas eu jusqu'alors besoin de penser à ma table. J'ai donc soin des livres de ce Cardinal & je me trouve libre sans être à charge à personne. Tout est à bon marché à Rome, excepté ce qui regarde l'habillement.

Nous aurons sans doute un conclave au printems prochain. Il est bien vrai que le Pape se trouve un peu mieux, mais il ne peut plus vivre long-temps. On bâtit déja au conclave pour les Cardinaux, & le Pape desire d'en voir les préparatifs. S. S. ne peut faire aucun bien à ses Neveux, car le Cardinal V***. n'a rien laissé ; c'est ce qui fait qu'il est haï de tous les Romains. Mais le Cardinal Archinto gouverne les affaires comme un parfaitement honnête homme, & se voit aimé de tout le monde. Je me suis beaucoup réjoui d'avoir trouvé dans ses livres l'*Histoire de l'Empire* de V. E. : daigne le ciel nous accorder que sa Muse continue un si grand ouvrage. Je suis, &c.

LETTRE X.

Au même.

Rome, le 12 Mai 1757.

LA gracieuse réponse de V. E. m'a été envoyée le premier de ce mois par le Cardinal. Il se trouvoit alors à son hermitage de Frascati, ce qui a été cause que j'ai reçu cette lettre si tard. Le Cardinal m'a donné aussi à lire la lettre que V. E. lui a écrite ; & comme après avoir dîné chez S. E., nous avons fait ensemble un tour dans sa voiture, nous ne nous sommes entretenus que de la personne de V. E. & de sa magnifique bibliothéque. Ce Cardinal m'a donné pour V. E., le grand ouvrage du Pape *de Synodo diœcesana*, en grand papier in-folio, bien relié & tiré de sa bibliothéque ; avec la nouvelle édition de son *Actor. Apost. Helvet.* Il m'a conduit ensuite chez moi avec ces livres. Je lui fis comprendre que V. E. s'étoit informée des ouvrages du Pape ; sur quoi S. E. s'offrit de saisir le premier moment, comme il s'exprima, où Sa Sainteté seroit d'humeur à obliger, pour les lui demander en présent pour la bibliothéque de Nöthenitz. C'est en général un excellent homme, & un ami sincere de la vérité. Un seul exemple suffira pour

vous faire connoître son caractere. Je ne fais aucune difficulté d'écrire ceci à V.E., parce que la chose est vraie, & que j'ai la plus grand vénération pour ce Prélat. En sortant nous rencontrames un Cardinal dans sa voiture. « Connoissez-vous cet homme, me demanda-t-il ?— » Oui, de vue, lui répondis-je. Monsieur, con» tinua S. E, il faut apprendre à connoître les » gens à fond. Ce Cardinal est un misérable..... » &c..... N'est-il pas vrai, Monsieur, que ce dis» cours vous surprend ? C'est ainsi qu'on parle » à Rome, ajouta-t-il, le seul endroit au monde » où il soit permis d'exprimer si librement sa pen» sée; comme je puis l'assurer avec certitude, » parce que j'ai passé quelque temps dans toutes » les Républiques de l'Europe. Votre Eminence, » répondis-je, oublie pour le moment la sainte » Inquisition. Ne m'en parlez pas, reprit-il. » Mais vous devez savoir, continua-t-il, qu'à » moins de dresser une chaise dans la place d'Es» pagne à Rome, pour y enseigner publique» ment que le Pape est l'Antechrist, on n'a rien » à craindre ici de ce tribunal. Pour le reste » on peut dire ce qu'on juge à propos sans être » inquiété par qui que ce soit. Les temps de » Pie V. ne sont plus, & l'esprit de la tolérance » chrétienne est devenu plus général ici ». — Si ce Prélat avoit plus d'ambition qu'il n'en a, on ne doute point qu'il ne parvint un jour au

Pontificat, étant généralement craint & estimé. Je le desire beaucoup ; car quoiqu'il m'ait d'abord reçu avec beaucoup de froideur, je me vois maintenant assuré de sa protection ; & je pourrois me flatter de grands avantages, s'il remplissoit la premiere dignité de l'Eglise. L'estime qu'il me témoigne, a un peu intrigué le Cardinal A. Je travaille pour lui sans exiger aucun salaire, & dans la ferme résolution de ne rien accepter qu'à la derniere nécessité. Je ne me fais jamais voir dans son antichambre ; & comme il m'y fit attendre pendant quelques heures, il y a environ quatre mois, je commmençai à faire une grande mercuriale. J'étois, disois-je, un homme qui savoit apprécier le seul bien dont les êtres raisonnables fussent maîtres, c'est-à-dire le temps ; & qu'il étoit indigne de moi de compter ainsi les carreaux de l'antichambre ; tandis que j'étois peut-être la seule personne qui ne demandât rien au Cardinal A. oui, le seul qui n'acceptât rien de lui. Le Cardinal parut enfin, & me demanda si j'avois quelque chose de particulier à lui dire ? Rien, répondis-je. S. E. resta un moment pensif, & comme elle vit que je ne voulois rien ajouter, elle continua son chemin. Pourquoi n'avez-vous pas parlé maintenant, me demanderent des Abbés & d'autres personnes de cette espéce? Je leur répondis, que la maniere d'interroger du Cardinal ne

n'avoit pas donné envie d'en dire davantage. Mais je m'apperçois que j'abuse de la patience de V. E. en l'entretenant de ces bagatalles ; ce n'est que pour lui faire connoître que je n'ai pas encore dégénéré. En attendant j'ai trouvé dans le Cardinal un honnête homme, qui ne demande qu'à m'être utile, sans en trouver les moyens. Je mettrai toujours ma liberté à un très-haut prix à Rome.

Quoique le Prince Electoral m'offre de nouveau une lettre pour la Reine de Sicile, & me demande ma derniere résolution concernant mon voyage de Naples ; je ne puis cependant pas encore le faire parce que les moyens de subvenir aux frais, me manquent. Je travaille à faire publier ici, ainsi qu'en Allemagne, un petit ouvrage, c'est-à-dire, un essai sur l'Histoire de l'Art. Je crois qu'il est nécessaire de commencer par là, parce que le traité de la restauration & de la réintégration des ouvrages des Anciens, & ce que j'ai encore entre les mains, seroit sans cela inintelligible pour une grande partie des lecteurs. Ces recherches sur l'Art des Anciens, qui offrent un champ encore inculte, ne me permettent pas de jouir des trésors, après lesquels les Savans étrangers soupirent tant. J'ai à ma disposition tout ce qui se trouve au Vatican, & je n'ai qu'à demander la clef des manuscrits des Jesuites pour l'obtenir. Je vais faire con-

noître à V. E. un livre qui n'est peut-être pas connu en Allemagne, & qu'on regarde ici comme le plur rare après le *Christianismo* de *Servet*; (1) savoir : l'*Architettura Militare* de Franc Marchi (2). Il n'y en a que deux exemplaires à Ro-

(1) Le titre de ce livre de Servet est : *Christianismi Restitutio*, &c. 1553 in-8°. Ce livre est très-rare ; & c'est le même qui fut brûlé publiquement à Geneve avec Servet. Mosheim, qui dans son *Historia Serveti* a discuté cette affaire avec la plus grande impartialité, a aussi porté un jugement équitable sur ce livre. N. de M. D.

(2) Ce livre est à tous égards fort curieux; mais il n'étoit pas aussi inconnu en Allemagne que le croyoit M. Winckelmann; du moins y en avoit-il un exemplaire dans la bibliothéque électorale de Dresde. Il a été imprimé à *Brescia* en 1599, grand in-folio, avec beaucoup de planches. Pour savoir s'il y avoit d'autres éditions de ce précieux livre, je consultai *P. Orlandi*, *Scrittori Bologn.* & *Haym*, *Notizia de' libri rari.* Le premier en indique une édition de 1577, dont Haym parle aussi, de même que d'une autre de 1600, toutes deux faites à Venise. Mais il n'est point parlé dans ces deux auteurs de la nôtre de 1599 à Brescia, dont il est fait mention dans le *Catalogo Bibliothecæ Barberinæ.* Je fus étonné qu'un livre dont il y a eu trois éditions put être aussi rare ; & je fus plus surpris encore de ce que Vauban eut pu trouver le moyen de les acheter toutes les trois. Cela me fit penser, ou que les indications d'Orlandi & de Haym devoient être fausses, ou bien que Vauban n'avoit pas connu les trois différentes éditions. J'ouvris encore Fontanini, chez qui je trouvai aussi l'édition de Venise, & j'appris en même-temps qu'il

me, dont le Vatican en posséde un, qui lui a été legué, il y a quelques années. On dit que Vauban a pris ce qu'il a fait de mieux dans cet ouvrage, & qu'il en faisoit acheter tous les exemplaires qu'il pouvoit trouver. On en a offert un pour cinquante ducats au Cardinal Passionei.

Le digne Cardinal Alexandre Albani, aura sans doute une grande prépondérance au prochain conclave, mais qui ne se tiendra pas encore de si-tôt. Je desire beaucoup ce changement, parce que ce Cardinal veut être mon protecteur. En attendant on ne manque pas de moyens de m'être utile. Il y a ici un nombre infini de pensions pour les nouveaux convertis, qui la plupart sont données à des personnes qui en sont indignes. Leo

---

y avoit encore d'autres éditions de ce livre, mais moins estimées. Enfin Apostolo Zeno, l'éditeur le plus moderne & le plus savant de ce livre, a éclairci tous mes doutes & justifié mes soupçons contre Orlandi & Haym. Dans une note savante *page 396 seqq.* il dit expressément, qu'Orlandi & Haym se sont trompés & qu'il n'y a de cet ouvrage admirable qu'une seule édition, savoir celle de Brescia 1599, qui contient & le texte & les planches. Il indique en même-temps la raison, pourquoi on a faussement cru qu'il y en avoit plusieurs éditions, qui est, que quelques années auparavant on avoit vendu les planches seules sans le texte. On peut trouver à la page indiquée, ce que Zeno dit de la rareté de ce livre, & de l'adresse qu'ont eu quelques Ingénieurs françois de s'attribuer le travail du savant Bolonois. N. de M. D.

Allatius eſt toujours pour moi un exemple qui me décourage beaucoup. Il eſt peu connu, quoiqu'il ſaudroit qu'il le fut généralement, pour faire ſentir l'ingratitude que les plus illuſtres Savans ont éprouvé de leur ſiécle, que ce grand homme eſt parvenu à l'age de ſoixante quinze ans à n'avoir que ſept écus de penſion, quoique admiré de Rome & du monde entier. C'eſt à cet age auſſi qu'on lui donna ſeulement la place de *Cuſtode* du Vatican. J'ai appris ces détails & pluſieurs autres plus circonſtanciés dans les lettres écrites de ſa propre main, qui n'ont pas encore été imprimées.

J'en reviens à ce qui me regarde perſonellement, car il faut que je diſe tout à mon généreux bienfaiteur. Je ne pourrai pas être plus long-temps à la charge du Pere Confeſſeur, qui juſqu'à préſent m'a prêté ſi amicalement du ſécours. Je deſire cependant beaucoup pouvoir reſter à Rome, juſqu'à ce qu'il arrive quelque changement dans le gouvernement, auquel mes amis me renvoyent. Si alors on ne penſe pas à moi, j'ai réſolu de me mettre dans quelque Ordre inſtruit, où l'on me diſpenſe des offices du chœur, pour goûter le repos & n'avoir plus beſoin de qui que ce ſoit; car la malheureuſe guerre de Saxe ne me permet plus de rien eſpérer de ce côté là.

Je garderai chez moi le préſent du Cardinal,

en attendant la bonne humeur du Pape. J'y joindrai alors la ſavante édition du *Chriſtomi, de Sacerdotio* de mon ami, Mſg. Giacomelli, pour en diſpoſer ſuivant les ordres de V. E. Je ſuis &c.

A M. FRANKEN.

LETTRE I.

Rome, le 7 Décembre 1755.

JOIE & ſanté à mon ami! Après un voyage de deux mois, je ſuis arrivé à Rome le 18 Novembre joyeux & en bonne ſanté. La partie la plus agréable de mon voyage a été dans le Tyrol, & dans le canton de Baviere que j'ai eu à traverſer depuis Augsbourg. J'ai été plus content dans un village ſitué au milieu des montagnes couvertes de neige, que dans l'Italie même. On n'a rien vu de ſingulier & d'étonnant, quand on n'a pas vu ce pays avec l'œil obſervateur dont je l'ai conſidéré. On trouve ſur les plus hautes montagnes des chemins auſſi commodes que dans une chambre. Les Payſans du Tyrol, armés de marteaux de fer, abattent les pierres de taille pour les reduire en gravier.

Toutes les demi-lieues on trouve au pied des montagnes d'une beauté agreste, de grandes auberges, même dans les endroits où il n'y a point de village, où regnent la propreté & l'abondance. Les lits ne manquent nulle part, & l'on est par-tout servi en argenterie. Nous nous sommes quelquefois trouvés vingt personnes à table sans que les couverts manquassent. Mais à peine est-on entré dans le Trentin, que la malpropreté & la misere succédent à ces commodités. Il y a néanmoins par-tout de belles personnes, & toutes les filles que j'ai vues à Bolsano étoient jolies, je puis même dire belles. Dans le Trentin & en entrant sur le territoire de Vénise, les chemins dans les montagnes sont si mauvais, que nous avons mis un jour entier pour faire deux miles d'Allemagne.

Vénise est une ville dont l'aspect étonne au premier abord, mais cette surprise cesse bientôt. Les plus belles maisons sont pour la plupart situées sur le grand canal, & il faut prendre une gondole pour les voir. Les autres rues sont, en général, si étroites, qu'on ne peut y marcher que deux ou tout au plus trois personnes de front; & les maisons sont hautes, mais fort mal bâties. Le climat de Vénise me parut trop froid, ce qui me fit quitter cette ville plutôt que je ne me l'étois proposé. Je n'ai pas vu la bibliothéque de S. Marc. Zanetti étoit à la campagne.

Il

Il y a à Venise quelques églises qui sont plus belles que celles de Rome. On n'en voit aucune à Rome dont le portail soit de marbre, comme on en remarque à Venise. Les églises de Rome ne sont pas non plus si riches en tableaux. J'étoit logé *allo scudo di Francia*, où le Margrave de Bareith avoit resté, & qui passe pour la plus grande auberge de la ville. L'hôte est Allemand. Je n'ai quitté Bologne qu'à regret. J'ai resté cinq jours dans la maison de M. Bianconi; mais j'ai été obligé de profiter d'une occasion favorable. Tout étoit encore verd jusqu'à Bologne, & les orangers étoient même en fleurs dans les jardins. J'y ai vu deux belles bibliothéques : celle de S. Salvador qui est un trésor d'anciens manuscrits, parmi lesquels se trouve le *Codex Lactantii* qui a plus de 1200 ans. L'autre est celle du couvent des Franciscains, mais qui ne consiste qu'en livres imprimés. De Bologne j'ai pris par Ancone & par Lorette, & j'ai resté onze jours en voyge, que j'ai passé avec beaucoup d'agrément. Il étoit seulement dommage qué mon compagnon de voyage, bourgeois de Bologne, ne parlât que son patois que je ne pouvois comprendre. J'ai plus dormi que veillé pendant toute la route. Il faut savoir surmonter toute espece de dégoût quand on voyage dans ce pays. Les derniers jours nous marchames presque toujours cinq voitures de

compagnie, de ſorte que nous nous trouvions le ſoir quatorze perſonnes à table. Il y avoit dans la compagnie un Carme de Bohême, qui jouoit fort bien du violon, de ſorte que nous danſions quand le vin étoit bon. En approchant de la campagne de Rome, nous nous apperçumes de la mauvaiſe qualité de l'air. Deux perſonnes de la compagnie eurent la bouche tellement enflée pendant la nuit & ſouffrirent tant, qu'elles furent obligées de garder le viſage emmailloté pendant toute la matinée. A trente & quelques lieues d'Italie (dont cinq ou ſix font la mille d'Allemagne) de Rome, où commence la *Via Conſularis Flamina*, cette belle ſcene ſe change en un triſte ſpectacle. C'eſt un véritable déſert où l'on voit à peine un arbre. Par-ci par-là quelques ſarmens de vigne ſe trainent ſpontanément ſur les champs; mais on n'apperçoit pas un ſeul habitant. Cette ſolitude dure juſqu'à ce qu'on arrive aux maiſons de campagne de Rome. On m'a ſaiſi pluſieurs livres à la doüane de cette ville; qu'on m'a néanmoins rendu quelques jours après, aux Œuvres de Voltaire près, que je n'ai pas encore de retour: je ne crains cependant rien; mais je ne veux avoir aucune obligation au Gouverneur de Rome.

Mon plus grand bonheur eſt d'avoir été chargé d'une lettre pour M Mengs, qui m'a rendu & qui me rend encore tous les ſervi-

ces d'un vrai ami. Sa maiſon me ſert d'azile, & je ne ſuis nulle part plus content que chez lui. Je me vois libre juſqu'à préſent, & j'eſpére de reſter libre. Je ſuis toujours habillé de même, & je vis en Artiſte; je paſſe même pour tel dans les endroits où l'on permet aux jeunes Artiſtes d'étudier, tel que le Capitole, où eſt le vrai tréſor des antiquités de Rome en ſtatues, ſarcophages, buſtes, inſcriptions &c.; & l'on peut y paſſer en toute liberté la journée. On va partout à Rome ſans cérémonie, car c'eſt la mode. Je ne dîne qu'avec des Artiſtes françois & allemands, mais je regrette beaucoup la cuiſine allemande. Le matin & l'après midi on ſe rend dans un café public où la taſſe de café ſe vend ſix pfenning de Saxe. On peut facilement ſe paſſer de feu ici, & mes fenêtres ſont ouvertes toute la journée; mais comme je ne dors pas bien & que je me leve de bonne heure, je fais du feu & prends mon thé.

Quoique je ne faſſe que parcourir Rome depuis quinze jours que j'y ſuis, je n'ai pas encore vu la moitié de ce qu'il y a à voir, & entr'autres aucune bibliothéque. Comme le temps eſt toujours à la pluie ici pendant l'hiver on ne ſort qu'avec un grand parapluie, qu'on porte même ſous le bras quand il fait beau.

L'expérience m'a appris qu'on ne raiſonne que fort mal des ouvrages des Anciens d'après les

livres; & je me ſuis déja apperçu de pluſieurs erreurs que j'ai commiſes. Je déſirerois d'entendre un jugement impartial ſur mes deux ouvrages qui ont été publiés, à ce que je crois. Je n'ai reçu aucune lettre depuis que je ſuis parti de Dreſde. J'ai vu le Pape; j'avois preſque oublié de vous dire cette nouvelle importante. Je ſuis pour la vie.

Votre fidele ami

WINCKELMANN.

Pittore Saſſone di nazione,

Comme il eſt dit dans la permiſſion que j'ai obtenue pour voir le Capitole.

LETTRE II.

Au même.

Rome, le 29 Janvier 1756.

VOUS avez ſans doute reçu la premiere lettre que je vous ai écrite de Rome. Elle eſt partie, autant que je m'en ſouviens, ſous l'enveloppe de M. Bianconi. Il y a environ huit jours que j'ai reçu une ſeule lettre du Pere Confeſſeur (le Pere Rauch), datée du 15 Décembre. J'étois fort in-

quiet avant la réception de cette lettre, dans laquelle on me promet de pourvoir à mon entretien. Mais j'aurois desiré recevoir en même-temps des nouvelles & de vous & de notre cher Oëser. J'espérois qu'on m'auroit envoyé aussi quelques exemplaires de mes ouvrages; je crains fort maintenant de ne pas obtenir l'approbation du public. J'aurois peut-être mieux fait de ne plus écrire. Je tâcherai néanmoins de réparer cela par un autre petit ouvrage auquel je travaille actuellement, & qui n'est qu'un essai d'un grand ouvrage que M. Mengs & moi avons projetté de faire ensemble. Je n'ai pas encore trouvé de bibliothéque plus utile à mes recherches que celle du palais Corsini rassemblée par le Pape Benoît XIII; il est fâcheux seulement que j'aye trois quarts de lieu à faire pour y aller, & autant pour revenir. Elle est dans la maison où a demeuré autrefois la Reine Christine. Il n'y a ici aucune bibliothéque publique qui approche de celle de M. le Comte de Bünau; & il me paroît fort dur de ne pouvoir demander qu'un seul livre à la fois, parce que toutes les armoires sont fermées avec des portes de fil d'archal. Je devois cependant être content, parce que je n'espérois pas trouver mieux ailleurs (car je n'ai pas encore vu la bibliothéque Imperiale ni celle de Barberini); lorsque par une lettre de M. Bianconi je fis la connoissance du premier Médecin du Pape. Ce digne vieillard (M. Lau-

renti) me fit ſavoir, ſans que je m'y attendiſſe, qu'il m'avoit obtenu une audience du Saint Pere. Il y a douze jours qu'elle a eu lieu. Sa Sainteté m'aſſura de ſa protection, & promit de favoriſer toutes mes recherches. Elle me diſpenſa de lui baiſer le pied. J'ai cherché à profiter de cette bonne diſpoſition, en priant M. Laurenti de me faire avoir l'entrée de la bibliothéque des manuſcrits au Vatican; ce qu'il m'a fait eſpérer. Cet événement a donné une nouvelle tournure à mes affaires. On doit me ménager, parce qu'on ignore ce qui s'eſt paſſé à mon audience, & ce que Sa Sainteté a pu me promettre. Quoique je me fuſſe déclaré contre toute eſpéce d'engagement, j'ai permis néanmoins qu'on me préſentât au Cardinal Paſſionei, qui m'a reçu avec une politeſſe extraordinaire. Il m'a conduit lui-même dans ſa bibliothéque; & comme un Abbé qui y écrivoit vouloit ôter ſon chapeau, & que le Cardinal refuſa de s'avancer avant qu'il ne ſe fut couvert; S. E. me dit qu'on devoit bannir tous complimens de la république des lettres; & pour mieux me prouver cette liberté, il parla long-temps avec le jeune homme ſans que celui-ci osât toucher à ſon chapeau. Il faut que vous ſachiez, mon cher ami, qu'il eſt d'uſage ici de ſe couvrir, même dans la chambre de ceux à qui l'on rend viſite. Ce Cardinal m'a accordé pleine liberté dans ſa bibliothéque, où rien n'eſt fermé, & j'y ſuis autant à mon aiſe qu'à

Nöthenitz même. Elle n'eſt pas fort éloignée de mon appartement, & ſe trouve ouverte tous les matins depuis neuf heures juſqu'à midi. C'eſt un Abbé françois qui en eſt Bibliothécaire. Le Cardinal ne paroît point aimer les Romains —. — Il me montra un catalogue commencé de ſes manuſcrits, qu'il avoit fait faire par un Pere des Ecoles pieuſes qui eſt actuellement à Naples, & cet ouvrage m'étoit deſtiné : mais je crains les Grecs, dit Hector. La bibliothéque de S. E. paroît auſſi conſidérable que celle de Nöthenitz, & elle ne lui céde en rien pour la beauté des reliures qui ont été faites en France. L'arrangement & la diſpoſition ſont les mêmes que dans la bibliothéque de M. le Comte de Bünau. Le Cardinal n'a ceſſé de me parler de ſon catalogue, dont il a les quatre premiers volumes, & il a été charmé d'apprendre qu'il y en ait de nouveau paru deux volumes. J'eſpére maintenant obtenir l'entrée aux tréſors du Vatican, mais je n'ai pas encore le temps d'en jouir. Je ſuis de nouveau à l'attache ici comme je l'étois à Dreſde; & je ne prends ordinairement que le dimanche pour voir Rome. Je le fais dans la compagnie de quelques Artiſtes françois & allemands, avec qui je viſite preſque toujours deux galeries. Il a entr'autres un certain M. Harper, Payſagiſte de Berlin, qui eſt depuis environ trois ans à Rome, & en qui j'ai trouvé un bon ami. Je paſſe, pour ainſi dire, toute la

journée chez M. Mengs; je dîne du moins chez lui tous les jours maigres. Je ne prends le café que dans sa maison, & j'ai même mes livres & mes ouvrages dans sa chambre.

Mon ouvrage (1) a été traduit à Paris, & doit paroître dans le *Journal Etranger*, s'il n'y est déja. M. Wille, Graveur du Roi, vient d'écrire à une personne de ma connoissance pour s'informer à lui d'un savant appellé Winckelmann; en lui disant qu'il a part à cette traduction, dont le manuscrit a mérité l'approbation de toutes les personnes qui l'ont lu. Je lui ai écrit pour le prier de faire imprimer cet ouvrage séparément, afin de le faire connoître ici.

Je dois vous dire aussi quelque chose du temps. L'hiver est ici fort doux, & l'on croiroit être au printemps. Je n'ai encore apperçu de la neige que sur les montagnes du côté de Naples. Il a gelé un peu pendant deux nuits, mais vers le midi il fait si chaud qu'on sue. On voit dans plusieurs jardins les oranges pendus aux arbres. C'est vers le milieu de Février que les fleurs commencent ordinairement à paroître ici. Tous les Jardins sont remplis de lauriers, d'orangers, de cyprès, &c. On a du bon vin à 5 bajocchi ou 18 pfenning la

(1) Réflexions sur l'imitation des ouvrages des Grecs, &c.

BO
mesure. Il y a un certain vin qui croit dans les environs de Genzano, qui a un goût & un parfum d'ambre & d'herbes aromatiques, dont les deux mesures de Saxe se vendent à peu-près 15 bajocchi. Ce qui me fait le plus de plaisir ce sont les broccoli, qui sont une espéce de choux rouges quant à la couleur, mais la plante en ressemble au chou-fleur. On les mange bouillis avec de l'huile & du vinaigre. Une autre fois je vous en dirai davantage.

LETTRE III.

Au même.

Rome, le 20 Mars 1756.

J'AI formé le plan d'un grand ouvrage sur le goût des Artistes Grecs. Comme ce travail demandera quelques années, & que je devrai relire de nouveau plusieurs anciens Auteurs, ce que j'ai déja commencé à faire par Pausanias. J'essayerai d'abord par un volume, pour parler des statues du Belvedere. Le commencement en est déja fait. Cet ouvrage m'occupe tellement, que j'y pense par-tout où je suis. J'ai payé, comme il est d'usage, une certaine somme d'argent, pour voir, quand je le voudrois, l'Apollon,

le Lacoon &c., afin de donner plus d'essor à mon esprit ; par la vue de ces ouvrages. Le Belvedere est à un grand quart de lieue de ma maison. Je ne pourrai néanmoins en tirer aucun résultat certain, avant d'avoir fait le voyage de Naples ; car ce ne sera sans doute que par la comparaison des monumens d'Herculanum, que je pourrai déterminer le temps auquel ces statues ont été faites. Les occupations que je me suis données, sont cause que je passe de nouveau mon temps dans des méditations solitaires, & que je dois me priver de toute société. La description de l'Apollon demande le style le plus sublime, & une élevation d'esprit au-dessus de tout ce qui tient à l'homme. Il est impossible de vous dire quelle sensation produit la vue de cet ouvrage. Je n'aurois jamais pensé à écrire sur rien, si M. Mengs & d'autres amis ne m'y eussent engagé ; je ne l'ai même fait d'abord qu'avec répugnance. D'ailleurs il n'est pas possible de voir les choses d'un œil attentif à Rome, quand on ne pense qu'à s'instruire soi-même. Je parlerai entr'autres dans la préface de cet ouvrage, du sort qu'ont eu ces statues dans le saccagement de Rome. On trouve dans un petit dialogue de Lud. Docle, qu'en 1527 les soldats firent du feu dans la loge de Raphaël, ce qui a gâté beaucoup de choses. Je vous prie de remarquer pour moi, par occasion, dans les

livres qui parlent de la prise de Rome en 1527, ce qui y est dit de ces statues & du dégat causé au Belvedere, nommé alors *il Torre di Vento.* Je ne puis pour le moment vous parler de littérature. Je ne connois, pour ainsi dire, personne, & mon peu de facilité à parler me retient. Je perds sans cela beaucoup de temps, si c'est le perdre que de ne pas l'employer à mon objet principal. Il m'échappe souvent de petits détails, ou bien après les avoir observés, il me vient quelque doute qui ne me permet pas d'être tranquille avant de m'en être éclairci de nouveau.

Pour voir une ville ou un palais il en coute toujours jusqu'à douze gros ; il faut donc que je profite de certaines occasions. Je pourrois remplir sans peine plusieurs feuilles de ce que j'ai observé en général à Rome; mais je veux conserver cela jusqu'à ce que j'aie fait, s'il est possible, quelque chose qui soit digne de la postérité : j'y péserai tous mes termes.

LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 5 Mai 1756.

Il faut que je cherche à me mettre ſur un pied à ne plus dépendre de perſonne à l'avenir, & à ne vivre que du fruit de mon travail : j'ai formé pour cela différens plans. Je vois bien qu'on ne peut écrire ſur les ouvrage des Anciens ſans avoir été à Rome, & ſans avoir l'eſprit libre de tout autre objet. C'eſt un bonheur dont je jouis, grace à mon unique bienfaiteur ; les eſpérances que d'autres m'ont données de leur protection, & de me nommer leur agent, n'ont été que pures fanfaronades italiennes.— Le Cardinal Paſſionei, m'a demandé des nouvelles des deux derniers volumes de votre catalogue. Il m'eſt indifférent par quelle voie il les obtienne. Vous ſeriez étonné de la différence qu'il y a entre un Cardinal & la plupart des...... allemands. Ceux-ci ſe gonflent d'orgueil comme la grenouille de la fable ; tandis que je puis parler à celui-là le chapeau ſur la tête. C'eſt le plus aimable homme du monde ; bien entendu, néanmoins qu'il faut être libre.

Nous ſommes maintenant dans la ſaiſon d'aller voir les jardins de Rome & des environs. Mon ami ! je ne puis vous exprimer combien la nature eſt belle ici. On s'y promene à l'ombre de forêts de laurier, dans des allées de grands ciprès & ſous des berceaux d'orangers, qui ont plus d'un quart de lieue de long dans quelques villes, particulierement dans la ville Borgheſe. Plus on apprend à connoître Rome, plus on y trouve de beauté. Je ne ceſſe de faire des vœux de pouvoir finir mes jours ici ; mais il faudroit en même temps que j'y trouvaſſe un ſort aſſuré, ou que je puſſe reſter toujours libre. En général un homme qui ne demande rien, ou qui n'oſe rien demander eſt mieux reçu à Rome que le Prélat le plus hupé. Ecrivés-moi ſincerement je vous prie ce qu'on dit de mes ouvrages. J'ai toujours été dans la crainte, & j'y ſuis même encore ; car je n'ai pas eu aſſez de temps pour bien digerer mes idées. Je ne puis rien dire de certain de mon voyage à Naples avec M. Mengs. Si le grand tableau d'autel (1) eſt achevé dans deux mois d'ici, nous partirons alors au commencement de Juillet ; ſi non je devrai remettre ce voyage au mois de Novembre, à cauſe des dangers qu'on a à

(1) C'eſt le tableau d'autel qu'on voit à Dreſde, & qui eſt d'une beauté admirable.

craindre de la chaleur. Il ne feroit pas prudent à moi d'y aller feul. Le plus grand bonheur dont je jouiffe à Rome, eft d'avoir fait la connoiffance de M. Mengs.

LETTRE V.

Au même *.

Rome, ce 25 Septembre 1756.

Je penfai aller à Naples vers la fin du mois prochain & y refter jufqu'au printems ; mais les triftes fituations de la Saxe ont dérangées tous mes deffeins. Souvenez-vous des petites recherches touchant le Vatican & le Belvedere. Je marche à grands pas pour achever cet ouvrage où j'en ai befoin. Le premier dont je vous ai donné quelque idée, a pris, ce me femble, la premiere forme ; mais je veux le laiffer meurir.

Nonum prematur in annum.

Le critique de Paris aura une réponfe, du côté où il le croit le moins. Naples m'en fournira les moyens.

(1) Cette lettre a été écrite en françois par M. *Winckelmann.*

Je fais toutes ſortes de découvertes. La ſemaine paſſée j'ai déterré deux noms d'Artiſtes Grecs ſur des ſtatues mêmes, qui ne ſont encore remarqués par perſonne.

LETTRE VI.

Au même.

Rome.

MON cher ami ! tout va bien à Rome au ſommeil près. O ! que n'ai-je des aîles d'aigle pour aller paſſer deux mois avec vous. Que de choſes n'aurois-je pas à vous dire ! que de choſes n'entendriez-vous pas ! ce qui ne ſe trouve pas dans les livres ; & ce que Richardſon a ignoré. C'eſt encore le meilleur entre tous quoiqu'il ait beaucoup péché. Le petit ouvrage dont j'ai formé le plan à Rome (*De la reſtauration des anciennes ſtatues*), a pris ſa premiere forme. Je ne pourrai cependant y mettre la derniere main qu'après avoir été à Naples & à Florence. Mon ouvrage m'a procuré une correſpondance très-amicale, avec le Baron de Stoſch, qui demeure à Florence ; & je ſuis plein d'impatience de voir cette ville. Ce voyage ne pourra néanmoins pas avoir lieu avant l'été prochain ; car il s'en faut de beaucoup que j'aie fini mon travail à Rome ; &

je compte paſſer l'hiver à Naples. On a de nouveau trouvé beaucoup de ſtatues, mais je n'en ai rien appris de particulier. Pluſieurs de mes connoiſſances & entr'autres un eſſaim entier de jeunes Anglois y ont été depuis peu; mais il ne faut pas vous imaginer que les Artiſtes voyent toujours bien les choſes. Il y en a quelques uns qui ont la vue bonne; les autres ſont aveugles comme des taupes. Il y a ici des premiers Peintres de quelques Princes d'Allemagne, qui tous — —.

J'ai déja reçu une lettre de recommandation pour le Confeſſeur de la Reine de Sicile, & cette lettre étoit accompagnée d'une lettre de change de cent écus. Je vous mande ceci pour que vous preniez part à ma joie. Je me ſuis donné quelques livres, tels que le *FRANC. JUNIUS, de Pictura Veterum.* *Item: Scholia græca in VII. EURIPIDIS Tragœdias, Baſil. Per Jo. HERUAGIUM*, 1544, 8, qui ne ſe trouve ſans doute point dans vôtre bibliothéque. *AESCHYLI, Trag. per TURNEBUM, Paris.*: *XIPHILINUS*, & un *ARISTOPHANES ſine vers. lat. Comed. XI, ex Offic. Plantin. apud RAPHELENG.* 1600. *in-12*, qui n'eſt pas non plus à Nöthenitz. Tout ce qui regarde la littérature grecque eſt couvert de ténebres à Rome. On m'avoit beaucoup parlé d'un Jéſuite françois; mais en m'entretenant avec lui, j'ai trouvé

trouvé que c'eſt un pauvre ignorant. Cette nation n'eſt pas du tout faite pour s'appliquer au ſolide. Les rues & les places publiques ſont toute la journée remplies d'Abbés qui s'amuſent à voir les paſſans. Il y en a par centaines, deguenillés & preſque nuds. Cela eſt cauſe que j'ai cherché à me diſtinguer de cette foule par mes habits.

Vous n'avez donc rien trouvé pour moi? Je le crois bien. Quel eſt l'Ecrivain qui ſe ſoit jamais inquieté d'anciennes ſtatues? On s'eſt encore plutôt occupé d'inſcriptions; les plus rares ſont celles qui ont été imprimées, elles ont été briſées & employées pour bâtir. J'en citerai par occaſion quelques-unes qui offrent des particularités intéreſſantes, & qui ne ſont plus à Rome. Un certain *Reſtauratore di ſtatue* (1) en a acheté plus de cent, qu'on a trouvées dans une cave; mais ce ne ſont que des inſcriptions de Famille, qui d'ailleurs n'ont rien d'intéreſſant

(1) C'eſt probablement M. Cavaceppi Sculpteur Romain, avec lequel M. Winckelmann entreprit quelques années après ſon malheureux voyage pour l'Allemagne, & qui dans la ſuite, a publié un magnifique ouvrage intitulé: *Raccolta d'antiche Statue, Buſti, Baſſirilievi ed altre Sculpture, reſtaurate da* BARTOLOMEO *CAVACEPPI, Scultore Romano, in Roma, Vol. I 1768, Vol. II 1769. fol. con figure.* N. de M. D.

pour l'antiquité. Je ne puis rien faire de plus de cette nature; car personne ne peut parvenir à voir les manuscrits du Vatican qui n'ont pas encore été publiés. On y voit que des armoires fermées. On parvient, à la vérité, à voir, & cela sans en avoir obligation à personne, quelques ouvrages rares, tels que le *Virgilium* &c. que tous les voyageurs ont cités. Le médailler, dont Venuti a donné la description, est mauvais. C'est une petite cassette de bois d'ébene; ce qui joint à une chambre remplie de petites antiquailles, est tout ce qu'on montre. Il y a trop loin pour y aller étudier; car il me faut une heure pour m'y rendre. On perd le courage à Rome par la chaleur qu'il y fait. Ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'on n'a besoin d'aucune recommandation pour voir les trésors de cette ville; on en n'est quitte pour payer. Je fus ces jours derniers voir une statue dans un jardin; aussi tôt un des domestiques vint avec un balai pour en ôter les toiles d'araignée, & me demanda pour boire. Peu s'en est fallu que je n'aye trouvé, il y a deux mois, mon tombeau sous une ancienne statue. Je fus dans la villa Ludovise, où l'on ne peut entrer sans une permission particuliere du Prince. Je montai sur le piedestal d'une statue, pour voir de plus près le travail de la tête, croyant que cette statue étoit retenue par des fers, comme cela se pra-

tique ordinairement. En descendant la statue tomba par terre & se brisa. Vous vous imaginez bien l'inquiétude où je dûs me trouver. Il n'étoit pas possible de m'en aller tout de suite, parce que j'avois dit au garde qu'en revenant je verrois la galerie, & qu'il eut soin de tout ouvrir. De quelle maniere que je m'y fusse pris, le soupçon ne pouvoit tomber que sur moi : il étoit d'ailleurs à craindre qu'un des ouvriers n'eut vu le malheur que je venois de faire, & qu'il ne vint le dire pendant que je serois dans la galerie. Je fus donc obligé de chercher à fermer la bouche de cet homme, en lui donnant quelques ducats. Jamais je n'ai été dans de pareilles transes. Par bonheur pour moi, cette affaire n'a pas eu de suite. Je vous parlerai une autrefois de la villa Hadriani, qui a trois miles d'Italie de longueur. C'est une véritable merveille à voir. Les cent voutes où les gardes Prétoriennes ont logé, sont en aussi bon état que si ces gardes ne faisoient que d'en sortir.

LETTRE VII.

Au même.

Rome, en Mars 1757.

COMME je dois répondre à Walther, je profite de cette occasion pour écrire quelques lignes à mon cher ami de Nöthenitz, avec qui j'ai passé tant de temps dans une longue & agréable solitude. Si, comme le prétendent les nouveaux faiseurs de contes, les hommes peuvent être visibles en deux différens endroits à la fois, ma figure doit certainement être présente à vos yeux. Au milieu des ruines des temples & du palais des Césars, je m'oublie moi-même quand je pense à Nöthenitz, & dans le Vatican même je desire d'être avec vous. Tu partagerois à présent, me dis-je, les malheurs de ta véritable patrie & de tes compatriotes, plaints du monde entier, & chez qui tu as goûté le bonheur. Je ne suis pas le seul qui pense ainsi, plus d'un Romain même, en qui coule encore un reste du sang de ses ancêtres, donneroit avec plaisir sa tête, si le sacrifice de la vie d'un homme pouvoit sauver une nation.

Mon ami & mon pere (le Pere Rauch, Confesseur du Roi), qui tient sa promesse, ne me

laiſſe pas partager ici les malheurs de la Saxe; il me donne même l'aſſurance de ne pas m'abandonner, & le Roi m'a fait promettre ſa bienveillance. Je ſais que c'eſt par ſes bontés que je puis voir ce beau pays, dont je jouirois mieux encore ſi je pouvois modérer le deſir que j'ai de m'inſtruire. Je me ſuis chargé de tant d'ouvrage que je me vois forcé de renoncer à pluſieurs amuſemens. Ce que j'avois voulu publier le premier eſt de nouveau tout boulverſé; car je ſuis devenu extraordinairement craintif après les erreurs que j'ai commiſes. Comme je veux que mes ouvrages obtiennent auſſi des approbateurs à Rome, je traduis tout à fur & à meſure, & le fais corriger par des gens inſtruits. Outre mon premier Traité *de la Reſtauration des Statues* & autres ouvrages des Anciens, je travaille auſſi à une deſcription des ſtatues du Belvédere; mais je n'ai fait encore que l'ébaucher. J'ai réfléchi plus de trois mois à la deſcription poëtique du Torſe d'Apollonius, j'ai raſſemblé auſſi beaucoup de matériaux ſur les villa & les galeries de Rome; de ſorte que dans la ſuite je pourrai bien donner une deſcription de cette ville en forme de lettres, car j'ai des anecdotes très-curieuſes pour cela. Tout ce travail va néanmoins fort lentement, parce que je perds beaucoup de temps par les viſites que je fais pour m'inſtruire dans la compagnie des ſavans; mais ſur-tout à cauſe que j'ai

voulu relire tous les anciens Auteurs grecs & autres; tant pour l'ouvrage dont je vous ai déja parlé, que pour un autre plus confidérable, favoir, une *Hiftoire de l'Art* jufqu'aux temps modernes exclufivement. La collection de Junius n'eft pas complette ; d'ailleurs comme cet Ecrivain n'avoit pas vu Rome & que l'art n'étoit pas fon objet principal ; il y a beaucoup de chofes qu'il n'a pas comprifes & d'autres dont il ne parle pas. Il y a, par exemple, un paffage au commencement de Petrône : *Sed Ægyptiorum audacia tam magnæ artis compendiariam* &c., que perfonne n'a pu éclaircir jufqu'à préfent. Vous favez que le P. Burmann a avoué fon ignorance. Je crois que je pourrai en développer l'énigme par un bas-relief de la villa du Cardinal Alexandre Albani. Dans la préface du premier volume je dirai beaucoup de chofes qu'on n'a pas encore dites & qu'on ne s'eft pas encore imaginé de dire. En lifant les Auteurs anciens, j'ai foin de faire en même-temps des remarques fur la langue ; parce que je me prépare à publier, avec une traduction, les difcours de Libanius qui n'ont pas encore été imprimés, & dont les manufcrits fe trouvent au Vatican & à la bibliothéque Barberini. A cela il faut joindre la lecture des meilleurs Auteurs italiens, qu'il eft abfolument néceffaire que je connoiffe à fond. J'ai donc fait un emploi de plufieurs années. Peu-à-peu je comparerai les paf-

ſages qui concernent les arts avec les manuſcrits du Vatican. Je connnois l'Abbé Mariani qui a écrit l'*Etruria Metropoli*. Il eſt du petit nombre de perſonnes qui ſavent le grec, & ce qu'on appelle ici *Scriptor græcus*, dont il y en a douze au Vatican pour les différentes langues. Je commencerai mon travail par collationner Pauſanias. Suivant Montfaucon cet Ecrivain n'eſt point au Vatican; mais il faut obſerver que ce Pere a tout parcouru à la hâte, comme un vrai François, tant ici qu'ailleurs. Son *Antiquité expliquée* fourmille d'erreurs groſſieres. J'en citerai quelques unes dans mon premier ouvrage. Mais avant de finir l'un & de commencer l'autre, je dois avoir vu Naples, où je compte aller le ſamedi après Pâques; non-ſeulement pour voir les antiquités, mais pour faire la connoiſſance du plus ſavant homme de notre ſiécle dans la littérature grecque, ſavoir, le Chanoine Mazocchi, agé de quatre-vingt ans, dans la compagnie duquel je pourrai beaucoup m'inſtruire. Vous ſerez ſurpris lorſque vous verrez un jour ſon commentaire ſur deux tables de bronze en écriture dorique. Il n'a été imprimé de cet ouvrage que le premier volume; & le Roi veut qu'il ne paroiſſe que lorſque le ſecond ſera achevé. Il n'y en a à Rome qu'un ſeul exemplaire que poſſéde le Cardinal Spinelli, Archevêque de Naples, que j'ai eu pendant quelques jours chez moi. Mazocchi prouve à Pauſanias, à

Strabon & à Polybe qu'ils se sont trompés.

Je demeure maintenant au palais de la Chancellerie, où le Cardinal Archinto m'a donné un appartement. Je n'ai voulu accepter que les quatre murs, les meubles sont à moi, afin de rester libre. J'ai pour cela quelque soin de ses livres. Jusqu'ici j'avois vécu pendant quelques mois très-content avec un jeune Sculpteur danois; & comme je ne manquois pas d'occasions d'emprunter des livres, je n'aurois pas changé de demeure, si je n'avois pas cherché à m'éloigner du quartier des étrangers, & d'être plus proche de deux de mes meilleurs amis. L'un, agé de soixante-dix ans, est Peintre, Sculpteur & homme de lettres de beaucoup de savoir & d'expérience, & d'ailleurs un vieillard très-aimable. Cette gaieté n'est pas rare ici dans les personnes de cet âge, & le Cardinal Passionei croit qu'il pourroit encore sauter par dessus une chaise. L'autre est sans contredit le plus profond savant qu'il y ait à Rome; c'est Mgr. Giacomelli, Toscan de nation, Chanoine de St Pierre & Chapelain particulier du Pape, grand Mathématicien, Physicien, Poëte & Grec, à qui je dois céder le pas dans cette partie. Un volume des Mémoires sur les différends du Pape avec la Cour de Turin est de lui, & il s'est fait connoître ici par son édition du Promethée d'Eschyle, de l'Electre de Sophocle & de *St Chrysostomi de Sacerdotio*. Il est le maître

qui me lit & m'explique le Dante. J'ai fait la connoiſſance de ce dernier par le premier, & je vais voir ordinairement l'un le matin & l'autre le ſoir. Mais comme Giacomelli mépriſe les recherches ſur les antiquités, de la maniere qu'elles ont été faites juſqu'à préſent, j'ai pour conſulter ſur cette matiere deux autres perſonnes : un Pere Franciſcain, Vicaire de ſon ordre, nommé Pietro Bianchi, qui poſſéde un grand médailler raſſemblé principalement en Egypte & en Aſie. L'autre eſt un Prélat d'un grand ſavoir, Mgr. Baldani, de qui je dois la connoiſſance au Cardinal Alexandre Albani, qui me veut beaucoup de bien ſur la recommandation de M. de Stoſch de Florence. C'eſt un de ces génies comme on en trouve tant en Italie, c'eſt-à-dire, qui n'ont aucune démangeaiſon d'écrire. Il eſt content qu'on ſache qu'il eſt en état de faire de grandes choſes, & n'a d'ailleurs aucun beſoin d'être Auteur, ayant cent ducats à dépenſer par mois, avec la table & une voiture que lui donne le Cardinal. Au reſte, je vais tantôt dans une bibliothéque, tantôt dans une autre, mais particulierement dans celle du Cardinal Paſſionei, où perſonne n'a plus de liberté que moi. Peu d'étrangers ont comme moi l'occaſion de voir & de jouir de Rome. Car quoi qu'il ſoit facile dans ce pays de faire la connoiſſance de perſonnes inſtruites, on n'obtient qu'avec beaucoup de peine d'eux cette amitié qui ſe com-

munique sans réserve ; & comme ils connoissent la supériorité dont jouit, sans contredit, leur nation, ils ont une indifférence marquée pour tous les étrangers qui n'ont pas un mérite particulier.

Si je puis être appuyé dans la suite, Rome sera pour moi un vrai paradis terrestre, que je ne quitterai que les larmes à l'œil ; c'est à quoi ma santé ne contribue pas peu, quand je ne mange pas trop, ce qui ne m'arrive que lorsque je dîne seul, parce qu'alors je ne me donne pas le temps de faire la mastication nécessaire. Les excès dans le boire, comme il m'arrive souvent d'en faire, me servent de médecine.

Le Cardinal Albani est occupé à faire bâtir sa villa qui paroît à tous les yeux un chef-d'œuvre de l'art. Que ne pouvez vous le voir, ou que ne puis-je vous le dépeindre ! Ce Cardinal est le plus grand Antiquaire qu'il y ait au monde ; il produit au jour ce qui étoit enseveli dans les ténebres, & le paye avec la générosité digne d'un Roi. Si nous obtenons pour Pape un Amateur des antiquités, nous découvrirons sans doute par les soins de ce Cardinal (qui ne peut parvenir au St Siége, parce qu'il n'est pas dans les ordres) des trésors plus grands encore que ceux que nous possédons déja : car on connoît les endroits où il faudra fouiller.

Voulez vous lire quelque chose de sublime en poésie italienne, procurez-vous les Poésies

d'Alexandre Guidi, & lisez son Endimion & quelques autres de ses ouvrages. On a déja publié neuf volumes du *Prodromo Ercolan*, de Bayardi, & un volume grand *in-folio* du Catalogue de toutes les choses qu'on y a découvertes. J'ai maintenant entre les mains un Plutarque avec les notes manuscrites de Grotius, de la bibliothéque de la Reine Christine.

LETTRE VIII.

Au même.

Rome, le 4 Février 1758.

J'AI tardé à vous répondre, afin de pouvoir vous mander le temps précis de mon départ pour Naples, où je compte aller dans huit jours, c'est-à-dire, le premier samedi de carême. Mon ami! ce voyage est pour moi une démarche de la plus grande importance, & de laquelle dépend peut-être mon bonheur, tant ici qu'à Naples. J'ai un grand avantage en ma faveur, c'est que j'y vais avec une certaine considération, qui m'y aura déja précédée. J'ai passé plus d'un an à Rome avant de pouvoir y parvenir. Les préparatifs de ce voyage me coutent déja près de cent écus, dépenses que la continuation des libéralités du Roi, & les bontés du Cardinal m'ont mis en état de faire. J'aurai des lettres de recommandation qui me mettront, je crois, dans le cas de dîner dans les plus grandes

maisons. Le Prince Electoral m'a déja recommandé pour la seconde fois à la Reine. Je vous écrirai de Portici; car après avoir resté environ quinze jours à Naples, où je dois loger dans un couvent d'Augustins, je me rendrai à Portici, pour y étudier pendant quelques semaines les antiquités. J'ai la fortune pour moi, que le ciel daigne m'accorder l'intelligence! Peut-être s'offrira-t-il quelque chose pour moi à Naples.

Je vais maintenant vous parler de ma situation à Rome, sans choix, sans suite des matieres & sans craindre que vous m'accusiez de vanité. Comme je cherche mon bonheur dans la tranquillité & dans l'étude, je dois me croire heureux; car je jouis du repos & de toutes les occasions possibles que peut avoir un étranger pour s'instruire. Je suis dans le palais de la Chancellerie au milieu de Rome, comme à la campagne; car ce bâtiment est si vaste qu'on n'entend rien du fracas de la ville, qui est aujourd'hui beaucoup plus grand que du temps de Juvenal, qu'il n'y avoit pas des carrosses. Tous les trésors de la littérature & du savoir me sont, pour ainsi dire, ouverts, à l'exception de la bibliothéque du Vatican. Car malgré toute la bonne volonté du Cardinal Passionei, je ne puis parvenir à ce que je desire, c'est-à-dire, à faire moi-même des recherches dans les manuscrits. Si le Pape ne se trouvoit pas dans un état qui fait craindre à chaque moment pour sa vie, je pourrois ob-

tenir cette faveur par le moyen du Cardinal Archinto, qui me feroit donner un ordre de Sa Sainteté. Après la bibliothéque du Cardinal Passionei, j'ai celle des Jésuites qui est extraordinairement nombreuse, & où l'on me confie la clef de tous les manuscrits. Elle est composée entr'autres de toute la bibliothéque d'Antoine Mureti. Le pere Lazerri a publié trois volumes d'*Anecdotes* touchant cette bibliothéque. Le pere Contucci (1) de ce même couvent de Jésuites & Directeur du *Museum Antiquitatum curiosorum artificialium* &c., lequel est peut-être le plus grand qu'il y ait, est un de mes meilleurs amis. C'est un homme de soixante-dix ans, d'un grand savoir, mais qui, comme le plus grand nombre d'Italiens, a sur les autres nations l'avantage de n'avoir pas la manie d'être Auteur, & qui se contente de communiquer tout ce qu'il a & tout ce qu'il sait. La connoissance de ce savant Jésuite ne m'est pas seulement avantageuse, mais honorable; car il a, depuis plusieurs années, tous les dimanches au soir, une entrevue avec un certain Prélat Baldani, qui passe pour être le plus grand esprit qu'il y ait à Rome. Cela

(1) C'est de ce savant P. Contucci dont M. Winckelmann a dit dans ses *Monumenti Antichi*, *Vol. II*, *page* 59, qu'il est le véritable auteur d'un ouvrage intitulé : *Franc de' Ficoroni*, *Maschere Sceniche e figure comiche de' antichi Romani*, *Rom.* 1736, *in*-4. & *Latine*, *ibid.* 1750, *in*-4. N. de M. D.

prouve beaucoup en ſa faveur. Leur entretien roule uniquement ſur les antiquités, & rien de ce qui ſe dit entr'eux n'a juſqu'ici tranſpiré en public. J'ai été admis depuis peu à leur converſation par un libre choix de ces Prélats, qui m'ont dit : « mon ami, vous ferez, quand il vous plaira, » notre troiſieme ». Je dois cette connoiſſance au cher défunt Stoſch de Florence. Je ſuis donc lié d'amitié avec Giacomelli, qui paſſe pour être le plus profond Savant de Rome, & avec Baldani, qu'on dit avoir le plus d'eſprit.

Quant à ma maniere de vivre elle eſt la même qu'à Nöthenitz : je me retire & me couche de bonne heure, & je me leve de grand matin. Mon eſprit d'ordre va même ſi loin que je ne vois ni comédie ni opéra, ce qui ne me coûteroit cependant rien, comme étant attaché à la Cour. On m'envoye réguliérement les billets, que je donne à d'autres. Le Cardinal Archinto eſt celui qui s'eſt déclaré le dernier publiquement en ma faveur. Après que le Cardinal Paſſionei m'eût honoré pendant ſix mois de ſon amitié, il voulut que j'allaſſe auſſi dîner chez lui ; ce qui eſt regardé comme une grande faveur, parce qu'il demeure au palais du Pape, & particuliérement à cauſe qu'il n'admet à ſa table que des Prélats. Je vais donc, mais ſeulement une fois par ſemaine, dîner chez lui. Je mange deux fois par ſemaine chez le Cardinal Paſſionei ; enfin, je

me suis tellement arrangé que je ne dîne plus chez moi. Une de mes connoissances dont la compagnie me fait le plus d'honneur, c'est le Duc Cerisano, Ambassadeur de Sicile, homme de soixante & quelques années, mais de beaucoup d'esprit & de savoir. Il habite le palais François, & comme nous sommes voisins, je vais souvent le voir.

Pour ce qui est de ma santé elle est meilleure que je sache qu'elle ait jamais été. Je mange quelquefois trop & je bois comme un bon Allemand, c'est à-dire, sans mettre de l'eau dans mon vin; mais mon estomac & ma tête se tiennent bien. Je suis devenu fort sensible au froid, qui me paroit, de même qu'à tous les autres étrangers, beaucoup plus incommode ici que dans le rude climat de notre patrie; je me sers même de bassinoire pour mon lit.

Je mettrai la derniere main à mes ouvrages, tant à Naples qu'à mon retour ici; maintenant je m'occupe à faire faire, sous la direction de mon ami, M. Mengs, quelques dessins pour des gravures. Si j'ai du temps & de l'argent de reste, j'irai par eau de Naples à Florence pour voir tout ce qui y reste de l'art des Anciens.

Il est nécessaire que je me fasse connoître par quelque chose dans la littérature grecque; je ne trouve néanmoins encore rien qui me convienne. Je lis pour cela de nouveau tous les anciens Auteurs grecs, & je fais une table de tous les mots,

à ceux qui n'en ont pas encore, comme aux trois Poëtes tragiques, par exemple : j'ai déja fini Eſchyle de cette maniere. Dans mon *Hiſtoire de l'Art* je ferai connoître pluſieurs anecdotes touchant les Poëtes grecs, que j'ai trouvé dans des manuſcrits; de même que quelques inſcriptions qui ne ſont pas encore connues; mais je ne choiſirai que celles qui peuvent ſervir d'éclairciſſement, & qui ſont de quelque importance. J'ai commencé, depuis quelque temps, à étudier les médailles, principalement dans la vue de m'en ſervir pour connoître le ſtyle de l'art de chaque époque. Cela a cauſé beaucoup d'importunité de ma part au Cardinal Archinto, pour me procurer l'entrée chez quelques Princes romains d'une humeur bizarre; & dans ces recherches forcées, j'ai appris que le Cabinet de la Reine Chriſtine, décrit par Havercamp, & qu'on croit à Rome dans le palais Bracciani, a été vendu en Eſpagne. Après mon retour de Naples j'en verrai les empreintes des pierres gravées à notre cher ami Lippert. Je n'ai pas pu faire plutôt ces connoiſſances. Il faut agir dans toutes ſes démarches à Rome avec un certain phlegme, ſans quoi l'on paſſe pour François. Je regarde Rome comme la grande école pour toutes ſortes de perſonnes; & moi-même j'ai été épuré & mis à l'épreuve. Je ſuis fâché d'être obligé d'aller maintenant à Naples, & de ne pouvoir pas reculer mon voyage; car il m'échappe une

une grande occaſion à Florence. L'héritier univerſel de Stoſch, mon compatriote & bon ami, m'a offert pour ſix mois ſa maiſon & ſa table; de ſorte que j'aurois pu voir & étudier à mon aiſe le cabinet de ſon oncle qu'on évalue, avec raiſon, à trente mille ducats. Après ce temps le meilleur ſera vendu.

Le Cardinal Albani, mon plus zélé protecteur & le plus profond Antiquaire qu'il y ait, a fini de faire bâtir ſa villa, & y a produit au jour des ſtatues & d'autres monumens que perſonne n'avoit encore connu juſqu'à préſent. Le palais de cette villa eſt garni d'une ſi grande quantité de colonnes de porphyre, de granit & d'albâtre oriental, qu'elles formoient une eſpéce de forêt avant qu'elles ne fuſſent en place; car j'ai vu jetter les fondemens de ce palais. On s'y rend vers le ſoir, & l'on s'y promene avec le Cardinal comme avec le moindre particulier. Il n'y a pas long-temps qu'une Princeſſe, qui avoit entendu parler de moi, m'accoſta pour me parler, au moment où j'allois la prévenir : vous voyez par là la maniere dont on vit ici.

Le Pere Corſini, Général des Ecoles pieuſes, travaille à une collection d'inſcriptions grecques trouvées en Aſie. Si vous viſſiez, comme moi, la modeſtie de ce grand homme & l'oubli total qu'il a de ſes talens; vous reſſentiriez une eſpéce de dégoût & de répugnance pour la plupart de nos

Savans & de nos Professeurs allemands ; car ce n'est pas chez lui une hypocrisie intéressée, laquelle n'est, pour ainsi dire, pas connue dans ce pays.

J'ai résolu de travailler sur Platon & sur Plutarque ; & j'ai déja relu le premier dans un exemplaire que m'a donné mon ami Giacomelli, pendant un séjour que j'ai fait à la maison de campagne de Camaldoli, proche de Frascati, au mois d'Octobre dernier. Je fais maintenant venir d'Angleterre l'édition de l'Aristote de Sylburg, 5 volumes in-4°., qui ne contient que le texte grec, & qui me coûtera trois ducats & demi ou sept écus romains. Cette édition, que le Cardinal Passionei a achetée pour deux écus à Paris, doit être fort rare en Allemagne (1), puisqu'elle ne se trouve pas dans la bibliothéque de Nöthenitz. On fait en Angleterre une nouvelle édition de Démos-

(1) L'édition de l'Aristote de Sylburg est, en général, fort rare. On la trouve difficilement complette dans les bibliothéques ; par la raison que les volumes en ont été imprimés & vendus séparément. La bibliothéque Electorale de Dresde posséde un exemplaire complet de cette édition de Francfort de 1587, en cinq vol. dont la septieme partie contient les *Problêmes* que Clément, dans sa *Biblioth. curieuse*, *Tome II*, *page 97*, assure ne pas se trouver, ni dans l'exemplaire de la bibliothéque du Roi, ni dans celui de Bünemann qu'il a néanmoins collationné avec beaucoup d'exactitude. N. de M. D.

thene grand *in*-4°. , dont il a déjà paru trois volumes. Il doit y avoir maintenant quatre volumes d'imprimés du Platon de Glaſgow, qui aura neuf volumes avec des caracteres dans le goût du *Plutarchus Bryani.*

Ces jours derniers j'ai lu un certain livre qui eſt devenu rare, parce qu'on n'en a imprimé que deux cents cinquante exemplaires, comme il eſt dit ſur le titre; dont cinquante même ont péris entre Marſeille & Livourne ; c'eſt, *Jo. Reinoldi, Hiſtoria litterarum græcarum & latinarum. Etonæ*, *1752* grand *in* - 4°. Ce livre m'engagea à examiner de nouveau le fameux *Apothéoſe d'Homere* que Schott & Cuper ont commenté; & j'ai trouvé que comme le premier ne l'a pas aſſez bien examiné pour ce qui regarde l'écriture, les autres ſe ſont tous trompés; de ſorte qu'une grande partie de ces ouvrages tombe en ruine : c'eſt ce que je ferai voir dans mes écrits. Ces recherches m'ont coûté un demi écu; & je pourrois fournir un aſſez long mémoire de pareilles dépenſes à mon éditeur futur, ſi je voulois porter en ligne de compte tous les pour-boire que j'ai été obligé de donner pour avoir des notions exactes de toutes choſes.

Le premier volume des Peintures antiques de Portici a enfin paru en grand in-folio avec beaucoup de planches qui ſont aſſez médiocrement gravées. La premiere contient quatre figures avec

le nom de l'Artiste : ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ ΑΘΗΝΑΙΟΣ ΕΓΡΑΦΕΝ. (Je crois que cela doit être ΕΓΡΑΨΕΝ). Je ne puis rien vous dire de plus de cet ouvrage ; car je n'ai fait que l'entrevoir un moment chez le Cardinal Passionei, de chez qui je vous écris cette lettre. J'ai vu cependant qu'il n'y est fait aucune mention de l'art. Bayardi n'a plus rien à faire à cet ouvrage, duquel on a chargé une société de quinze personnes, dont le savant Mazocchi est le chef, & laquelle se rassemble toutes les semaines chez M. le Marquis Tanuci, Ministre & Sécretaire d'Etat, & ci-devant Professeur à Pise. Ce Ministre n'a peut-être pas son pareil dans le monde, & c'est l'homme que cherchoit Diogene. Avant de finir il faut que je vous dise qu'on n'appelle pas autrement ici notre Comte que, *il famoso Bunau*. Je voudrois qu'il put jouir de ses livres, & que je pusse moi-même avoir le bonheur de le voir assis devant son bureau à Nöthenitz, ou plutôt de vous embrasser satisfait à Dresde. Je vous écrirai de nouveau de Naples ou bien de Portici.

LETTRE IX.

Au même.

Florence, le 30 Septembre 1758.

TOUT va bien; je jouis d'une bonne ſanté, elle eſt même meilleure que jamais, quoique je n'obſerve aucune eſpéce de régime. Mes voyages y contribuent ſans doute beaucoup. Je ſuis parti le 2 de ce mois pour aller paſſer quelques mois à Florence; en partie pour me diſſiper & en partie pour m'inſtruire, mais principalement pour parcourir toute la Toſcane & y voir & examiner par moi-même toutes les antiquités Etruſques. La ſemaine prochaine je dois aller à Piſe & à Livourne; après quoi je paſſerai quelque temps dans les maiſons de plaiſance de Florence, tant chez le Nonce Borromeo que chez d'autres Seigneurs. Enſuite j'irai à Volterre; & à mon retour je prendrai, de même à cheval, en faiſant un grand détour, par Arezzo, Cortone, Montepulciano, Chiuſi, Peruge, Fulgino, &c. juſqu'à Rome. Je loge chez mon bon ami, le jeune Baron de Stoſch, & quoique je n'aie pas eu le bonheur de connoître perſonnellement ſon oncle, j'ai cependant après ſa mort entre les mains tous ſes tréſors. Dans ſes

derniers momens il a desiré que je fisse un catalogue raisonné de ses pierres gravées, auquel j'ai commencé à travailler. Comme je desirerois de faire un ouvrage qui fit oublier tout ceux qui ont paru, je ne sais pas quand j'aurai fini. Comme il sera en françois, j'ai été obligé de m'exercer dans cette langue. Cette collection seule de pierres gravées ne sera pas vendue au-dessous de 12000 ducats; & il y a de plus le cabinet de Camées; l'Atlas, dont je ne puis vous donner l'idée en peu de mots, est estimé 24,000 écus. Le médailler est beau, la collection de dessins de la main de Raphaël, de Michel-Ange, &c., la nombreuse bibliothéque, &c. tout est magnifique. Vous vous imaginez bien la maniere dont j'examine tout cela. Le soir je vais à l'Opéra, qui se joue tout l'été dans les villes d'Italie. Je crois être à Dresde, car Pilaja chante, & Lenzi & sa femme dansent. Le beau, oui, le très-beau. Belli chante à Luques. Si je ne devois pas me rendre à Rome pour voir plusieurs cabinets, afin de finir mon ouvrage, je passerois tout l'hiver ici. Florence est la plus belle ville que j'aie vue & mérite à tous égards la préférence sur Naples. Je puis mieux en juger qu'un autre voyageur; car j'étois à Naples chez le Comte de Firmian, Ministre impérial, le plus grand & le plus savant d'entre toutes les personnes d'un rang illustre que je connoisse, comme chez moi-même; & j'ai presque toujours dîné

chez lui ou chez le Marquis Galiani, le Traducteur de Vitruve; de sorte que je suis de nouveau ici mieux qu'à Rome même. Je récupere le temps perdu, & j'avois aussi droit de le reclamer du Ciel. Ma jeunesse s'est passée trop tristement, & je n'oublierai de la vie ma situation au Collége. J'ai déja projetté pour le mois de Mars prochain un voyage en Sicile & dans la Calabre, dans la compagnie d'un jeune Peintre écossois, qui posséde bien le grec. Vous pouvez conclure de cette vie errante & vagabonde que je suis libre. On a voulu me présenter au nouveau Pape, à qui l'on avoit beaucoup parlé de moi, mais je l'ai remis jusqu'à mon retour. En revanche je ne jouis d'aucun avantage; mais je veux rester libre; & pour soulager un pauvre Savant, j'ai refusé une place au Vatican qui ne pouvoit pas me manquer, le Cardinal Archinto étant l'ami le plus intime du Pape. Aussi me regarde-t-on comme un homme d'une morale sévere.

LETTRE X.

Au même.

Florence, le 1 Janvier 1759.

LE cabinet de Stosch, auroit pu me fournir le moyen d'étendre mon systême (*de l'Histoire de l'Art*); mais ma tête teudesque est trop

dure, & ne peut embrasser plusieurs objets à la fois. J'ai besoin de tout mon esprit & de toute mon application pour l'ouvrage dont je suis actuellement occupé, qui est plus pénible que celui que je faisois à Nöthenitz ; car rien ne tomboit alors sur mon compte ; mais ici, il faut que je fasse bien beaucoup de choses en peu de temps. Car lorsque j'aurai conçu en gros la description du cabinet, je commencerai à faire fondre en soufre pour moi-même les meilleures pierres & pâtes, ce qui demande ma présence, quoique j'aie déja tout cela en cire d'Espagne. La seconde cause de mon empressement, c'est la résolution que j'ai prise de retourner au mois de Mars à Naples, & d'aller peut-être de là en Grece, dans l'Archipel & à Constantinople, dans la compagnie d'un Peintre écossois. Je me suis, à la vérité, de nouveau engagé comme Bibliothécaire du Cardinal Alexandre Albani, & comme Directeur de son cabinet de dessins & d'antiquités ; mais comme il veut que je ne sois avec lui que sur le pied d'ami, cela ne me gênera en rien. J'espére obtenir pour mon voyage le secours de quelques amis. Il y a peu de jours que mon ancien ami, (car c'est ainsi qu'il me nomme). M. le Comte de Firmian a été nommé grand Chancelier du Duché de Milan, & Gouverneur du Duché de Mantoue ; je lui ai aussi déclaré mon projet. Ce Seigneur

est un des plus grands, des plus sages, des plus humains & des plus savans hommes que je connoisse. Il a su obtenir peu-à-peu de moi, par écrit, les meilleurs passages de mon ouvrage. Je crois que si le séjour de Rome pouvoit un jour me déplaire, ce que je n'espére pas, je pourrois me résoudre à établir ma retraite auprès de lui; car il n'y a pas une grande différence entre nos âges, & il ne se mariera probablement jamais. Je vis ici comme à Nöthenitz; & mes occupations me permettent peu de sortir, si ce n'est quelquefois le soir pour aller à l'Opéra ou à la Comédie. Je desirerois seulement voir ici mes anciens amis, pour leur donner au moins un verre de mon meilleur vin, si je ne pouvois pas leur offrir davantage. Mon cher Stosch m'a procuré une provision de vin, dont je ne pourrai pas voir la fin dans six mois, quoique je boive beaucoup & comme un bon Allemand. C'est une certaine espece de vin, qu'on appelle *verdea*, qui se boit avec de

(1) C'est ce que M. le Conseiller Lessing a confirmé à son retour d'Italie. Il a fait l'éloge non-seulement des grandes qualités morales de M. le Comte de Firmian, mais encore de ses connoissances étendues dans la littérature allemande, & de son amour pour les arts & les sciences, qu'il cherche à étendre de plus en plus dans les lieux de son gouvernement. N. de M. D.

l'eau ; & qui ne sert qu'aux personnes qui veulent conserver la beauté de leur teint ; mais le rouge pourroit tuer un homme qui en boiroit aussi largement que moi. Je sais que vous vous souciez peu de semblables futilités ; mais cela est beaucoup plus agréable pour moi, que de vous entretenir de grandes choses.

Si j'en ai le temps, je ferai imprimer quelque chose en italien, avant de me mettre en voyage. Mais après mon retour je publierai une relation des ouvrages d'Herculanum. En attendant, j'ai perdu pour toujours les secours que je recevois de Sion (1). Je ne m'en plains pas, & consens volontiers à partager le malheur général. Je suis pauvre & ne posséde rien, mais je jouis d'une noble liberté que j'estime plus que tous les trésors du monde. Je me porte assez bien & j'ai le nécessaire : que puis-je prétendre de plus ?

J'ai lu ces jours derniers l'*Alcibiade fanciullo* de l'Arétin, (car c'est de semblables livres que la bibliothéque du feu Baron de Stosch est bien fournie), ouvrage infâme & dégoûtant. Le livre le plus obscene qu'il y ait, je crois,

(1) M. Winckelmann veut parler ici du secours qu'il avoit reçu jusqu'alors par les mains du Pere Rauch, Confesseur du Roi de Pologne. N. de M. D.

au monde, eſt intitulé : *Hiſtory of a Woman of pleaſure* ; mais, il faut avouer qu'il eſt de main de maître & par un génie plein d'idées agréables & élevées ; l'on peut même dire qu'il eſt écrit en ſtyle pindarique (1). Si notre ami commun, M. Lippert, eſt encore de ce monde, faites lui mille complimens de ma part. Puiſſe-t-il vivre joyeux. Je lui deſtine une collection d'empreintes en ſoufre que je dois faire faire. Il n'y a point de collection de pierres gravées à Rome, ſi ce n'eſt chez les Jéſuites. Ces barbares d'Anglois achetent tout, & dans leur pays perſonne ne peut parvenir à voir ces tréſors. Le cabinet de pierres antiques gravées de Stoſch, que ſon héritier eſtime dix mille ducats, ainſi que ſon cabinet de médailles antiques, paſſeront ſans doute auſſi en Angleterre ; il eſt même probable qu'on les achetera pour le Prince de Galles, qui a déja fait acheter pour mille ducats la grande collection d'empreintes de médailles modernes. Je deſirerois que M. Lippert eut la grande collection d'empreintes en ſoufre de toutes les pierres du monde autant qu'on a pu en raſſembler : il y en a près de quatorze mille.

(1) Ce livre eſt plein d'eſprit, mais hélas! qu'il eſt mal employé. On y trouve ſur-tout des images & des ſimilitudes peu communes des plaiſirs des ſens. Il y en a un abrégé en françois, intitulé : *La Fille de Joie, ouvrage quinteſſencié de l'Anglois, à Lampſaque*, 1751, *in*-12. N. de M. D.

LETTRE XI.

Au même.

Rome, le 1 Mai 1762.

JE ſoupire après mon retour en Saxe, qui auroit même lieu ſans que je fuſſe rappellé (avec la réſolution cependant de revenir ici), ſi le ciel vouloit nous accorder la paix. Mes premiers pas ſe porteroient à Nöthenitz, où je vous vois maintenant en imagination & les larmes à l'œil. Combien de queſtions ne vous ferois-je point ! combien de choſes n'aurois-je pas à vous dire à mon tour ! Celui qui péſe nos maux & qui compte nos larmes ne nous rejettera pas entiérement. J'éleve tous les matins les mains vers celui qui m'a fait échapper au malheur & qui m'a conduit dans ce pays, où je jouis non-ſeulement de la tranquillité, mais encore de moi-même ; & où je puis vivre & agir ſelon ma volonté. Je n'ai rien à faire, ſi ce n'eſt d'aller tous les après dîner avec le Cardinal à ſa magnifique villa, qui ſurpaſſe tout ce qui a été fait dans les temps modernes, même par les plus grands Rois. Là je laiſſe S. E. aux perſonnes qui viennent la voir, pour aller lire & réfléchir.

Vous avez ſans doute vu mes *Remarques ſur l'Architecture des Anciens* : tout eſt prêt pour une nouvelle édition augmentée. Je ſuis maintenant occupé d'un ouvrage en italien, pour éclaircir quelques points difficiles de la Mythologie & des antiquités, que je lis à ſur & à meſure au Cardinal. Il aura plus de cinquante planches. L'impreſſion (à l'exception des planches) ſe fait aux dépens de S. E. Un autre ouvrage en latin, intitulé : *Explication des Médailles grecques qui ne ſont pas connues*, s'augmente auſſi de jour en jour ; & je ferai bientôt paſſer en Angleterre pour l'impreſſion, un *Traité ſur le Style de la Sculpture avant le temps de Phidias*, pareillement en latin. J'ai lu à Naples la *Bibliotheca Arbico-Hiſpana Eſcurialis* (1) *opera & ſtudio Mich. Caſiri, Syro-Maronitæ, Regis à Bibliotheca, tomus I Matriti, 1760 in-folio.* Ce volume contient un catalogue raiſonné des manuſcrits arabes de cette bibliothéque ; mais il n'y a pas grand choſe de bon.

Nous manquons ici de livres anglois ; car les Anglois qui voyagent, portent tout au plus avec eux leur Poëte. J'ai vu ce qui étoit connu dans cette langue, il y a quatre ans, chez

---

(1) Le ſecond Volume de cette *Bibliotheca Arabico-Hiſpana* a paru en 1770. On a publié auſſi un Volume des manuſcrits de la même bibliothéque avec ce titre :

M. le Comte de Firmian, lorſqu'il étoit Ambaſſadeur à Naples. Ce Seigneur fait venir à la fois d'Angleterre, des caiſſes de livres de cent quintaux peſant. J'ai commencé à faire moi-mê-

---

Regiæ bibliothecæ Matritenſis Codices Græci MSS. Joa Iriarte recenſuit, notis, indicibus, &c. illuſtravit, ibid. 1769. fol. Ces trois volumes compoſent juſqu'à préſent cet ouvrage précieux, imprimé aux dépens du Roi, & qui, autant que nous le ſavons, ne ſe vend point, mais ſe donne en préſent. N. de M. D.

(1) Ce Sophocle imprimé chez Turneb eſt fort rare mais n'eſt pas de 1553, comme le dit M. Winckelmann, mais de 1552, ainſi qu'on peut le voir ſur le titre & à la fin du livre. Le *Catalogue des livres imprimés de la bibliothéque du Roi, Tome I, page 263*, porte auſſi l'année 1553. Mais il paroît très-probable que c'eſt une faute d'impreſſion, puiſque l'exemplaire qui ſe trouve dans la bibliothéque Electorale de Dreſde, portant 1552, & qui vient de la bibliothéque du Comte de Brühl, a été à la bibliothéque du Roi à Paris, comme on peut le conjecturer par la reliure, où il a ſans doute été marqué comme double ſous une fauſſe année. Cette belle édition de Turneb, que Henri Etienne a beaucoup imité dans la ſienne, contient auſſi les *Scholies Demetrii de Triclini. Sous le* fleuron de l'Imprimeur il y a ces mots : Βασιλεῖ τ' ἀγαθῷ, κρατερῷ τ' αἰχμητῇ.

La *Bibliothéque inſtructive* de M. de Bure, N°. 2544; porte de même l'année 1552; cependant l'exemplaire qui eſt à la bibliothéque du Roi, eſt de l'année 1553. Il faut donc ou que M. Daſsdorf ſe trompe, ou qu'il y ait deux éditions différentes de ce livre. *Note du Traducteur.*

N. de M. D.

me une collection choisie des Poëtes Grecs ; & j'en ai entr'autres un qui est fort rare, savoir, *Sophocles, Paris. Typis regis, apud* TURNEBUM, 1553 *grand* 4°.

J'attends un ouvrage in-4°. imprimé à Zuric, lequel est adressé à JEAN WINCKELMANN ; l'Auteur, qui ne se nomme point, est M. Antoine Raphaël Mengs, premier Peintre du Roi d'Espagne & du Roi de Pologne, lequel est parti pour Madrid, avec dix mille écus d'appointemens.

On dit que la magnifique bibliothéque du défunt Cardinal Passionei, sera achetée pour la modique somme de 32,000 écus, à ce qu'on prétend, par le vieux Cardinal Colonne, Camerlingue, qui vient de faire un héritage de plus d'un million & demi d'écus. Mon maître (le Cardinal Albani) a succédé au premier dans sa place de *Bibliothecario della S. R. C.*; de sorte que j'aurai plus que jamais occasion de faire des recherches au Vatican. On cherche à m'y donner une place pour la langue hébraïque, que j'ai de nouveau cultivée en Italie. Il n'y a pas d'autre moyen de m'aider que de cette maniere ; car j'ai refusé un Canonicat, ne voulant pas me faire tonsurer. Je suis né libre & je veux mourir libre.

LETTRE XII.

Au même.

Castel Gandolfo, le 26 Juin 1762.

J'AVOIS déja appris, il y a plus d'un mois, par M. Bianconi, la mort douloureuse de votre maître & le mien (le feu Comte de Bünau), que vous m'annoncez par votre derniere lettre. Je vous plains, mon ami, du fond de mon ame, d'avoir fait cette perte, laquelle vous sera toujours sensible. Moi-même je perds la douce satisfaction, que je goûtois déja en quelque sorte d'avance, de renouveller de vive voix à cet homme rare & précieux, le fauteur de tout mon bonheur, les sentimens de ma sincere & vive reconnoissance. Je me représentois la visite imprévue que je me proposois de lui faire dans sa retraite; maintenant toutes ces illusions sont évanouies, & qui sait si je pourrai même vous embrasser un jour!

Je songe à lui laisser un monument public de ma reconnoissance éternelle; mais le temps s'avance, & peut-être que mon ame sera réunie à la sienne avant que je puisse remplir ce projet (1).

(1) Cette crainte de M. Winckelmann a été malheureusement réalisée. N. de M. D.

Il

Il y a quinze jours que je suis à l'une des plus belles maisons de campagne de mon maître; c'est un lieu que la toute-puissance & le prototype de la connoissance de la beauté sublime n'auroit pas pu rendre plus merveilleux. Il y a ici une grande compagnie de Cardinaux, de Prélats & de Dames, qui sont même très-belles. Le soir on joue & l'on danse; les plus âgés sont spectateurs, & moi je vais me coucher pour me lever avec le soleil. Nous reviendrons ici après avoir été à Rome; moi du moins, à la fin du mois prochain, pour y passer tout le mois d'Août dans une paisible retraite. Le Cardinal voudroit pouvoir me faire goûter les joies du paradis, & S. E. veut bien se passer de ma compagnie, pour me laisser à moi-même.

Il y a quelques mois qu'il a paru à Zuric un petit ouvrage, mais fort précieux, intitulé; *Pensées sur la Beauté & sur le Goût dans la Peinture*, publié par M. J. C. Fuesli (1). L'Auteur de ce Traité, qui m'est dédié, est le célebre Chevalier Mengs. Tâchez de vous le procurer, & vous y trouverez des choses qui n'ont encore été ni

(1) Cet ouvrage de M. Mengs avec deux autres traités du même Auteur, également sur la peinture, viennent d'être publiés & se trouvent en un vol. in-8°. chez Pissot, Libraire, quai des Augustins, & chez Desenne, Libraire, au Palais Royal.

pensées, ni dites. Je connois deux Anglois qui feront parler d'eux; l'un, appellé Adam, est un Amateur de l'Architecture, fort riche, & qui entretient à ses frais un Architecte, un Graveur & quelques Dessinateurs. Il publie un magnifique ouvrage sur le palais de Diocletien à Salone en Dalmatie & se propose d'aller voyager dans la Grece, dans tout le Levant & jusques en Egypte. Le second est le Chevalier Montagu. C'est un homme de quarante-sept ans, lequel dans sa jeunesse a été à Constantinople avec son pere, qui étoit Ambassadeur à la Porte Ottomane. Il est fort versé dans les Mathématiques, la Physique, & particuliérement dans les langues orientales. Celui-ci va en Egypte & dans l'Arabie. Voltaire parle de lui dans ses *Lettres sur les Anglois*, *sur l'inoculation*, *&c.* (1). Le croirez-vous, c'est la seule nation qui soit sage; quels pauvres & tristes personnages ne sont pas, en général, nos Seigneurs allemands qui voyagent, en comparaison de ces Anglois. Je fus vivement sollicité à Naples, par le Lord Granville, Ambassadeur d'Angleterre, de l'accompagner à Constantinople. Au surplus,

(1) On trouvera à la fin de la seconde partie quelques lettres que Milord Montagu a écrites d'Egypte à M. Winckelmann, & qui nous ont été communiquées par M. Desmarests, de l'Académie Royale des Sciences, qui les tient de la main de M. Winckelmann même.

le desir d'aller voir la Grece m'est tout à fait passé. Je deviens vieux, j'aime mes aises & je tâcherai de passer le reste de mes jours dans le repos.

On n'a pas encore trouvé d'acheteur pour la célebre & magnifique bibliothéque du Cardinal Passionei. Le bruit qui avoit couru que le Cardinal Colonne devoit en faire l'acquisition est destitué de fondement. Si elle doit être réunie à celle du Vatican, on peut la regarder comme ensevelie.

LETTRE XIII.

Au même.

Rome, le 15 Janvier 1763.

J'AI servi pendant quelques semaines de Cicéron à un certain Milord Baltimore, qui est bien l'Anglois le plus singulier que j'aie vu. Tout l'ennuie, & il n'y a eu que l'église de St. Pierre & l'Apollon du Vatican qui lui ayent fait quelque plaisir. Il veut aller à Constantinople, & cela par pur désespoir. Il m'étoit devenu tellement à charge, que j'ai été obligé de lui déclarer nettement ma pensée, & de ne plus retourner chez lui. Il a trente mille livres sterlings à dépenser

par an, dont il ne sait pas jouir. L'année derniere nous avons eu ici le Duc de Roxborough, qui étoit un homme de la même trempe.

Je voudrois bien, avant de mourir, revoir la Saxe, notre patrie commune; mais je n'en vois pas le moyen. Le Prince Electoral m'a donné, sans que je l'aie demandé, la place du Conseiller Richter (1); mais on ne pourra la faire occuper que quelques années après la fin de la guerre, qui ne paroît pas encore prête à se terminer. En attendant, je dois chercher à pourvoir ici à mon existence; ce que j'espére trouver au Vatican, à la premiere place qui viendra à y vaquer.

Parmi les livres que j'ai reçus depuis peu de Suisse, pour ma petite collection, il y en a un intitulé: *De l'Origine des Loix, des Arts, des Sciences. Paris 1760, 6 vol. in-8°.*; c'est un des meilleurs ouvrages que j'aie lu. Outre ma petite bibliothéque, j'ai commencé à rassembler des médailles de cuivre & des ouvrages antiques en marbre & en bronze, parmi lesquels il y en a quelques-uns de rares.

---

(1) La direction du Cabinet royal de Médailles à Dresde.

LETTRE XIV.

Au même.

Rome, le 27 Avril 1763.

JE vous annonce qu'à la mort de l'Abbé Venuti j'ai été nommé à la place de Préſident des antiquités de Rome, malgré le grand nombre de competiteurs que j'avois. Cette place, qui ne demande aucun travail, eſt honorable & rapporte 160 écus par an ; de ſorte que j'ai ici mon exiſtence aſſurée pour le reſte de ma vie. Car avec le double je ne pourrois pas faire à Dreſde, ce que je fais ici avec cette ſomme. Le Cardinal m'en donne autant, ſans compter les autres agrémens dont je jouis. Je ne puis manquer non plus d'obtenir une place de Préſident des antiquités du Vatican qu'on doit créer ; & ſi par la ſuite je puis parvenir à un *Scritorat* du Vatican, je ne changerois pas mon ſort contre celui d'un Conſeiller intime en Allemagne. Car je jouis ici d'une liberté entiere, & perſonne ne s'ingére à me demander ce que je fais. Mon bon protecteur, le Cardinal Spinelli, à qui je dois ma place, eſt mort quelques jours après, âgé de 69 ans ; ce qui me cauſe beaucoup de

100401

douleur ; j'ai néanmoins encore pour amis les principales têtes du ſacré Collége. Je vais paſſer quelques jours avec le Cardinal, à ſa campagne à *Nettuno* près de la mer ; après quoi il ira inaugurer ſa magnifique ville. Mais j'irai y paſſer ſeul les mois de la plus grande chaleur. Voilà quel ſera l'emploi de mon temps juſqu'à l'automne, que je compte faire un voyage à Urbin le long de la mer Adriatique. Je dois remettre juſqu'au printems prochain, mon voyage à Naples. J'ai grande envie d'aller faire enſuite un tour en Suiſſe, & de là en Saxe. J'ai lieu de me flatter maintenant d'être nommé Correſpondant de *l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres de Paris.* On a cherché à m'attirer à Berlin, ce à quoi je n'ai pu me réſoudre, & ce que je ferai encore moins aujourd'hui que je me trouve mieux ici que je puis l'être par-tout ailleurs : me faire quitter Rome, c'eſt m'arracher à ce que j'ai de plus cher au monde !

LETTRE XV.

Au même.

Rome, le 24 Septembre 1763.

MA place de Préſident des antiquités, ne me prendra pas ſix heures de temps par an, ſi, comme je l'ai fait juſques à préſent, je me re-

pose sur mes deux Asseseurs. C'est la plus belle place que j'eusse pu desirer ici. Celle au Vatican dont j'espére être en pleine possession sous peu, rapporte dix-sept écus par mois, soit qu'on travaille ou qu'on ne travaille point. Personne n'a rien à me commander. Je tâcherai néanmoins de faire le catalogue des manuscrits grecs de la Reine Christine, & j'attends pour cela un ordre du Pape. Mon maître, me donne dix écus par mois, sans que je fasse un trait de plume pour lui ; il m'accorde de plus un logement; mais je me suis meublé moi-même, ce qui m'a beaucoup coûté. Vous voyés donc que je ne suis pas à plaindre, & que mon sort est assuré, même après la mort du Cardinal. C'est sans doute un bonheur extraordinaire, & je ne connois personne à Rome, avec qui je voulusse changer d'état.

Le Duc de Parme a enfin acheté la bibliothéque du Comte Pertusati, pour 28000 écus ; & l'on est maintenant occupé à la faire partir. Le Vatican peut être comparé à ces avares qui desirent toujours sans jouir jamais, & l'on peut lui appliquer ce que Platon disoit de Sparte : tous les trésors de la Grece s'y rendent, mais c'est pour n'en plus sortir.

LETTRE XVI.

Au même.

Cette lettre a été reçue le 3 Janvier 1764, & doit par conséquent avoir été écrite dans le courant de Décembre 1763.

PARMI les étrangers qui se trouvent à Rome, il y a un jeune homme de Zuric, appellé Fuesli (1), âgé de vingt ans, qui a beaucoup de connoissances & une éducation excellente, joint une figure aimable; j'espére en faire le plus grand connoisseur de l'antiquité qui soit au-delà des Alpes. Mon penchant à régenter se déclare toujours chez moi, malgré tout mon travail, & je ne puis m'empêcher de donner quelque temps à des instructions verbales.

M. le Comte de Moltke, fils du Maréchal de la Cour de Coppenhague, m'a apporté de Leipsick, la *Bibliothéque des Beaux Arts*, dans laquelle on a imprimé mes bagatelles. Cependant

(1) On trouvera à la fin de la seconde partie, l'extrait d'une Lettre de M. Fuesli au Traducteur allemand des *Recherches sur les beautés de la Peinture* de M. Webb; laquelle contient une description des plus beaux morceaux de Peinture & de Sculpture qui sont à Rome.

l'extrait de mon ouvrage sur Herculanum n'a pas été fait avec toute l'exactitude ordinaire. Il est dit entr'autres : « qu'on peut le regarder comme » une analyse des ouvrages sur Herculanum »; & c'est justement le contraire; car ceux-ci ne parlent que des peintures, & je n'en ai pas fait mention du tout, & cela à dessein. Que d'erreurs, que de contresens n'aura-t-on pas tirés de mon *Histoire de l'Art!* J'apprends qu'on m'a critiqué sur deux passages de l'Ecrit à M. Berg, & qu'on m'a reproché de ne pas être porté en faveur des François. Il est surprenant qu'un Allemand tienne ce langage. — La principale découverte qu'on ait faite depuis peu, c'est la porte de la ville enfouie de Pompeii; car jusques à présent on ignoroit, si l'on fouilloit en-dedans de cette ville ou en dehors. Peut-être que cette découverte engagera la Cour de Naples à augmenter le nombre des ouvriers, car il semble qu'on peut se flatter maintenant de faire de plus grandes découvertes.

LETTRE XVII.

Au même.

Rome, le 28 Janvier 1764.

JAMAIS aucune lettre que j'ai reçue de vous ne m'a, pour ainsi dire, été plus agréable que votre der-

niere, du premier jour de cette année, qui m'est parvenue le 24; particulierement par le souvenir de l'indifférence qui a régné entre nous, & sans laquelle le séjour de Nöthenitz auroit pu devenir pour nous un paradis terrestre. Je reconnois en ceci une espéce de compensation dans toutes les choses de ce monde. Les plus grands talens sont tombés en partage à la paresse; ceux qui sont nés pour l'amitié & qui goûtent dans son sein le plus grand bonheur dont l'homme puisse jouir, comme elle le procure en effet, se forment des idées fantastiques, pour ne pas trouver dans des objets matériels le plaisir suprême qu'on ne doit chercher que dans Dieu seul. Peut-être serois-je encore actuellement à Nothenitz; car j'ai beaucoup fait dans ma vie pour me donner un ami fidele, que je pusse conserver jusqu'à la fin de mes jours. En attendant je regarde comme un grand avantage de pouvoir me glorifier de votre estime; & comme j'ai renoncé à toute correspondance au-delà du Danube & du Rhin, je puis vous regarder comme mon plus ancien & mon meilleur ami; parce que en obtenant mon amitié vous n'avez pas cessé de la mériter. Toutes les autres anciennes liaisons se sont trouvées trop foibles & trop inconsistantes; mais la notre durera jusqu'au tombeau, parce qu'elle est pure, dépourvue de toutes vue particuliere & éprouvée par une longue expérience. Ce sentiment m'est si agréable que je ne vous entretiendrois

d'autre chose, si je ne faisois que suivre le mouvement de mon cœur.

J'ai perdu, il y a environ deux mois, le meilleur ami que j'avois à Rome, l'Abbé Constantin Ruggieri, Bibliothécaire de la bibliothéque Impériale, âgé de 56 ans. Il s'est tué d'un coup de pistolet. J'ai été inconsolable de ce malheur, car mon esprit étoit sans cesse occupé de lui, & mon ame voloit au devant de la sienne quand je l'appercevois. Une horrible mélancolie l'a conduit à cette funeste résolution Une autre personne de ma connoissance ici, & je pourrois dire de mes amis, m'a payé d'ingratitude. Il alla sur un pied avantageux à Constantinople, & m'oublia; ensuite il revint heureusement, & croyant être riche, il se trouva pauvre par un vol qu'on lui avoit fait de tous ses effets précieux. Cet homme avec qui j'avois rompu entiérement, en gardant le silence, a regagné mon amitié par ses malheurs, & je crois même que je pourrois de nouveau lui rendre service. Peut-être ferai-je dans peu un troisieme voyage à Naples, ce qui alors aura lieu vers le 15 d'Avril, & probablement dans la compagnie de D. Camille Paderno, Garde du cabinet d'Herculanum, qui se trouve actuellement à Rome. Je compte y rester un mois & jouir du ciel de la Grece. Je suis fâché que ma tête soit trop foible pour boire du vin de *Lacrima*, ainsi que je me l'étois proposé. Pendant mon premier

voyage j'en ai bu sans mesure & sans retenue, sans néanmoins en éprouver aucun mauvais effet. Mais aujourd'hui j'ai six ans de plus, & ma cervelle n'est plus construite de même : ma tête est encore assez folle, quoiqu'elle soit cependant devenue un peu plus rassie. Peut-être irai-je aussi à Pestum & à Velia, la patrie de Zénon, d'Eléates & de Parmenide, où l'Ecole philosophique d'Italie a pris naissance & a tenu son siége. Ce dernier endroit est encore jusqu'à présent une terre inconnue.

Le Duc d'Yorck est déja depuis deux mois à Gênes, & on l'attend ici. Le Pape lui fera rendre tous les honneurs qu'il voudra bien recevoir, & j'ai reçu ordre de proposer quelques anciens ouvrages de l'art dont on veut lui faire présent. Il y a entr'autres une Mosaique du palais Barberini, représentant Europe, & laquelle est, autant que je puis me le rappeller, fort mal gravée dans Turnbull (1), dont l'ouvrage est encore plus

(1) Turnbull a joint à son livre sur la Peinture ancienne (*Treatise on ancient Painting, containing Observations on the rise, progress and decline of that Art, amongst the Greeks and Romans. London, 1740, in-folio*) une Collection des ouvrages les plus connus, dessinés par Camille Paderno, & gravés par Mynde; ce qui fait, sans contredit la partie la plus précieuse de ce livre qui est très-cher, à la vérité, mais fort médiocre. M. Winckelmann a déja porté un jugement très-sévere sur cet ouvrage dans ses

mauvais. L'emploi de mon temps pendant cette année fera, d'abord le voyage en queftion à Naples, lequel eft fixé au 22 Février; enfuite plufieurs petits voyages de plaifir. Mais que deviendra pendant ce temps, direz-vous, le travail au Vatican? Le Cardinal qui a été nommé Bibliothécaire de Sa Sainteté, m'en difpenfera; & après tout, ce n'eft pas le travail qu'on exige. Nous fommes ici dans un pays d'humanité où chacun fait ce que bon lui femble; pourvu qu'on n'aille pas crier dans les rues que le Pape eft l'Antechrift. Et cela même n'eft pas un malheur pour un pauvre diable qui n'a rien; car on met un pareil fou à l'inquifition, où il eft bien logé, bien nourri. Il y jouit de plus d'un jardin pour fe promener; & lorfqu'on croit qu'il eft perfuadé du contraire de ce qu'il a ofé avancer, on lui donne la liberté, *fub figillo filentii.* Quant à moi, il ne vient feulement pas la moindre penfée du doute; car j'ai des chofes plus agréables, je veux dire plus effentielles, qui m'occupent.

Note de M. Franken fur cette Lettre.

Il eft effentiel pour ma propre fatisfaction que je donne quelques éclairciffemens fur la lettre de

Penfées fur l'imitation des ouvrages Grecs, page 37, où il dit, que les planches qu'on a jointes à cet ouvrage, font ce qui feul donne quelque valeur au magnifique papier qu'on a fi mal employé. N. de M. D.

M. Winckelmann qu'on vient de lire ; d'autant plus qu'il a été dit dans un certain Journal allemand, que « M. Winckelmann avoit principale-
» ment quitté Nöthenitz parce qu'il n'avoit pu
» s'accorder avec le Bibliothécaire, M. Franken ».
Voici la vérité du fait. Lorsqu'en 1748 M. Winckelmann arriva à Nöthenitz, & qu'il commença à travailler à la bibliothéque, il affecta tout de suite pour moi, je ne sais à quel sujet, une réserve & une froideur qui me firent bientôt connoître qu'il étoit prévenu contre ma personne. Je fus de mon côté circonspect avec lui, & nous vécûmes ensemble avec toute l'honnêteté convenable, à la vérité, mais sans la moindre communication ni confiance. Peut-être bien qu'une personne tierce, qui travailloit sous mes ordres à la bibliothéque, avoit contribué à cette indifférence mutuelle. Quoiqu'il en soit, nous passâmes ainsi quelques années, non comme des ennemis, mais sans nous faire aucune amitié réciproque. Je n'avois point de raison de me plaindre de la moindre infraction à mes droits ; ayant été chargé par M. le Comte de Bünau du soin de sa bibliothéque long-temps avant l'arrivée de M. Winckelmann, & j'en ai joui de même dans la suite avec l'entiere approbation de ce Seigneur. D'ailleurs mes occupations étoient différentes de celles de M. Winckelmann. Je travaillois, avec mon second, au catalogue de la bibliothéque, qu'on publia

quelque temps après ; & M. Winckelmann étoit chargé de faire des extraits pour l'*Histoire de l'Empire* dont s'occupoit M. le Comte de Bünau. Ainsi nous ne pouvions point nous contredire dans notre travail respectif, dont M. de Bünau, étoit également satisfait. Enfin, comme cette froide circonspection continuoit toujours à régner entre nous, quoique nous nous entretenions tous les jours de littérature, & que souvent même nous étions tous deux fort gais, je saisis une occasion favorable pour me déclarer à mon ami défunt, & pour lui demander son amitié. Cela fit quelque impression sur son esprit, & nous devînmes plus confians l'un & l'autre ; de maniere même qu'il me conta, pour ainsi-dire, toutes les circonstances de sa vie passée. Il survint dans la suite un petit événement qui sembla, en quelque façon, occasionner une nouvelle rupture entre nous. Nous avions jusqu'alors dîné ensemble dans ma chambre pendant l'absence du Comte. Il entra tout-à-coup dans l'esprit de M. Winckelmann, que la viande lui étoit contraire, & il ne voulut plus se nourrir que de légumes & de fruits ; il commença dès lors ce genre de régime, & continua pendant long-temps à vivre en son particulier, même après qu'il eut quitté sa nouvelle cuisine. Je puis néanmoins assurer que tout cela n'occasionna jamais la moindre altercation entre nous, & que nous vécûmes paisiblement

ensemble, quoique toujours avec beaucoup de froideur. Nous ne nous connoissions pas assez; quoique nous fussions véritablement nés l'un pour l'autre; & la lettre qu'on vient de lire prouve combien nous nous sommes aimés par la suite. Puissent les larmes de l'amitié que je répands ici loin du tombeau de ce respectable ami, servir à faire connoître combien il m'étoit cher & précieux!

LETTRE XVIII.

Au même.

Rome, le 4 Mai 1764.

Je songe à donner un ouvrage dont le projet roule depuis long-temps dans mon esprit, savoir, un *Traité sur la dépravation du goût dans les Arts & les Sciences.*

Il a plu à quelqu'un de m'imputer dans les *Nouvelles lettres sur la Littérature*, certain écrit intitulé: *Vie & prodiges de Jean Winckelmann, de Stendal, &c.*, voilà tout ce que j'en sais. J'espére qu'un de mes amis voudra bien y répondre. On prétend que c'est une lettre que j'ai écrite à une personne de ma connoissance; ce qui n'est pas vrai (1). Si ce sont des faits qu'on

(1) M. Winckelmann n'avoit sans doute pas vu cette lettre imprimée dans les *Lettres sur la Littérature moderne.* Peut-être que quelqu'un lui avoit dit, qu'il y étoit fait men-

a tirés de mes lettres écrites de Rome, cela ne pourra alors que me rendre fort circonſpect & fort craintif à répondre aux lettres qu'on m'adreſſera. Je ne crois pas avoir mérité d'être tourné en ridicule par mes compatriotes. Il y a eu certainement des traits plaiſans dans ma vie ; mais ils ne préſentent aucun côté qui puiſſe prêter à rire à un bouffon académique. Cela me chagrine à tel point, que j'ai réſolu de ne plus voir de voyageur allemand ; & j'ai déja commencé par un Baron Saxon, à qui j'en ai fait ſavoir la raiſon. Il ſe préſente, mais encore de loin, une nouvelle occaſion pour moi d'aller dans la Grece & en Aſie, avec un étranger fort opulent. Si j'obtiens dans le temps de la Cour de Rome, le pouvoir d'acheter des manuſcrits pour le Vatican, ce qui n'eſt pas impoſſible, je pourrai bien alors me déterminer à ce voyage, ſi le Cardinal y conſent.

---

tion d'une brochure intitulée *Vie & Prodiges de Jean Winckelmann de Stendal* ; quoique cela ne puiſſe avoir rapport qu'à une phraſe de cette lettre même. Ce titre indiqué parut annoncer à M. Winckelmann une ſatyre contre lui, ce qui le fâcha au point que nous venons de le voir. Comme cette lettre contient un abrégé de ſa vie, & qu'elle paroît véritablement écrite par lui-même, nous ne faiſons aucune difficulté de la donner ici telle qu'elle ſe trouve dans les *Lettres ſur la Littérature moderne*, *T. XVI, page* 183—188 ; d'autant plus que ce livre allemand n'eſt pas entre les mains de tout le monde. N. de M. D.

Rome, le 8 Décembre 1762.

Per tot discrimina rerum
Tendimus in Latium!

MON cher Ami & Frere!

Toi, qui seul m'est resté & à qui je puis écrire comme à mon frere! Comme nous nous trouvons séparés par des monts & des fleuves, je croyois aussi être oublié de toi, lorsque j'ai reçu ta chere lettre, que j'ai pressée contre mon cœur & contre ma bouche, parce qu'elle me venoit de toi, à qui je me suis attaché par un secret penchant dès l'age le plus tendre. Je répresente comme un tableau à ma mémoire tout le temps de notre jeunesse. Tu desire, mon bon ami, savoir l'histoire de ma vie; elle est très-courte, parce que je la mésure par la jouissance. M. Plaute, le Consul, qui soumit l'Illyrie, fit placer sur son tombeau qui se trouvoit à peu de distance de Tivoli, parmi le recit de ses exploits, ces mots: *Vixit Ann. IX*. Moi je dirois: j'ai vecu jusques à ma huitiéme année; c'est le temps que j'ai resté à Rome & dans les autres villes d'Italie. C'est ici que j'ai cherché à rappeller ma jeunesse que j'ai passé en partie dans la dissipation & en partie dans le besoin & dans la misere; & je mourrai

du moins plus satisfait ; car j'ai obtenu tout ce que j'avois desiré, & même plus que je n'avois espéré & mérité. Je suis chez le plus grand Cardinal qu'il y ait, un neveu du Pape Clement XI ; non pour le servir, mais seulement pour qu'il puisse dire que je lui suis attaché. Je suis son Bibliothécaire, mais ce n'est que pour faire un libre usage de sa bibliothéque dont je jouis seul. Je ne me trouve chargé d'aucun travail, & mon seul devoir est de sortir avec le Cardinal. Il ne peut pas y avoir d'amitié plus étroite que celle qui m'attache à lui, & que rien ne pourra rompre que la mort. Je lui ouvre jusqu'au moindre repli de mon cœur, & je jouis de la même confiance de sa part. Je crois donc être du petit nombre de personnes qui sont parfaitement satisfaites, & à qui il ne reste rien à desirer. Qu'on trouve un autre homme qui puisse dire cela avec vérité ! Jusqu'à présent j'ai refusé toutes les places qu'on m'a offertes ici, parce qu'on m'a assuré une retraite pour ma vieillesse à Dresde ; car S. A. R. le Prince Electoral m'a donné, il y a quatre ans, la place honorable & tranquille de Directeur de son cabinet, promesse qu'il m'a fait renouveller, lorsqu'on a pensé à moi en Angleterre, où j'ai été nommé depuis peu membre de la Société Royale des Sciences. Et pour me tenir attaché à la cour de Dresde, je jouis encore d'une partie de ma pension, qui m'a été payée

reguliérement jusqu'ici, par les propres mains du Roi; quoique j'y eusse renoncé librement, lorsque j'obtins, il y a quatre ans, la place que j'occupe. Jusques à ce temps j'avois vécu sans aucun revenu, & j'ai eu, pendant deux ans, l'inspection sur la bibliothéque du Cardinal Archinto, sans recevoir de salaire, tant à cause que je n'en ai pas eu besoin aussi long-temps que j'ai joui de ma pension entiere; que parce que ce Cardinal, qui fût à Dresde l'instrument de ma conversion, n'est pas l'homme qui me convient; mais principalement parce que je ne voulois être regardé que comme un pensionnaire du Roi. J'ai joui dans le même temps de l'amitié du savant Cardinal Passionei. J'étois admis quand je le voulois à sa table, & je sortois tous les jours avec lui, tant à Rome que pour nous rendre à sa maison de campagne; de sorte que l'amitié de ce Prélat m'a fait connoître à Rome & m'a donné du crédit. Sa mort fut une grande perte pour moi. Il y a quatre ans que j'ai passé neuf mois à Florence, où je fus appellé pour faire la description du cabinet des pierres gravées du Baron de Stosch. Six mois auparavant, j'avois été à Naples & de-là jusques à Tarente; l'hiver dernier j'ai fait ce voyage pour la seconde fois avec le Comte de Brühl, à qui j'ai dédié ma Lettre sur les découvertes d'Herculanum. Le carême prochain je compte y aller pour la troisiéme fois, &

y rester jusqu'après Pâques ; j'espére y boire, dans une compagnie très-agréable, à ta santé avec le meilleur vin de Syracuse. Je te ferai en peu de mots l'histoire de ma vie, avant le temps dont je viens de te parler. J'ai été pendant sept ans & demi sous-Recteur au collége de Seehausen. J'ai occupé pendant un même espace de temps la place de Bibliothécaire de M. le Comte de Bünau, (ceci est une erreur ; car M. W. n'a rempli cette place que pendant six ans) & j'ai resté un an à Dresde avant de partir pour l'Italie. Pendant ce temps, j'ai fait en dix mois deux fois le voyage de Potsdam pour mes affaires particulieres ; & l'ami chez qui j'allai ne me donna pas le temps de voir Berlin. Lorsque les affaires seront sur un meilleur pied en Allemagne, je me propose de faire un voyage en Saxe, en prenant par la Suisse ; mais pour retourner à Rome, afin d'y finir ce que j'ai commencé. Mon plus grand ouvrage jusqu'à présent est l'*Histoire de l'Art chez les Anciens*, & particuliérement de la Sculpture, lequel sera imprimé cet hiver. J'ai fait aussi un ouvrage en italien, pour lequel on a gravé plus de cent planches, intitulé : *Eclaircissemens des points difficiles de la Mythologie &c.*, qui doit paroître ici pour la premiere fois. Cet ouvrage, qui sera *in-folio*, s'imprime à mes frais ; & je travaille en passant à une *Allégorie pour les Artistes*.

Voilà la vie & les prodiges de Jean Winckel-

mann, né à Stendal dans l'ancienne Marche de Brandenbourg, au commencement de l'année 1718. Mes heures perdues sont employées à apprendre la langue Arabe, & à former une collection d'antiquités, de médailles & d'estampes, afin que j'aie dans la suite pour m'amuser, quelques-uns des trésors qu'on trouve dans ce pays. Je desire que tu puisse jouir de la satisfaction que j'ai goûtée ici & que j'y goûte encore. Je suis &c.

P. S. On connoît sans doute chez toi un petit ouvrage sur la beauté & sur le goût dans la Peinture, que le Chevalier Mengs, premier Peintre du Roi d'Espagne, m'a dédié sans se nommer. Il est aujourd'hui à Madrid : Fuessli n'en est que l'éditeur ; ce que je rappelle ici, parce qu'il y a des personnes qui croyent qu'il est l'auteur de cet ouvrage, que d'autres m'attribuent.

LETTRE XIX.

Au même.

Rome, le 18 Août 1764.

Il court un bruit très-mal fondé que le Roi de Prusse cherche à m'attirer à Berlin. Il y a plus d'un an qu'une personne m'a écrit qu'elle l'avoit

entendu dire dans de bonnes maiſons à ſon paſſage à Berlin. Je n'y fis alors aucun attention; mais comme un particulier de Berlin, qui va en Italie, a aſſuré la même choſe à un de mes amis à Bern, qui n'a pu lui perſuader le contraire, malgré qu'il lui ait dit les circonſtances dans leſquelles je me trouve actuellement; je vous prie de déclarer de ma part que cela n'eſt pas vrai, ſi l'on pouvoit y ajouter foi à Dreſde. — Et comment pourrai-je me ſéparer du meilleur de mes amis, qui m'aime comme lui-même, & qui ne deſire que de me voir heureux avant ſa mort.

Mon portrait a été fait pour un étranger par une perſonne ſinguliere : c'eſt une Demoiſelle allemande, qui peint très-bien le portrait à l'huile, & dont le moindre ouvrage ſe paye trente ſéquins. Je ſuis repréſenté à mi-corps aſſis; elle l'a gravé *in-quarto* à l'eau forte, & un autre Artiſte le fait en maniere noire, pour me faire préſent de la planche. La Demoiſelle dont je parle eſt née à Coſtnitz; mais elle a été conduite fort jeune en Italie par ſon pere, qui eſt auſſi Peintre; de ſorte que l'italien lui eſt auſſi familier que l'allemand; quoiqu'elle parle cette derniere langue comme ſi elle étoit née en Saxe. Elle s'exprime de même avec beaucoup de facilité en françois & en anglois; ce qui fait qu'elle peint tous les Anglois qui viennent à Rome. On peut dire qu'elle eſt belle, & peut diſputer la palme du chant

à la meilleure Virtuose. Elle s'appelle Angelique Kausmann (1).

On a trouvé une tête de Pallas d'une si grande beauté qu'elle surpasse tout ce que nous avons de plus sublime en ce genre, jusqu'à la Niobé même ; & le marbre en est si dur que rien n'a pu l'endommager. Je demeurai muet & extasié lorsque je la vis pour la premiere fois. Comme je ne permettrai jamais qu'un tel chef-d'œuvre sorte de Rome, j'espére qu'elle me tombera entre les mains.

LETTRE XX.

Au même.

Rome, le 25 Novembre 1765.

IL n'y a pas long-temps que j'ai pensé quitter Rome, même encore avant l'hiver ; & peut-

(1) Cette admirable Artiste allemande demeure actuellement à Londres, où elle fait l'admiration des Connoisseurs de toute l'Europe. A l'exposition annuelle des tableaux de l'Académie royale de Peinture, ce sont ses ouvrages qui obtiennent toujours le premier rang, suivant l'aveu des plus grands Connoisseurs. On trouve une description de ses meilleurs ouvrages dans le neuvieme volume de la *Bibliothéque des Belles-Lettres & des Beaux-Arts* qui s'imprime à Leipsick.

être en êtes vous déja inſtruit; car on en a parlé dans les gazettes angloiſes. Le Roi de Pruſſe m'a fait offrir, par M. le Colonel Quintus Icilius, la place de Bibliothécaire & de Directeur de ſon cabinet de médailles & d'antiquités, vacante par la mort de M. Gautier de la Croze, avec une penſion extraordinaire. J'acceptai d'abord cette propoſition & j'écrivis en conſéquence, en la publiant ici. Il s'offrit cependant une difficulté dans cette affaire; & l'on me témoigna à Rome plus d'égards qu'on n'avoit fait juſqu'alors, & que je n'avois oſé eſpérer. Le Pape me fit même faire ſous main des offres avantageuſes, & le plus digne des Prélats, le Cardinal Stoppani, y ajouta une penſion particuliere de ſes propres fonds; de maniere que je reſterai où je ſuis. Il eſt donc probable que je ne paſſerai pas les Alpes, & je ferai encore moins le voyage de la Grece, comme on l'avoit dit à quelques uns de mes amis; car depuis 1759 je n'y ai plus penſé ſérieuſement. J'apprends qu'on parle beaucoup de moi en Allemagne, & qu'on met ſur mon compte bien de choſes auxquelles je n'ai jamais ſongé. Ce qu'il faut ſur-tout attribuer aux jeunes voyageurs qui ne m'ont vu qu'une ſeule fois chez moi, ou peut-être même ſeulement de loin dans la rue. Si je m'étois rendu à Berlin, j'y aurois fait ce qu'on n'a pas ſu apprécier en Saxe; c'eſt-à-dire, que j'aurois ſuivi ma vocation naturelle

d'enſeigner la jeuneſſe, en y conſacrant tout mon temps & tout mon ſavoir. Ici l'éducation de la jeuneſſe eſt entre les mains des eccléſiaſtiques, ce qui ne me permet par conſéquent pas de m'en mêler. Ce penchant naturel & particulier à regenter, ſe déclare chez moi à toutes les occaſions, malgré toute l'ingratitude que j'ai éprouvée; & je ne ſuis jamais plus content que lorſque je trouve parmi les voyageurs des gens eſtimables & à mon gré. Il y a peu de temps que j'ai rencontré une perſonne de cette trempe dans un jeune François : c'eſt M. le Duc de la Rochefoucault, qui eſt le Seigneur le plus doux, le plus honnête & le plus inſtruit que je connoiſſe. Il voyage avec deux Savans dont l'un eſt M. Deſmarets (1) célebre Phyſicien. Il méne auſſi avec lui un Peintre. Pendant que je me trouvois avec ce Seigneur à la villa du Cardinal Albani à Caſtel-Gandolfo, le Prince de Mecklenburg-Strelitz, frere de la Reine d'Angleterre, qui étoit arrivé le jour auparavant à Rome, y vint pour me chercher; & j'obtins par le Cardinal la permiſſion de m'abſenter du

(1) Connu par ſes *Expériences Phyſico-Méchaniques*, par ſes *Conjectures ſur les Tremblemens de terre*, & par pluſieurs autres ouvrages précieux. Il a donné auſſi pluſieurs excellens articles ſur la Phyſique dans l'Encyclopédie.
N. de M. D.

Vatican, pour faire voir Rome à ce Prince. C'eſt un Seigneur de dix-ſept ans, très-aimable, qui vient d'Angleterre par l'Eſpagne & la France, dans l'intention de paſſer un an entier à Rome, M. le Comte de Moltke m'a envoyé par ce Prince un Homere entiérement grec, édition de Glaſgow, en deux volumes petit *in-folio*. On n'a jamais imprimé un plus magnifique ouvrage Grec.

LETTRE XXI.

Au même.

Rome, le 18 Janvier 1766.

Si je n'écris pas tout d'une haleine, je ne pourrai jamais finir ma lettre. Vous devez donc, mon cher ami, avoir un peu d'indulgence pour moi. Je ſuis l'homme le plus tourmenté qu'il y ait à Rome. Le Prince de Mecklenburg ne veut pas ſortir ſans moi. Je dois reſter pendant deux heures à table, tandis que quinze minutes me ſuffiſent pour dîner. Le Prince regnant d'Anhalt-Deſſau, qui eſt ici avec ſon frere, veut que je ſorte au moins deux fois par ſemaine avec lui. Ce Prince d'Anhalt eſt un des plus grands Princes que je connoiſſe ; c'eſt un Sage né pour

le bonheur de plusieurs pays, qui du moins sera celui de son peuple. Il vint pour la premiere fois le soir dans ma chambre, la canne à la main, sans m'avoir fait avertir & sans aucune suite, pour ne pas être reconnu. Je suis de Dessau, mon cher Winckelmann, me dit-il; je viens à Rome pour m'instruire, & j'ai besoin de vous. Il resta avec moi jusqu'à minuit; & j'ai repandu des larmes de joie, fier de notre nation, & glorieux d'avoir vu ce digne Prince. Il est accompagné de deux Seigneurs estimables, dont l'un, appellé M. de Barenhorst, a été Adjudant du Roi de Prusse, dont il a quitté le service; l'autre est M. d'Erdmansdorf, Seigneur saxon, qui avoit dejà voyagé en Italie, mais sans être venu à Rome.

Mon cher ami, comment pourrai-je répondre à votre lettre pleine de bonté & d'amitié ? Je ne veux pas renouveller la douleur que vous a causé la perte de votre chere épouse. L'éternité doit faire notre consolation, & cette espérance doit être gravée profondément dans notre cœur. Que nous serions heureux si nous pouvions en avoir une certitude géométrique ! Dieu a voulu la retirer à lui, pour vous priver d'une source de bonheur; mais aussi vous a-t-il peut-être délivré par-là des inquiétudes qu'auroient pu vous causer les maladies douloureuses d'une si estimable femme. Je n'ai jamais été ennemi du sexe

comme on me l'a reproché; mais ma maniere de vivre m'en a toujours tenu éloigné. J'aurois pu me marier, & peut-être même cela auroit-il eu lieu si j'avois pu retourner dans ma patrie, bonheur dont je n'ose plus me flatter aujourd'hui; mais si je m'étois marié, je ne serois jamais parvenu au point où je me trouve. Maintenant je n'y pense, pour ainsi dire, plus; & c'est peut-être cette continence qui fait que j'ai pu suffire à tant de travail & d'activité. Je ne suis immodéré que dans le manger & principalement dans le boire; c'est-à-dire, que je bois mon vin sans eau, ce qui paroît extraordinaire aux Romains. Au reste je me porte mieux que jamais, & je cours & grimpe à l'envi avec tous les jeunes gens.

M. Walther veut réimprimer la traduction de mon *Histoire de l'Art* faite à Paris, ce que je veux bien permettre, à trois feuilles près qu'il faut suprimer. Il a paru aussi une traduction angloise de cet ouvrage. J'espére que mon *Allégorie* aura le même bonheur; je voudrois bien savoir votre jugement sur cet ouvrage. Je me flatte que mes *Remarques sur l'Histoire de l'Art*, seront ce que j'ai encore fait de mieux; car j'ai réflechi pendant quatre ans à cet ouvrage, en jettant à fur & à mesure mes réflexions sur le papier. J'y éclercirai de nouveau plusieurs passages d'anciens Auteurs qui ont été obscurs jusqu'à présent. C'est

par cet ouvrage que je prendrai congé de ma patrie.

Le célebre Chevalier Worthley Montagu, (1) est revenu de ses voyages en Egypte & en Syrie; & se prépare à partir de Pise où il est actuellement, pour aller faire un second voyage dans le Levant; c'est déja un homme de 56 ans.

LETTRE XXII.

Au même.

Rome ce samedi avant la Pentecôte, 1766.

VOUS avez raison pour ce qui est du style de l'*Allégorie* (1); mais un ouvrage didactique doit-être écrite de cette maniere. C'est le style simple & concis des Aphorismes d'Hippocrate

(1) Ceux qui voudront lire quelques Anecdotes curieuses touchant cet homme singulier, peuvent prendre le *Mémorial d'un homme mondain*, page 10 & suivantes; M. Grosley en rapporte aussi quelques-unes dans son livre intitulé : *Londres.* N. de M. D.

(2) M. Franken avoit remarqué que le style de l'*Essai d'une Allégorie, principalement pour l'Art*. imprimé à Dresde en 1766, in-4°. n'étoit pas si agréable ni si vif que celui des autres ouvrages de M. Winckelmann; comme en effet il ne peut pas non plus l'être, à tous égards, dans un livre purement didactique. N. de M. D.

qui en fait le prix. Les *Remarques sur l'Histoire de l'Art* seront peut-être plus de votre goût.

Il y a peu de temps que le Prince regnant d'Anhalt-Deſſau & ſon frere ſont partis pour Florence, après avoir paſſé cinq mois à Rome. Ce Prince doit aller en Angleterre pour parcourir une ſeconde fois ce royaume, & veut auſſi ſe rendre en Irlande pour y voir les Manufactures. Si l'amour de l'humanité donnoit droit à l'empire, ce Prince mériteroit la couronne. Nous avons lié enſemble une amitié très-étroite; & lorſque mon ouvrage ſera imprimé j'irai en Allemagne, pour paſſer quelque temps avec lui: c'eſt alors que je compte vous embraſſer.

Je viens de refuſer un canonicat fort lucratif à la Rotonde, parce que je veux reſter libre; peut-être même renoncerai-je auſſi au Vatican.

LETTRE XXIII.

Au même.

Rome, le 10 Septembre 1766.

VOUS faites des réflexions, mon cher ami, ſur ce que j'imprime à mes frais mon grand ouvrage italien; mais vous n'avez ſans doute pas ſongé qu'il n'y a peut-être pas de Libraire

en Allemagne qui veuille entreprendre un ouvrage auſſi cher, ſans avoir formé une ſouſcription. Je ſais où placer mon édition, & j'ai partout des amis ; de ſorte que j'eſpére ne devoir pas paſſer par les mains des Libraires. La plus grande dépenſe eſt faite. Le papier ſeul monte à 2000 écus.

J'ai reçu l'ouvrage de M. Leſſing (1) ; il eſt bien écrit & avec pénétration ; mais il auroit eu beſoin de beaucoup d'inſtruction ſur ſes doutes & ſes decouvertes. Qu'il vienne à Rome, & nous cauſerons enſemble ſur le lieu même. Le Baron de Stoſch, qui probablement a beaucoup de crédit auprès du Roy de Pruſſe, croit toujours qu'il pourra parvenir à me fixer à Berlin. Les deux places qu'on m'avoit deſtinées ne ſont pas encore remplies, que je ſache. Je ſuis néanmoins dans la perplexité. Je chercherai avant

(1) *Laocoon ou Penſées ſur les limites de la Peinture & de la Poëſie, par M. G. E. Leſſing, Berlin, 1768, in-8°*, ouvrage dont M. Franken avoit fait, avec raiſon, l'éloge à ſon ami, en le prevenant qu'il y trouveroit quelques remarques contre lui, mais expoſées avec autant de ſavoir que d'honnêteté. Les Amateurs des Beaux-Arts ne peuvent qu'attendre avec impatience la nouvelle édition qu'on promet de cet excellent ouvrage, que l'Auteur aura ſans doute enrichi de pluſieurs précieuſes remarques nouvelles, qui auront été le fruit de ſon dernier voyage littéraire.

N. de M. D.

tout

tout à faire avec lui un voyage que j'ai projetté ; après quoi je tâcherai de me déterminer à l'une ou à l'autre des propositions qu'on me fait pour assurer ma tranquillité à venir. Il me reste peu de tems à vivre : le grand travail a émoussé mes sens, & depuis quelques mois j'ai des signes certains de l'approche de la vieillesse. Me croiriez-vous, si je vous disois que j'ai encore plus travaillé ici qu'à Nöthenitz ? Au reste je me porte bien. M. Von Mecheln, Graveur à Zuric, travaille à mon portrait. Il est grand & remplit une page *in-folio*. Un autre Artiste l'a gravé en acier, mais en plus petit format ; il n'en a donné que quelques empreintes à ses amis, parce que je l'ai prié de ne pas le répandre.

LETTRE XXIV.

Au même.

Rome, le 4 Novembre 1766.

Il n'y a pas long-temps que j'ai passé quinze jours à me promener avec l'Achille de Brunswic, le Prince héréditaire. Il y a quinze jours qu'il est parti pour Naples, & doit encore passer autant de tems ici à son retour. On lui a rendu tous les honneurs publics qu'il mérite par son rang, par sa naissance & par ses qualités personnelles. J'ai formé une connoissance assez étroite avec ce Prince ; &

comme il sembloit aimer à courir, nous avons cherché à nous lasser l'un l'autre; de maniere que la fatigue nous obligeoit quelquefois d'attendre une heure après nos longues courses, avant de pouvoir dîner. J'ai souvent profité de l'occasion pour dire la vérité aux enfans des Rois; & ce que je leur ai répété le plus, c'est que je rendois graces au ciel de ne pas être né d'un sang illustre, parce que le vrai bonheur n'est jamais le partage des Grands. Combien de fois n'ai-je pas dit à ce digne Prince que ce n'est pas moi qui puis être malheureux, mais les personnes de son rang. Une liaison intime avec de pareils Seigneurs est la grande école du contentement, si toutefois l'homme peut ou veut être satisfait de son sort.

Mon grand ouvrage italien se trouvera payé à la fin de l'impression. Je ne me soucie pas d'y gagner. Il y a peu d'hommes moins économes que moi & qui en même-temps méprisent autant l'argent. Vous savez que dans ma misere à Dresde j'ai fait imprimer à mes frais mon premier ouvrage, & que je n'en ai fait tirer que le nombre d'exemplaires que je croyois devoir faire présent. J'ai envie maintenant de ne faire tirer que dix exemplaires d'un petit ouvrage de tous les anciens monumens dessinés à la plume. Vous recevrez mon portrait de Bâle par occasion; mais je ne le placerai pas devant mon ouvrage. Vous vous trompez, si vous croyez que la vente de

mon ouvrage m'empêchera de me mettre en voyage. Je partirai comme si je ne laissois rien ici. Il est temps que je jouisse enfin de moi-même & de la vie.

LETTRE XXV.

Au même.

Rome, le 5 Décembre 1767.

MON voyage à Naples, où j'ai resté deux mois, n'avoit été entrepris que dans l'intention de passer en Sicile sans qu'on le sut ici. Je croyois trouver tout le monde contre moi à Naples (1); & je m'étois fait un nouvel adversaire par deux remarques sur la traduction de Vitruve de M. le Marquis Galiani, que j'ai faites dans le Discours préliminaire de mon ouvrage italien, après une offense publique que j'avois reçue de lui. Mais comme j'ai trouvé qu'il ne m'étoit pas difficile de vaincre les difficultés que j'avois craint de rencontrer, dont la principale étoit de ne pas obtenir l'entrée du

(1) A cause de quelques jugemens trop libres qui se trouvent dans sa Lettre sur Herculanum, au sujet des recherches & de la publication des monumens antiques de cette ville souterraine. N. de M. D.

Cabinet & des découvertes de Pompeii, je me ſuis préſenté à la Cour où j'ai été gracieuſement accueilli ; de ſorte que je puis dire avoir vu cette fois Naples bien à mon gré. J'ai trouvé beaucoup de choſes nouvelles que je publierai en ſon temps ; & la ſeule irruption du Veſuve ſuffit pour ne pas me faire regretter ce voyage. Car il n'eſt pas poſſible de ſe former une idée de ce ſpectacle, d'une beauté vraiment terrible, ſi on ne l'a pas vu. J'ai paſſé une nuit ſur cette montagne avec M. le Baron de Riedeſel & le célébre Avanturier d'Hancarville (1) ; nous y avons fait rôtir des pigeons ſur le bord d'un fleuve de feu, & Winckelmann y a ſoupé nud comme un Cyclope. La même nuit que tout le monde prit la fuite, nous allâmes au-devant du danger, & nous bûmes gaiement ſur la place du château de Portici au milieu du tumulte des fuyards ; cependant nous n'étions nullement en ſureté dans des maiſons qui trembloient & chanceloient continuellement.

Le cinquieme volume du Cabinet d'Herculanum vient d'être imprimé, mais il n'a pas encore été publié ; excepté un exemplaire que j'ai obtenu

(1) On trouve des anecdotes curieuſes ſur M. le Chevalier d'Hancarville, à la page 116, 117 du *Mémorial d'un Mondain*, par M. le Comte Lamberg. N. de M. D.

pour emporter avec moi à Rome par la faveur de M. le Marquis Tanucci. Cependant il me reprocha, quoi qu'en riant, en préſence de tous les Miniſtres étrangers qui avoient dîné chez lui, ce qu'il y a d'offenſant dans ma lettre, & me refuſa la continuation de l'ouvrage d'Herculanum. Malgré cela je n'ai pas fait un ſecret de la critique que ce cinquiéme volume avoit à attendre de moi ; & que j'ai auſſi déja inſérée dans mon *Hiſtoire de l'Art.* Ce volume contient les têtes & les buſtes de bronze, dont chacun eſt repréſenté de face & de profil. Le ſixiéme volume commence par les ſtatues & les figures de bronze ; & comme on copie tout ce qu'on peut trouver dans les livres, il reſtera encore de quoi à tranſcrire pour nos neveux.

Je travaille toujours conſtamment à finir mon *Hiſtoire de l'Art*, dont la traduction françoiſe doit paroître en deux volumes *in*-4°. avec beaucoup de grandes planches, afin de rendre les contrefactions plus difficiles. Je dois prendre ſur moi-même le ſoin pénible d'en faire la traduction, que je commencerai avec la nouvelle année. Je la ferai enſuite relire par pluſieurs perſonnes.

Je vous laiſſe maintenant juger ſi je puis gagner quelque choſe par mes ouvrages allemands, en conſidérant ſeulement mon dernier voyage de Naples, qui m'a plus couté que tout ce que le

Libraire m'a donné. J'ai été plus de vingt fois à Portici qui est à une mille d'Allemagne de Naples. Pompeii en est à trois milles de distance, & j'y ai été quatre fois ; pour ne pas parler de mes voyages à Cumes, à Bayes, à Caserte &c. S'il étoit permis de faire des remarques sur les lieux même, on n'auroit pas besoin de la moitié du temps ; mais il faut tout confier à la mémoire ; moi sur-tout, pour ne pas donner à penser que je veuille écrire de nouveau ; ce que je ne pourrai néanmoins pas laisser. Un Professeur qui dans son cabinet fait des rêves de métaphysique & de géométrie, peut faire présent de ses productions ; mais c'est ce que je ne puis pas faire.

Le Roi de Prusse m'a fait écrire une lettre fort gracieuse par M. de Catt sur mon dernier ouvrage & sur mes autres écrits, qui lui ont été remis avec une lettre en allemand de ma part. Il s'est beaucoup entretenu de moi, tant avec le Prince héréditaire de Brunswic, qu'avec le Prince d'Anhalt.

LETTRE XXVI.

Au même.

Rome, le 6 Février 1768.

MON ancien, digne, fidele & très-cher Ami!

Je voudrois volontiers répandre toute mon ame sur le papier en retour de la charmante lettre que j'ai reçue aujourd'hui de votre chere main, & à laquelle je reponds sur le champ. La plupart des lettres que je reçois d'Allemagne sont conçues de maniere qu'on diroit qu'on ne cherche qu'à m'affliger; voilà pourquoi je les laisse souvent un jour ou même plus long-temps sans les ouvrir, parce que je cherche à conserver ma gaité. Mais lorsque j'apperçois les caracteres de mon fidele collégue, mon cœur vole au-devant de lui, & je rappelle tous mes sens pour jouir de son amitié. La douce espérance étoit déja au guet de cette lettre, & j'ai voulu vous prévenir plusieurs fois, parce que je suis persuadé que tout ce qui vient de moi vous est cher. Je croyois pouvoir vous dire le temps où je compte vous aller surprendre un beau matin à Nöthenitz, de même que je l'avois annoncé depuis peu avec trop de confiance au digne Prince

d'Anhalt. Je rétire de même aujourd'hui ma parole auprès de lui ; car le Grand-Duc de Toſcane & ſon épouſe qui ont accompagné la future Reine des deux Siciles à Naples, doivent paſſer, à leur retour, quelque temps à Rome, ce qui aura lieu à la fin du mois de Mai : par conſéquent je ne puis pas quitter cette ville. Je commence donc à craindre de ne jamais revoir ma patrie ; d'autant plus qu'il me ſera difficile de quitter pour un an, que demande ce voyage, mon maître & éternel ami, le digne Cardinal Albani, au grand âge qu'il a.

De plus, on prévoit la mort du Pape laquelle, ſur le pied où les choſes ſont actuellement, doit cauſer un changement extraordinaire dans tout le ſyſtême politique des puiſſances vis-à-vis de la cour de Rome, particuliérement pour ce qui regarde la religion ; & comme tous les vœux ſont pour l'eſtimable Cardinal Stoppani, mon bienfaiteur, je ne puis pas m'éloigner d'ici ſans porter préjudice à mes intérêts.

Je me propoſe de m'en conſoler un peu par un autre petit voyage à Naples, que j'ai réſolu de faire dorénavant deux fois par an, & par mon ſéjour ordinaire à Porto d'Anzio près de la mer, où je ſuivrai dans peu la Princeſſe Albani, pour y paſſer le Carême. C'eſt-là le lieu de mes délices ; c'eſt-là, mon ami, que je voudrois vous voir, pour nous promener enſemble, ſans ſouci

& ſans inquiétude, le long de la tranquille mer ſur une côte élevée & couverte de myrthes ; où pour la regarder ſans crainte lorſqu'elle eſt en fureur, placés ſous une arcade de l'ancien temple de la Fortune, ou ſur le balcon de ma chambre même. Un mois paſſé dans un pareil ſéjour, & la jouiſſance de la belle nature & de l'art, qui nourrit le cœur & l'eſprit, ſurpaſſent tout ce que l'éclat des cours & leur bruyant tumulte peuvent nous offrir. A Naples j'occupe chez un des plus grands Avanturiers qu'il y ait, ma propre chambre qui eſt ornée de vaſes étruſques qui m'appartiennent, & dont mon hôte augmente le nombre pour moi. C'eſt le Chevalier d'Hancarville, auteur & éditeur du magnifique ouvrage qui a paru ſous le titre : d'*Antiquiqués Etruſques, Grecques & Romaines*, formant quatre volumes grand *in-folio* de vaſes peints raſſemblés par M. Hamilton, Miniſtre de la Grande-Bretagne à Naples, & des autres plus beaux vaſes qui ſe trouvent dans cette ville. Suivant le proſpectus, cet ouvrage contiendra 468 planches, c'eſt-à-dire 117 dans chaque volume ; mais je crois que ſi l'on vouloit bien compter toutes les planches ou gravures on pourroit en trouver 600 au moins. Le premier volume en a paru (1) ; l'explication de ces planches m'eſt réſervée.

---

(1) Le titre de cet ouvrage magnifique & unique en ſon

C'est ainsi que je jouis de tout, quelque pauvre que je sois, excepté de mon estomac, qui devient d'autant plus mauvais & plus rebelle, que ma tête travaille davantage. Il ne faut sans doute pas en être surpris, car personne ne peut se faire une idée des peines que je me donne.

Mais le repos viendra enfin un jour, dans ces lieux où nous nous reverrons pour jouir de notre amitié : ce à quoi je ne puis penser sans un plaisir secret & sans répandre des larmes de joie. Je m'y rendrai comme un leger piéton, tel que je suis venu dans ce monde. Je consacre les larmes que je répands dans ce moment à cette sublime amitié qui émane du sein de l'amour éternel & que j'ai eu le bonheur de trouver en vous (1). Que dirai-je des éloges que le

---

espéce, est : *Collection of Etruscan, Greek and Roman Antiquities, from the Cabinet of the honor. M. WILLIAM HAMILTON, his Britannick Majesty's Extraordinary Envoy at the Court of Naples*, 1767, avec un titre françois vis-à-vis de celui-ci. Les deux premiers volumes de cet ouvrage précieux ont paru peu de temps l'un après l'autre à Naples. Le troisiéme Volume a été publié à Paris en 1775. L'impression en est aussi magnifique que celle des deux premiers Volumes, étant orné de beaucoup de vignettes & culs de lampe ; les planches des vases sont enluminées. N. de M. D.

(1) Cette lettre fut écrite environ quatre mois avant la fin tragique de M. Winckelmann. M. Franken a écrit en

savant Conseiller Crusius, votre collégue actuel, donne à mes ouvrages imparfaits ? Je vous prie de lui en témoigner ma reconnoissance, & de l'assurer que son approbation ne m'est rien moins qu'indifférente, parce que je sais qu'il peut louer avec connoissance de cause. Plut au ciel ! que je puisse lui montrer, ainsi qu'à vous, mon *Histoire de l'Art* entiérement refondu & en état d'être traduite. Je feuillete quelque fois ce livre pour me délecter, car je suis parfaitement content de moi-même. Je n'étois pas encore en état d'écrire lorsque je commencai à l'entreprendre; les idées n'y sont pas assez liées; il manque souvent les transitions nécessaires de l'une à l'autre, ce qui fait la partie essentielle de l'art d'écrire; les preuves n'ont pas toujours toute la force qu'elles pourroient avoir, & j'aurois pu m'exprimer quelquefois avec plus de chaleur. Mon grand ouvrage italien m'a instruit de ces défauts; parce que le théâtre où je voulois me montrer étoit plus dangereux; & le tout puissant a répandu sur moi ses bénédictions & ses faveurs.

Je crois, au reste, avoir éclairci ou rétabli dans cet ouvrage plus de cent passages d'anciens Auteurs. J'ai conservé pour le troisiéme volume des *Monumenti inediti* des monumens inconnus

---

marge, qu'il n'a jamais lu ce passage sans l'arroser de ses larmes. N. de M. D.

qui formeront de cette ſcience un ſyſtême tout-à-fait nouveau. Si j'en trouve l'occaſion je vous ferai paſſer cet ouvrage italien.

Pour ce qui eſt de Berlin, je ſuis trop vieux & ſerois trop étranger dans cette ville; je ſuis d'ailleurs plus content en faiſant moi-même mon lit que d'être décoré du titre de Conſeiller privé & d'avoir deux laquais pour me ſuivre. Quelques-uns des Ecrivains célebres que vous me nommés m'étoient déja connus par leurs écrits que j'ai vu par occaſion, particuliérement entre les mains du digne Prince d'Anhalt-Deſſau; & les autres ſeulement de nom (1). J'ai fait venir un volume des ouvrages de Mendelſon; j'ai même pris occaſion delà pour lui écrire, mais ſans recevoir de réponſe. Comme ma lettre pour lui eſt partie ſous enveloppe, il ſe peut bien qu'elle ne lui ait pas été remiſe & qu'elle ſe ſoit perdue.

---

(1) M. Franken avoit conſeillé à ſon ami de ne pas oublier entiérement, au milieu de ſes tréſors de l'Italie, ſes compatriotes les Savans d'Allemagne; & il lui avoit recommandé la lecture des meilleurs ouvrages de MM. Leſſing, Wieland, Mendelſon, Kaſtner, Kammler, Weiſſe & autres, en donnant à chacun les éloges qu'ils méritent.

N. de M. D.

LETTRE XXVII.

Rome, le 23 Mars 1768.

J'AMAIS mon ame n'a été plus satisfaite en vous écrivant qu'aujourd'hui, que je jouis du plaisir de vous annoncer ma prochaine arrivée à Nöthenitz, qui aura lieu vers le quinze du mois de Mai, s'il ne me survient aucune maladie pendant ce long voyage. Car je compte partir d'ici au commencement d'Avril, suivant la permission que j'en ai obtenue de mon maître & du Pape. Comme je veux déligenter mon voyage jusqu'à mon premier gîte, qui sera chez le digne Prince d'Anhalt-Dessau, & que je ne veux passer qu'en courant par Dresde, où je n'ai à voir que vous & M. Walther; je vous prie de tenir mon arrivée parfaitement secrete, si ce n'est pour Walther seul; & de faire savoir chez lui toutes les fois que vous serez à Dresde, afin que je sache où je pourrai vous trouver. A Dessau j'attendrai mon ami Stosch que le Prince logera à ma requisition. De-là nous nous rendrons chez le Prince héréditaire de Brunswic; pour partir ensuite pour Berlin.

J'aurai pour compagnie le célebre Statuaire romain Cavaceppi, qui entreprend ce voyage

tant par amitié pour moi, que pour rétablir ſa ſanté.

O! qui amplexus! & gaudia quanta futura!

J'ai de l'ouvrage juſques par-deſſus les yeux, d'autant plus que je dois tailler de la beſogne à un graveur & à un deſſinateur que je garderai juſqu'à l'automne & même peut-être plus long-temps encore; & mon eſtomac a été tellement affoibli par le travail forcé pendant cet hiver, que j'aurois quelque maladie à craindre ſi je ne faiſois pas bientôt ce voyage. Je conſacre deux jours de la ſemaine à deux hommes d'un grand eſprit, M. Hamilton, Miniſtre de la Grande-Bretagne à Naples, & Mylord Stormont, Ambaſſadeur de la même cour à Vienne, qui voit Rome pour la ſeconde fois. C'eſt l'homme le plus inſtruit que j'aie vu pour une perſonne de ſon rang; il eſt même fort verſé dans la langue grecque. Il a été marié à une Comteſſe de Bünau; la mort de cette dame & une mélancolie dans laquelle il étoit tombé, l'ont engagé à faire ce voyage. Mais il a été rétabli dans cet heureux climat, & par la vue des choſes rares & inſtructives qu'on trouve ici.

Lorſque j'irai à Nöthenitz je vous emmenerai M. Cavaceppi, pour vous faire connoître un Romain parfaitement honnête homme. Je vous embraſſe mille fois en idée & ſuis pour la vie, &c.

A M. LE CONSEILLER

HEYNE.

LETTRE I.

Rome, le 22 Décembre 1764.

J'AUROIS dû répondre sur le champ à une lettre aussi agréable que celle dont vous venez de m'honorer, si je n'avois pas voulu attendre l'occasion de l'envoi du manuscrit de mon *Essai sur l'Allégorie*, pour vous faire parvenir celle-ci franche de port. Cet ouvrage pénible qui regarde principalement l'Art a rempli pendant plusieurs années mes heures de loisir. J'y ai éclairci & rétabli différens passages des Auteurs grecs. Il doit paroître à Pâques & aura vraisemblablement vingt-quatre feuilles d'impression. Mon grand ouvrage italien va lentement, parce que mon associé a manqué, de sorte qu'aujourd'hui tous les frais tombent sur moi seul.

Il auroit fallu, sans doute, que je commençasse ma lettre par vous remercier de l'avis que vous me donnez de l'honneur que m'a fait une Société savante & célébre; c'est la premiere marque

d'eſtime que je reçois publiquement dans ma patrie. Je ne pouvois pas attendre cela de B** où regne dans l'Académie un deſpotiſme françois. J'accepte avec plaiſir votre invitation d'être ici le correſpondant de la Société; mais je ne pourrai pas communiquer des choſes qui ne regardent que la littérature ſeule, parce que je ſuis un peu indifférent ſur tout ce qui paroît de nouveau en ce genre. Car ce qui eſt bon ne perd rien dans mon eſprit quoique je ſois le dernier à l'apprendre. Je ne lis ni gazettes ni journaux littéraires; & comme je n'ai pour ami & pour ſociété que mon maître, qui eſt le Patriarche & l'Archimandrite des Antiquaires, je n'ai aucune occaſion de ſavoir des nouvelles de la République des Lettres. Je les entends, à la vérité, de mes collégues au Vatican, mais j'y prête peu d'attention pour ne m'occuper que de ce que j'ai à faire. En attendant, je vous prie de me dire quel uſage on veut faire des nouvelles que je pourrai donner, afin que je puiſſe me régler en conſéquence —.

Vous avez fait choix, mon ami, d'un Grec digne de votre pénétration. Je crois vous avoir dit quelque choſe ſur un paſſage de cet Auteur, dans une de mes dernieres, mais je ne me rappelle plus ce que c'eſt; car comme je dois tout écrire moi-même, je ne puis pas garder copie de mes lettres. Voici une petite indication des manuſcrits d'Apollonius qui ſe trouvent dans la bibliothéque apoſtolique.

Dans

Dans celle de l'ancien Vatican il y a deux manuſcrits, ſavoir : N°. 1691
1358.

Dans celle de Heydelberg trois, ſavoir :
N°. 150
186
280

Dans celle d'Urbin il n'y en a qu'un ſeul, ſavoir : N°. 146.

N°. 1691 eſt un petit *in-folio* écrit fort proprement ſur velin avec les ſcholies, mais il paroît être du quinziéme ſiécle. N°. 1358 eſt un *in-quarto* écrit ſur papier, mais ſans les ſcholies, qui appartenoit autrefois à Fulvius des Urſins ; il eſt encore plus moderne que le premier. N°. 150, *in-quarto*, écrit ſur papier avec les ſcholies, ne contient que trois livres, & n'eſt pas plus ancien que le précédent. N°. 186, petit *in-folio*, écrit ſur velin, mais ſans les ſcholies, eſt de la même date. N°. 280, *in-quarto* avec les ſcholies, eſt le plus ancien de tous, quoique néanmoins ſeulement du quatorziéme ſiécle, comme il paroît. N°. 146, écrit ſur papier avec les ſcholies, ſemble être du même ſiécle.

Dans le N°. 280, il y a des ſcholies interlignées ; mais qui ne ſont de nulle importance. Dans le *liv*. 1, *v*. 35, au-deſſus de αὐτόσχεδον, il y a εὐθέως. v. 45, au-deſſus de δηρὸν, ἐπιπολὺ. v. 88. πηοσύνη, συγγένεια. v. 89. Au-deſſus de εὐρήνεσσιν, καλοπροβά-

τοις. Au-dessus de tous les noms propres il y a une ligne horizontale, par exemple : Ἰησων, Πελίαν, Ορφεὺς

Nous sommes plus mal fondés dans la littérature grecque en Italie qu'on ne le croit ailleurs. Il n'y a à Rome qu'un seul homme *a cui non crocchia il ferro nel greco*, comme dit le proverbe. Les deux Professeurs de la langue grecque qui sont avec moi au Vatican peuvent à peine épeler lentement les Peres de l'Eglise. La personne dont je veux vous parler s'appelle Giacomelli, il est Prélat & *Segretario delle lettere ad principes*. C'est à lui & à ma connoissance dans la langue grecque que je dois les premiers pas que j'ai faits à Rome.

Pour ne pas paroître les mains vuides, & pour vous montrer ma bonne volonté, je vais vous communiquer deux Inscriptions qu'on a trouvées, il y a environ un mois, dans une villa, à trois milles ou environ au-delà de Veletri. Elles sont toutes deux sur une urne sépulchrale d'environ six palmes de longueur, & toutes deux placées sur le côté de devant. C'étoit le lieu de sépulture du pere d'Héliogabale. Je m'y suis rendu moi-même, & je les ai copiées pendant qu'il pleuvoit à verse.

CΕΞΤΩ ΟΥΑΡΙΩ ΜΑΡΚΕΛΛΩ.

ΕΠΙΤΡΟΠΕΥC ΑΜΠΥΔΑΤΩΝ . ΕΠΙΤΡΟΠΕΥ ΑΝΤΕΠΑ-
ΡΧΕΙΟΥ ΒΡΙΤΑΝΝΙΕΙΑC ΕΠΙΤΡΟΠΕΥC ΑΝΤΛΟΓΩΝ ΠΡΕΙΒΑ

ΤΗϹ ΠΙϹΤΕΥΘΕΝΤΑ ΜΕΡΗ ΤΩΝ ΕΠΑΡΧΩΝ. ΤΟΥ ΠΡΑΙΤΩ-ΡΙΟΥ. ΚΑΙ ΡΩΜΗϹ ΛΑΜΗ ΡΩΤΑΤΩ ΑΝΔΡΙ. ΕΠΑΡΤΩ-ΕΠΑΡΙΟΥ ϹΤΑΤΙΟΥΚΟΥ ΗΓΕΜΟΝΙ ΛΕΓΙΩΝΟϹ. ΑΥΓΟΥ-ϹΤΗϹ ΑΡΕΑΝΤΕΠΑΡΧΕΙΟΥ. ΝΩΥΜΙΔΙΑϹ, ΙΟΥΔΙΑ ϹΟΑΙ-ΜΙΑϹ. ΒΑΞϹΙΑΝΗ: ϹΥΝΤΟΙϹ ΤΕΚΝΟΙϹ ΤΩ ΠΡΟϹ ΦΙ. ΑΒϹΤΑΤΩ. ΑΝΔΡΙ. ΚΑΙ. ΓΑΥΚΥΤΑΤΩ ΠΑΤΡΙ.

Ce qui doit être lu & corrigé ainſi :

Σέξτῳ Οὐαρίῳ, Μαρκέλλῳ, ἐπιτροπεύσαντι ὑδάτων, ἐπιτροπεύσαντι ἐπαρχίας Βριταννίας, ἐπιτροπεύσαντι λόγων πριβάτης, πιστευθέντι τὰ μέρη τῶν ἐπαρχῶν τοῦ πραιτορίου καὶ Ῥώμης, λαμπροτάτῳ ἀνδρὶ, ἐπάρχῳ ἐραρίου στρατιωτικοῦ, ἡγεμόνι Λεγιῶνος Αὐγούστης, ἄρξαντι ἐπαρχείου Νουμιδίας Ἰουλία Σοαιμιὰς Βασσιανὴ σὺν τοῖς τέκνοις, τῷ προφιλεστάτῳ ἀνδρὶ, καὶ γλυκυτάτῳ πατρί.

L'Inſcription latine eſt la traduction de celle-là.

SEX. VARIO. MARCELLO.
PROC. AQAR. C. PROC. PROV. PRT. CC.
PROC. RATIONIS. PRIVAT. CCC. VICE. PRAEEF.
PR. ET. VRBI FVNCTO. C. V. PRAEF. AERA-
RI. MILITARIS. LEG. LEG. AVG. PRAESIDI. PROV.
NVMIDIAE. IVLIA SOAEMIAS BASSIANA C. F.
CVM FILIS. MARITO ET. PATRI. AMANTISSIMO.

Ces inſcriptions pourroient fournir matiere à une diſſertation curieuſe & ſavante; d'autant plus qu'on ne les a communiquées à perſonne & que c'eſt moi ſeul qui les ait. J'ai trouvé dans la même villa une belle tête de Commode, dont j'ai fait préſent au Cardinal.

Pour conclusion je dois vous dire, que je suis le même que vous m'avez connu ; c'est à-dire, que je suis convaincu de mon peu de mérite (σκιᾶς ὄναρ ἄνθρωπος) & que je sais que ce que vous me donnez est infiniment au-dessus de moi. J'écris librement, mais je ne pense, ni ne parle, ni n'agit pas de même.

Je n'ai encore rien appris du Polybe de M. Ernest ; j'attends de Suisse son Homere. Je n'envisage un tel homme que la tête renversée en arriere, comme on regarde un temple élevé, & je ne pense ensuite à son mérite que les yeux baissés. Faites-lui une profonde salutation de ma part ; mais bien profonde & telle que je pourrois la lui faire moi-même en courbant le dos.

La tanta strepitosa spedizione de' Missionari leterari antiquari Danesi ha fatto naufragio. Un solo è rimasto in vita, e s' è inviato a tornasene a casa per le Indie; gli altri sono morti. Gli soggetti non erana scelti con giudizio, particolarmente quello che guidava la truppa. Un mio amico mi scrive da Constantinopoli che, richiesto dal Residente del Rè di Danimarca alla Porta, di riconnoscere le antichità da questi Missionari raccolte in Egitto, rimase stupito in vedere roba che si trova quì a Roma per un zecchino in Piazza Navona ; e questo è persona, che ne può rendere conto. Non basta di aver imparato a stracciare un poco l'Arabo — — vi vuole altro per riuscire in tal intrapresa. Addio.

LETTRE II.

Au même.

Rome, le 30 Mars 1765.

MA tête n'eſt pas aſſez fertile en idées pour faire trois différens complimens de remercîment de l'honneur que l'on m'a fait. A vous je puis dire : χάλκεα χρυσέων. Ce que je ne puis faire moi-même, ſera fait par d'autres.

J'ai interprêté au Cardinal les témoignages de reſpect dont vous me chargez pour lui; & il m'a dit de vous faire connoître, ainſi qu'aux autres membres de la Société, combien il prend part à mon agrégation. J'ai reçu ſur cet honneur les complimens de congratulation d'une nombreuſe aſſemblée de Cardinaux, de Prélats & de Dames qui ſe trouvoient chez S. E. Quel homme eſt-ce donc? direz-vous. C'eſt un homme qui aux grands talens joint le caractere les plus aimable que je connoiſſe. Il a ſoixante-treize ans paſſés; mais ſa tête eſt celle d'un homme de ſoixante, & il bâtit comme s'il étoit aſſuré de vivre encore vingt ans. Après l'égliſe de St. Pierre ſa villa ſurpaſſe tout ce qui a été fait dans les temps modernes. Il a crée, pour ainſi dire, le terrein qui lui étoit

néceſſaire & en a été lui-même le ſeul architecte. Il a une autre villa à Nettuno près de la mer, ſur les ruines de l'ancien Antium, laquelle eſt bâtie comme Adrien en auroit fait le plan. Une troiſiéme villa, qu'il a pareillement bâtie lui-même, eſt ſituée à Caſtello, à peu de diſtance d'Albano. Après pâques nous irons paſſer huit ou quinze jours à Nettuno; & à notre retour commencera la Villagiatura à la villa près de Rome, où nous demeurons, qui durera juſque vers le milieu de Juillet; mais j'ai réſolu de reſter hors de Rome pendant tout l'été. Pluſieurs Princes envieroient l'appartement que j'occupe. Je ſuis le favori, ſans qu'on en ſoit jaloux, de la ſuite nombreuſe du Cardinal, parmi laquelle ſe trouvent dix Secrétaires, qui ne ceſſent d'être occupés. Mon emploi eſt d'avoir ſoin de la bibliothéque & du cabinet, dont je jouis ſeul. Vous pouvez donc bien vous imaginer que je ſuis tout-à-fait tiré de la ſolitude, & que je n'ai pas eu beſoin pour cela de M. B...; je le cherche cependant autant que je le puis; & comme je ne me ſuis ſoumis à aucune gêne, je vis content & ſatisfait; car j'ai fait à Rome tout ce qui auroit pu détruire la fortune & le bonheur de tout autre que moi, & tout m'a réuſſi. B... commence à s'appercevoir que Rome eſt un tout autre pays qu'il ne ſe l'étoit imaginé le premier mois qu'il y fut. Tout cela ne me permettra ſeulement pas

d'écouter les propoſitions qu'on pourra me faire ailleurs; d'autant plus que dans deux ans d'ici j'attends de retour d'Eſpagne mon ami, dans le ſein duquel j'eſpére finir mes jours.

Mes *Monumenti inediti* ont eſſuyé, à la vérité, un contre-temps, mais le travail n'en eſt pas interrompu, ἀδοκήτων πόρον εὗρεν Θεός. C'eſt un ouvrage qui jettera une lumiere nouvelle ſur l'Art.

On ne trouve rien au Vatican ſur le Tzetzes *Antehomer & Poſthomer*; mais bien ἡ μικρὰ Ἰλιάς. A l'ancien Vatican, N°. 1701. De plus ὑποθέσεις ἀλληγορικαὶ τῆς Ὁμήρου Ἰλιάδος, ibid. N°. 1759.

Il n'a paru que trois volumes du *Muſeo Capitolino*. Les deſſins en ſont faits avec goût & intelligence; il n'y a des défauts que dans quelques petits détails. Mſgre. Bottari travaille actuellement au quatriéme volume des bas-reliefs, dont l'explication nous fera connoître quels ſont ſes talens.

Je ne ſais rien de Civita Turchino; je crois néanmoins que M. Ritter s'eſt trompé. Les tombeaux étruſques ſont près de Corneto à quatre milles de Civita Vecchia, proche de la mer. Comme on ne trouve les Tranſactions philoſophiques dans aucune bibliothéque de Rome, & que je n'en ſais moi-même que ce qu'il en a dit, je ne veux rien mander d'inutile ſur ce ſujet.

Le Supplément de Donati n'a pas encore paru; il ne pourra pas non plus donner tout ce qui m'eſt connu.

Le Virgile eſt pitoyable (1), & cependant il en ſort un grand nombre d'Italie. Vous vez vu ſans doute le Calimaque (2) & le Nican-

---

(1) Cette édition de Virgile, que M. Winckelmann dit être pitoyable, & laquelle, en effet, eſt très-mauvaiſe, parut à Rome en 1763, 1764 & 1765, en trois grands Volumes *in-folio*. L'Editeur de cet ouvrage étoit un Jéſuite de Florence, appellé Ant. Ambrogi. A le conſidérer par le luxe typographique, relevé encore par de belles gravures, cet ouvrage peut être regardé comme une des plus magnifiques éditions qu'on ait fait en Italie des Auteurs claſſiques; mais par la partie littéraire elle vaut à peine les éditions de Junker & de Minelli. On ne trouve par-tout que des réflexions & des éclairciſſemens dignes d'un écolier en troiſiéme : le ſeul mérite qu'il ait, c'eſt une traduction en vers italiens qu'on y a jointe; mais que l'Editeur avoit déja donné ſéparément en quatre vol. in-4°. Rome, 1758, 1762. Et dans cette traduction même il ne paroît pas avoir ſurpaſſé Annibal Caro, qu'il critique néanmoins fort librement. Qu'on compare cette édition magnifique de Rome avec celle que nous a donnée M. le Conſeiller Heyne, & l'on pourra juger du mérite de cette derniere.

N. de M. D.

(2) Le Callmaque de Bandini parut à Florence en 1763, in-8°. C'eſt en vain qu'on y chercheroit quelques bonnes remarques de l'Editeur propres à éclaircir ce Poëte; mais il eſt fort facile de diſtinguer celles qu'il a faites lui-même, d'avec celles qu'il n'a fait que copier de l'édition de Spanheim. Le ſeul mérite qu'ait cet ouvrage, c'eſt la traduction italienne en proſe de Ant. Marc. Salvini qui n'avoit jamais parue, & laquelle eſt véritablement belle & coulante.

N. de M. D.

der (1) de Bandini de Florence, dont l'Editeur ne ſait ſeulement pas lire le grec.

Je n'ai pas encore vu la Lettre indiquée de Muſeo Farſetti. Cet homme auſſi eſtimable que riche perdit courage, parce que les Vénitiens ne voulurent pas permettre qu'on tint des conventicules dans les maiſons des particuliers; de ſorte que l'Académie de Deſſin qu'il avoit projetté d'établir eſt tombée en déſuétude.

Il m'eſt arrivé ce que Cicéron rapporte de lui, lorſqu'il revint comme Quêteur de Sicile. Un jeune Comte ſaxon vint s'acquitter d'une commiſſion dont on l'avoit chargé pour moi à Bologne, où il avoit appris, diſoit-il, que j'exiſtois, & que j'avois écrit quelque choſe; mais il croyoit

(1) Il publia le *Theriaca* & l'*Alexipharmaca* de Nicander à Florence, en 1764, in-8°. Il ne faut pas non plus chercher dans ce livre des remarques de l'Editeur ſur les variantes qu'on a ajoutées à cet ouvrage. Cependant cette édition jouit de l'avantage, qu'outre la traduction italienne de Salvini, on y trouve la Métaphraſe d'Eutecnus, qui n'avoit jamais été imprimée, & qui ſert à éclaircir pluſieurs paſſages difficiles; quoique l'Editeur ne s'en ſoit pas ſervi pour cet effet. Le même Bandini publia l'année ſuivante, 1765, *Muſeus*, *Aratus*, & *Tryphiodorus*, chacun ſéparément; mais ces éditions ſont auſſi mauvaiſes que les précédentes, & ſeroient ſans doute encore moins eſtimées en Italie, ſi l'on n'y avoit pas joint les traductions italiennes de Salvani qui n'avoient pas encore été imprimées.

N. de M. D.

que c'étoit en latin; & c'est ainsi que finit notre conversation. Son Mentor n'avoit jamais entendu nommer le célébre Mengs; ce que je n'ai pu endurer sans lui faire une petite mercuriale; car Mengs est Saxon & je ne le suis point. *Ad Garamantes* avec de pareilles gens! Il y a quelques années qu'un jeune Danois se rendit expressément de Paris à Rome pour y étudier l'ordre de la procédure. Il s'appelloit ..... Je n'ai pas encore vu ici d'Hanovrien; mais bien quelques Chanoines de Hildesheim; cependant on peut dire que les personnes nées dans les pays Catholiques sont presque toutes gâtées dès le berceau.

Voici le commencement du ὑποθέσεων en question :

Ἐπεὶ φαιδρὰ παντέλλητε Σελήνη σελασφόρε.
Οὐκ ἐκ ῥοῶν Ὠκεανοῦ Φαίνουσα λελουμένη,
Ἀλλ᾽ ἐκ πορφυρᾶς τῆς κλίνης, ὡς ἐπεῖσιν εἰκάσαι,
Ἀναστκιρτῶσα φεραυγὴς, καὶ πλέον τοῦ φωσφόρου,
Σρήζεις ἐλαύνειν πόῤῥω σοι ταῖς ψυχικαῖς ἀκτῖσι
Τῶν σκοτεινῶν τῶν λέξεων καὶ βίβλων τὴν ἑσπέραν.

Plus bas cet honnête homme dit :

Ετὶ τῶν δύο στρατιῶν Ὅμηρος ὑπῆρχεν,
Θηβαϊκῆς καὶ Τρωϊκῆς. οἶδας ἐκ Πραναπίδου.
Καὶ Διονύσως ἔφη ὁ Κυκλογράφος τοῦτο.
Μάθε καὶ ἄλλοθεν καλῶς ἀκριβεστέρως τοῦτο ἂν
Ὁ ποιητὴς Στησίχορος υἱὸς ἦν Ἡσιόδου,
Ἐν χρόνοις τοῦ Φαλαρίδος ὢν καὶ τοῦ Πυθαγόρου.
Οὗτοι δ᾽ Ὁμήρου ὕστεροι χρόνοις τετρακοσίοις.

Fiat applicatio ad marmor Parium.

J'aurois beaucoup desiré de trouver un ancien manuscrit d'Athenée, car cet écrivain doit nous être cher ; mais c'est vainement que je l'ai cherché. Tous les manuscrits que j'en ai vu en Italie sont trop modernes ; & le plus ancien, qui étoit autrefois dans la bibliothéque Farnese à Rome & qui a passé à Parme, en a été enlevé ; car il ne se trouve plus à Naples où est actuellement cette bibliothéque. J'ai rétabli & éclairci deux passages de cet Auteur dans mon *Allégorie*.

Je me rappelle maintenant que l'inscription du tombeau du Pere d'Héliogabale a déja été inserrée dans la *Gazetta litterarie di Firenze* par un Romain ; mais il s'y est glissé deux fautes. Je crois vous avoir mandé à cette occasion, que le maître de la villa en question, près de Veletri, y a trouvé une grande table de plomb pleine d'inscriptions en relief, qu'il compara pour la grandeur à la porte des hautes chambres du palais Ginetti, où je me trouvois alors. Il l'avoit déja fondue, & en avoit vendu sept cens livres, dans la crainte que le public ou bien la communauté de cette ville ne le lui enlevât.

J'ai eu occasion de former une étroite connoissance avec le célébre Wilkes, & comme il s'est trouvé ici pendant le carneval j'ai eu le temps d'être à lui ; mais il a resté à peine huit jours à

Rome. Il avoit avec lui une jolie perſonne appellée Corradini, qui eſt de Parme : il eſt ſeulement dommage qu'elle ſe ſoit fait danſeuſe. Il l'a amenée de Paris ; & comme elle a ſon propre équipage qu'elle entretient aux dépens de ſon amant, cela fait un morceau fort cher. Ils ſont partis avec quatorze chevaux de poſte pour Naples. Il y a loué, à ce qu'il m'a écrit, une belle maiſon ſur une hauteur agréable & loin du bruit de la ville, pour y finir ſon hiſtoire d'Angleterre depuis la révolution, & faire une nouvelle édition des Œuvres de Churchill. Il m'a offert un appartement chez lui, & il ſe pourroit bien que j'aille lui faire une viſite l'automne prochain. Il a fait imprimer en Anglois à Paris une juſtification intitulée : *A Letter to the worthy Electors of the borough of Aylesbury in County of Bucks. London, 1764, in-8°.* qui n'eſt peut-être pas connue en Allemagne, étant même fort rare en Angleterre.

Je voudrois ſavoir de vous ſi l'on peut vivre content dans un endroit tel que G..., comme on le prétend. Car je ne puis me figurer que le ſéjour de cette ville ou de toute autre où il y a des Académies en Allemagne (à l'exception de Leipſig) & la morgue que doit affecter tout Profeſſeur, puiſſent permettre d'être heureux. Il me paroît que ce genre de vie doit faire vieillir bon gré malgré avant le temps. Cela paroîtroit néanmoins plus

dur encore à une perſonne qui pendant long-temps a joui d'un ciel heureux & d'un beau pays où tout rit dans la nature. Je ſuis avec une éternelle amitié.

LETTRE III.

Au même.

Rome, le 13 Juillet 1765.

COMME je dois écrire à Dreſde, je veux du moins, pour prendre la route la plus courte vers G****, répondre par quelques lignes à votre chere & agréable lettre. Bientôt je rougirai d'écrire en Allemand ; penſée qui ne m'eſt venue que par notre correſpondance. Je m'apperçois que mon ſtyle eſt ſec & mauvais. Mais ſi mon langage ſe corrompt, mon cœur ne change point. Mon *Allégorie* avec l'épître dédicatoire paroîtront enfin à la Saint-Michel, quoique je commençaſſe dejà à craindre que cet ouvrage n'eut péri par l'eau ou par le feu. Je ſerai heureux ſi mon ouvrage Italien peut paroître dans un an ; auſſi formera-t-il deux volumes grand *in-folio* avec plus de 180 planches. Je voudrois bien, pour faire des recherches ſur une découverte importante que j'ai faite dans les antiquités grecques, être inſtruit

par vous, mon ami, ou par quelqu'un de vos ſavans amis à G....., dans quel temps a commencé l'uſage d'envoyer des trompettes, ὡς κήρυκα, d'une armée à une autre. Dès que je pourrai reſpirer un peu librement, je travaillerai à donner une édition plus complette de *Hiſtoire de l'Art.* Nous ſommes aujourd'hui plus ſages que nous ne l'étions hier.

Il vous eſt donc arrivé, comme à moi, de ne pas trouver imprimé à Florence les livres grecs du même Auteur. J'ai couru tout Florence pour trouver un Apollonius avec les Scholies, mais en vain. Je ſuis ſurpris que ce livre manque à la bibliothéque de Magliabecchi ; car quoique le poſſeſſeur ſi célebre de cette bibliothéque n'étoit pas en état de comprendre un ſeul vers de cet Auteur claſſique, il auroit dû néanmoins l'y placer. Je ne pourrai probablement vous dire quelque choſe de l'*Etymologico magno* du Vatican que vers le milieu de Novembre ; car depuis le mois de Juillet juſqu'à ce temps-là il y a vacance, & je demeure à une demi mille d'Allemagne du Vatican. Je me trouve actuellement à la villa de mon ami près de Rome, c'eſt-à-dire, au centre de toutes les merveilles anciennes & modernes de l'art. Je jouis ici d'une parfaite tranquillité, & je mêne une vie telle que je n'aurois pas oſé men' flatter autrefois dans mes ſonges. Je dois, par reconnoiſſance pour mon bienfaiteur, donner une

description de cette villa, que je commencerai aussitôt qu'on aura placé huit ou dix statues. Les dessins pour la gravure en sont dejà faits. Dans cette agréable occupation, je n'envie le sort d'aucun de vos confreres en Allemagne, & ne desire que de recevoir de vos nouvelles.

Je suis étonné que ce que je vous ai dit en passant de mon ami en Espagne, ait excité votre curiosité. C'est M. Mengs, dont j'estime bien plus le cœur noble & généreux, qu'on trouveroit difficilement chez nos Monarques modernes, & le génie créateur, juste & méthaphysique, que les talens supérieurs qui le rendent le plus grand maître qu'il y ait de nos jours dans son art. Le nœud commun qui nous unit, c'est son épouse, qui est une belle Romaine .... Je les attends l'un & l'autre de retour du pays barbare où ils sont, pour l'hiver prochain, qu'ils doivent revenir à Rome, notre patrie commune.

Vous avez sans doute dejà appris le sort malheureux de M. de Werpup. Je ne lui ai parlé qu'une seule fois ; mais il faisoit de fréquentes visites à mon maître, & prit congé de lui le matin du jour qu'il est mort. Je vous en dirai davantage une autre fois.

LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 5 Décembre 1765.

Ce que les gazettes ont dit eſt vrai ; mais l'affaire propoſée n'a pas été conclue. J'aurois pu commettre la folie de ſacrifier à l'amour de ma patrie, mon bonheur, dont perſonne n'apprécie mieux le prix que moi, ſi un peu d'économie n'avoit pas fait rompre le traité. Pour ne pas parler d'une expérience de dix années à Rome, qui eſt fort précieuſe & dont perſonne pourroit difficilement jouir avec les mêmes avantages que moi, & ſans remarquer qu'on peut devenir auſſi bien un grand Algébriſte à Tobolks qu'à Alexandrie ; on auroit dû ſonger au moins (ſi l'on pouvoit apprendre à connoître, Rome au-delà des Alpes) qu'il y a une différence infinie entre tirer un homme de Peterſbourg ou du milieu des Alpes, & le faire ſortir de Rome. Comme Rome entiere a paru prendre part à cette *réſolution*, & que le Pape & un des plus reſpectables Cardinaux m'ont offert de nouveaux avantages, je ne dois plus ſonger dorénavant à aucun changement. Mon *Allégorie* ne paroîtra que cet hyver, parce que Walther

Walther veut le faire imprimer dans l'imprimerie qu'on établit pour lui à Drefde. Je dois prendre patience. Il y a environ un an que je lui ai fait paffer le manufcrit. Je fuis occupé d'une differtation fur l'*Art chez les Grecs* en particulier ; mais ce n'eft que dans mes momens de loifir qui font fort rares ; car je fuis pris par le Prince Georges-Augufte de Mecklenburg-Strelitz, qui compte paffer un an à Rome, ainfi que par M. le Duc de la Rochefoucauld, qui eft le voyageur le plus inftruit que je connoiffe.

Vers le milieu du mois d'Octobre dernier on a trouvé dans la villa de la maifon Verofpi, enclavée dans les murs de Rome, proche de la porte Salara, deux ftatues bien confervées, de la moitié de grandeur naturelle, repréfentant deux jeunes filles à moitié couchées, vêtues d'une legere draperie. Cette draperie confifte, comme l'eft en général le vêtement de deffous des deux fexes des anciennes ftatues, en deux longs morceaux carrés, coufus enfemble dans toute leur longueur, & attachés par trois boutons fur les épaules. Dans ces ftatues la partie attachée enfemble par ces boutons, tombe de l'épaule jufqu'à la moitié de la partie fupérieure du bras, & laiffe par ce moyen à découvert les deux feins ; dont la forme annonce l'âge d'une jeune vierge. Ces figures font appuyées du bras gauche fur le focle oval qui leur fert de bafe, & la main droite

est étendue en avant comme si elles venoient de jetter des dés ou astragales, dont on ne voit néanmoins aucune trace. Sous chacune de ces figures, il y a un petit arc, sur le bout extérieur duquel est représenté la tête d'un griffon. Mais on n'apperçoit ni fléches ni carquois. Toutes les parties de ces statues se ressemblent parfaitement, jusqu'aux socles même. Il est dommage seulement que les deux têtes manquent; on espére cependant de les trouver en faisant de nouvelles fouilles. C'est par les têtes qu'on pourra décider avec certitude si ce sont, comme je le crois, des jeunes Amazones, qui veulent commencer à s'essayer avec l'arc. Car l'idée des têtes de leurs statues est toujours la même; comme on peut le voir par les statues des Amazones de la villa Mattei, du palais Barberini, de la galerie du Capitole, &c. Cette remarque est échappée à ceux qui ont fait placer sur une autre Amazone, pareillement au Capitole, une tête antique arbitraire, & sur une autre aussi du même endroit, une tête tout-à-fait moderne avec un casque. Les véritables têtes des statues des Amazones n'ont point de casque (quoiqu'elles en ayent à la vérité sur les bas-reliefs) & donnent l'idée d'une Virago. Cette négligence est d'autant moins pardonnable qu'il y a dans la galerie du Capitole deux superbes têtes d'Amazones qu'on auroit pu adapter aux deux statues mutilées dont il est question. Ces deux têtes sont néanmoins encore inconnues.

J'ai fait voir cette découverte, qu'on tient secrète, au Prince de Mecklenburg-Strelitz, le jour après qu'elle eut été faite, ainsi que le lieu où ces statues ont été trouvées, placées l'une à côté de l'autre. Cet emplacement paroît avoir été une chambre ; mais les ruines ne permettent pas d'en former une idée plus précise.

Cette villa faisoit autrefois partie du jardin de Saluste si connu (non pas *Salustii de bello Catilinario*, comme le dit un ignorant Vénitien) & ensuite du jardin Impérial. C'est un champ inépuisable, comme on l'a vu par les antiquités qu'on y a trouvées autrefois, lorsque les possesseurs insoucians de ce terrein se sont enfin avisés d'y faire fouiller. C'est ici qu'on a trouvé sous le pontificat de Clément XI les quatre plus belles statues Egyptiennes & du plus ancien style qu'il y ait au Capitole.

Je dois finir pour le moment ; par le prochain courier je vous parlerai d'autres découvertes qu'on a faites ici. Je suis.

LETTRE V.

Au même.

Rome, le 28 Décembre 1765.

JE vous ai parlé dernierement des deux statues qu'on a trouvées dans la villa Verospi où étoit

autrefois le jardin de Saluste ; mais je n'ai pas songé alors, pour me faire mieux entendre de quelques personnes, de vous dire qu'elles ressemblent parfaitement, tant par la grandeur que pour l'attitude & la draperie, à la statue d'une jeune fille jouant aux astragales, que le Cardinal de Polignac possédoit autrefois. On n'a pas encore pu trouver jusqu'à présent les têtes de ces figures ; l'on ne pourra par conséquent pas décider avec certitude ce qu'elles représentoient. On n'a pas fait depuis ce temps-là de nouvelles découvertes de quelque importance, & je ne puis vous parler que d'une petite tête de Pallas, travaillée en bosse sur l'ivoire, laquelle a servi, comme il paroît par la forme ronde de ce morceau, d'ornement à un vase ou à quelque arme. Cette tête m'a été donnée par mon maître & mon ami, à qui elle avoit été envoyée par les Chartreuses, qui sont obligées de passer de nouveau au tamis, dans leur couvent, toute la terre qu'on tire des Catacombes dans Rome & hors de Rome ; après qu'elle a déja été examinée sur les lieux, pour voir s'il n'y reste pas quelque partie des corps saints. Cette Pallas fut trouvée en passant ainsi la terre au tamis, comme on avoit trouvé quelque temps auparavant un beau camée en agathe, dont le fond est brun & transparent, mais dont la couchée travaillée en relief est du plus beau blanc qu'on puisse voir. Cette pierre représente un Centaure qui paroît prêt à jetter une pierre sur

une figure nue assise, au-dessus de laquelle erre l'ame sous la figure de Psyché. Ces figures ne sont qu'indiquées & le travail n'en est pas fini. Cette pierre m'est aussi tombée entre les mains par le même canal. Les Catacombes sont un fond inépuisable d'ouvrages anciens de l'art ; & tout ce qui se trouve en grandes médailles dans la bibliothéque du Vatican, tant celles de la collection que le Cardinal Carpegna lui a leguée, & dont le Sénateur Buonarotti a fait la description, que celles que le Cardinal Alex. Albani lui a données, ont été trouvées dans ces lieux souterreins. Dans le moment que je vous écris ceci, le Cardinal me fait appeller pour examiner une tête de Matidie, fille de la sœur de Trajan, qui venoit de lui être envoyée de ces mêmes Catacombes. Si je voulois comprendre dans les découvertes nouvelles ce qui paroît de choses inconnues, quoique déja trouvées depuis long-temps, je pourrai vous entretenir tous les couriers de choses neuves. De cette nature est la tête d'un enfant d'environ huit ans, qui répresente ou Marc-Aurele dans son enfance, ou bien Annius Verus. Elle a été trouvée & achetée dans une des principales maisons de Rome par Cavaceppi, la veille de Noël. C'est une des plus belles têtes que j'aie vues, particuliérement pour le travail des cheveux, dont les plus fines pointes des boucles ont été conservées. Ce morceau n'a été connu de personne jusqu'à présent.

J'appelle découvertes nouvelles d'antiquités, non seulement les ouvrages de marbre qu'on trouve en faiſant des fouilles ; mais encore les éclairciſſemens nouveaux de figures inconnues ſur les ouvrages anciens de l'art. Et puiſque je veux vous entretenir de pareilles découvertes, il ne vous ſera ſans doute pas déſagréable d'apprendre quelque choſe de nouveau de ce ſecond genre. J'ai long-temps réfléchi ſur un Jupiter aſſis ſur un Centaure à la maniere des femmes. Ce Centaure tient d'une main une jeune biche, & ſur ſa croupe il y a un aigle. J'ai fait mention de cet ouvrage parmi les objets difficiles à expliquer que j'ai cités dans la préface de la deſcription des pierres gravées de Stoſch. Il eſt ſur un autel triangulaire, qui ſe trouve dans un caveau du palais de la villa Borgheſe. J'ai enfin expliqué cet énigme : c'eſt un Jupiter Chaſſeur (κυνηγέτης) qui chaſſe aſſis ſur un Centaure ; ou peut-être bien eſt-ce Chiron lui-même qui inſtruit Achille à monter à cheval ſur ſon dos, lui apporte des jeunes lions & lui apprend enfin à chaſſer. Jupiter eſt repréſenté avec trois chiens de chaſſe ſur des médailles de la ville de Tralles. Il auroit été bon que j'euſſe parlé de cet ouvrage ſingulier dans mon *Eſſai ſur l'Allégorie.*

Le plus curieux des monumens anciens qu'on a trouvés depuis mon dernier voyage, dans les endroits engloutis proche du Veſuve, eſt un tem-

ple d'Isis découvert à Pompeii. C'est un de ces temples sans toit, appellés ὕπαιθρα. Ce bâtiment est proprement un endroit fermé de deux côtés par un mur ; les deux autres côtés ont des colonnes, dont deux sont d'ordre dorique, mais elles ne sont composées que d'ouvrage de maçonnerie couvert de plâtre. Dans l'intérieur de cet endroit fermé il y a une petite chapelle garnie de pilastres & avec un toit de briques, dans laquelle Isis étoit placée. A côté de cette cellule il y avoit un autel oblong pour les sacrifices. De cet endroit ou de ce temple on passe dans deux chambres peintes bâties l'une à côté de l'autre. L'une de ces peintures représente Mercure qui donne la main à une femme assise, autour du bras de laquelle est entortillé un serpent, ce qui fait peut-être allusion aux amours de ce Dieu & de Proserpine, dont Cicéron parle dans son livre *de la Nature des Dieux*. Mais comme ce seroit chercher les choses d'un peu loin que de donner ce serpent à Proserpine ; & qu'on représente au contraire Isis tenant un serpent à la main, comme cela est expliqué en son lieu dans la description des pierres gravées de Stosch, il est à croire qu'on aura voulu désigner par-là l'amitié intime d'Isis & de Mercure, lorsque suivant Diodore de Sicile, Mercure étoit le chef du conseil d'Isis, quand après la mort d'Osiris elle regna en Egypte. Entre ces deux figures, & pour ainsi dire, derriere

elles, il y a une figure de femme qui paroît couronnée de lauriers; de la main droite elle présente le caducée à Mercure, & à ce même bras est pendu le vase ordinaire pour le service d'Isis, appellé *Situla*; de la main gauche elle tient un systre. Derriere l'Isis assise, il y a une figure de femme nue (les autres sont drapées) qui tient de même un systre de la main droite, & une longue baguette de l'autre. Au-dessous d'Isis est assis un enfant qui représente peut-être Harpocrate, & au-dessous de Mercure est couché la figure du Nil. Je vous parle de ceci d'après un dessin fait à la hâte & de mémoire que m'a donné M. le Duc de la Rochefoucauld, qui depuis deux jours est ici de retour de Naples. Au-dessus de la porte du temple ouvert en question, on lisoit l'inscription suivante.

M. POPIDIVS. M. F. CELSINVS.
ÆDEM. ISIDIS. TERRÆ MOTV. CONLAPSAM.
A FVNDAMENTO. P. S. RESTITVIT. HVNC.
DECVRIONES. OB. LIBERALITATEM.
CVM. ESSET. ANNORVM. SEXS. ORDINI. SVO.
GRATIS. ADLEGERVNT.

Les caracteres de la premiere ligne ont la longueur d'un doigt; ceux des deux lignes suivantes ont la longueur de deux phalanges du doigt; & ceux de la quatrieme ligne n'ont que la longueur de la derniere phalange du doigt : ce qui peut servir à nous donner une idée de la hauteur de

la porte & par conséquent des colonnes & de tout le bâtiment en général. J'aurois plusieurs remarques à faire sur cette inscription, si je ne craignois pas de passer les bornes d'une lettre.

J'ai voulu engager M. le Duc de la Rochefoucauld d'aller de Pestum à Velia, & d'entreprendre ce qui ne m'étoit pas permis de faire; c'est-à-dire, de faire des recherches sur les antiquités qui s'y trouvent; d'autant plus qu'il a à sa suite un jeune Peintre de Lyon fort habile. Je lui ai représenté toutes les difficultés qu'offroit ce voyage, en cherchant en même-temps à les lever. Mais ce Seigneur m'a néanmoins convaincu par des renseignemens d'une personne digne de foi, qui avoit été elle-même à Pestum, qu'on n'y trouve plus rien sinon quelques anciens murs de la célébre ville de Velia, & que la curiosité ne vaut pas la dépense; car faute de chemins battus on ne peut pas y aller par terre; de sorte qu'il faut s'y rendre par eau, voyage qu'on ne peut pas faire en moins de cinq jours. Velia s'appelle aujourd'hui Agropoli.

Avant de finir ma lettre, je dois retourner à Rome, pour vous parler d'une des plus curieuses découvertes qu'on ait faites en ce genre, & cela depuis peu de jours. C'est une médaille grecque de bronze, battue en l'honneur de Cicéron par la ville de Magnesie ou Sipylum. Elle a été trouvée par un laboureur dans l'*Agro Romano*, & fut achetée, encore couverte de terre, par un marchand

d'anciennes médailles, mais grand connoiſſeur dans cette partie, pour une médaille d'Auguſte frappée dans les colonies grecques; parce que les médailles des Empereurs faites dans les colonies & villes municipales ſont fort rares. C'eſt auſſi pour cela que l'acheta le ſavant Pere Sarti, & celui-ci découvrit ſous la tête le nom : M. TYA. KI... Les lettres ſuivantes du nom de Cicéron ne ſont pas diſtinctes. Le poſſeſſeur avoit donné hier, que je fus pour le voir, cette médaille pour la faire deſſiner, de ſorte que je ne l'ai pas encore vue; mais j'y conduirai aujourd'hui mon cher Prince de Mecklenburg. En attendant le Pere Sarti m'a fait voir deux paſſages des lettres de Cicéron à ſon frere qui concernent ladite ville de Magneſie, & qui peuvent ſervir à expliquer cette médaille. C'eſt la ſeconde médaille de cette eſpéce qu'on connoiſſe de notre temps; l'autre eſt dans le cabinet Farneſe à *Capo di Monte* à Naples. Le Pere Pedruſi la cite; on croit néanmoins que le revers en a été mal deſſiné, parce qu'elle eſt différente de la nôtre, où l'on voit des raiſins & une feuille de pampre. Il eſt parlé de la médaille du cabinet Farneſe dans une lettre manuſcrite de Fulvius des Urſins, à qui elle a appartenue, & l'on trouve ce paſſage dans ce qui a été dit dans le *Muſeo Capitolino* d'une ſtatue qu'on croit être Cicéron.

Worthley Montagu eſt enfin de retour en Italie de ſon voyage à Alexandrie & au Mont-Sinaï, &

il ſe trouve maintenant à Piſe. J'ai le Journal de ſon voyage, qu'il a envoyé à la Société royale de Londres, & qu'il a communiqué manuſcrit, à ma demande, au Prince de Mecklenburg. L'objet principal concerne l'inſcription qui eſt au Mont-Sinaï, & qu'il a fidélement copiée, étant fort verſé dans les langues orientales; mais on n'a pas encore pu l'expliquer. Montagu croit en attendant qu'elle eſt en Hébreux & des temps les plus reculés: je ſuis de ſon ſentiment. Je vous en dirai davantage ſur ce ſujet une autrefois.

Pendant que je vous écris ceci, le digne Prince d'Anhalt-Deſſau, qui eſt arrivé hier à Rome, entre dans ma chambre. Je ſuis.

LETTRE VI.

Au même.

Rome, le 4 Janvier 1765.

JE me vois abſolument forcé de faire une déclaration publique concernant mon *Hiſtoire de l'Art*, mais comme la choſe preſſe, je devrai me contenter d'un ſimple avertiſſement. Vous pourrez voir par ce que je vais vous dire qu'elle eſt mon intention, pour la rendre publique de la maniere que vous le jugerez à propos.

Un certain homme ici, qui a pu ſe flatter de

posséder mon amitié, m'a trompé, dans le temps même que je lui montrois la plus grande confiance, en me donnant de fausses indications d'anciennes peintures qu'il avoit imaginées & supposées. Il m'a donné même des dessins de ces prétendus tableaux, qu'il avoit faits lui-même, & dont deux ont été gravés pour l'*Histoire de l'Art* où ils se trouvent. Je n'ai découvert cette indigne supercherie qu'après que cette personne eut quitté Rome, parce que l'occasion de s'en appercevoir ne s'est pas présentée plutôt.

Si les frais extraordinaires ne m'avoient pas empêché de faire une seconde édition de l'*Histoire de l'Art*, corrigée & considérablement augmentée, pour laquelle tous les matériaux sont prêts; j'aurois attendu jusqu'à cette occasion, pour faire publiquement cet aveu sincere. Mais comme j'apprends que non-seulement il a paru une traduction françoise de cet ouvrage à Paris, mais qu'il doit aussi en paroître sous peu une traduction en anglois, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de ne point tarder à faire cette déclaration.

Comme j'avois appris, il y a plusieurs mois, qu'on travailloit à Paris à une traduction de l'*Histoire de l'Art*, j'ai employé tous les moyens possibles pour engager ceux qui pouvoient avoir quelque connoissance de ce travail à m'en donner des nouvelles, afin de pouvoir y faire les chan-

gemens nécessaires avant qu'on ne l'imprimât. J'ai même fait prier M. le Lieutenant-Général de Police de ne pas accorder la permission d'imprimer cette traduction, avant que j'eusse fait passer les instructions nécessaires pour cet effet; mais malgré tout cela, je n'ai reçu aucune satisfaction dans un pays où l'on prétend que regne la politesse, & mon ouvrage s'y vend déja publiquement; ainsi qu'on en avoit agi avec ma *Lettre sur les découvertes d'Herculanum*, qu'on a traduite sans m'en donner le moindre avis, & dont je n'ai eu des nouvelles que par une lettre écrite d'Allemagne.

Ce qui m'engage encore à publier cette erreur, c'est la contrefaction que M. W** à Dresde, veut faire cet hiver de la traduction françoise, faite à Paris par un certain M. Sellius (1), & Dieu sait comment. Malgré mes grandes occupations, j'ai offert à ce Libraire de lui donner

(1) C'est le même M. Sellius qui entreprit avec M. Mills, Gentilhomme anglois, la traduction du Dictionnaire Encyclopédique de Chambers. Personne n'ignore que ce fut ce travail qui donna naissance au Dictionnaire Encyclopédique qui fait tant d'honneur à la France. On sait aussi que MM. Mills & Sellius furent dépouillés d'un ouvrage dont l'idée, la marche & la premiere exécution leur appartenoient. M. Mills fut obligé de repasser en Angleterre, & son coopérateur, M. Sellius, ancien Professeur à Halle, est mort à l'Hôtel-Dieu de Paris.

des additions considérables pour joindre à cette traduction, & de changer entierement certains morceaux, en augmentant en même-temps la table des matieres, & en y ajoutant une notice nouvelle des anciens monumens dont il y est parlé; ainsi que je l'ai fait pour mon *Essai sur l'Allégorie*. J'ai déja mis la main à la plume, & si l'Editeur me laisse le temps, je ferai mon possible de finir ce travail. Ceux qui après avoir fait quelque essai public dans une science, s'en sont ensuite occupés pendant quelques années avec un soin infatigable, pourront juger des améliorations que j'ai faites à cet ouvrage en quatre ans; car voilà le temps que le manuscrit de mon *Histoire de l'Art* a déja été envoyé d'ici à Dresde...... Je suis en hâte.....

LETTRE VII.

Au même.

Rome, le 16 Février 1766.

Je vous fais passer celle-ci sous l'enveloppe d'une lettre que j'ai écrite à M. le Conseiller privé de M., par laquelle j'ai pris la liberté de lui demander les notes savantes de G. Si ce bon Ministre m'accorde ma demande, je laisse alors à vos soins le reste de cette affaire—.

Je crois vous avoir écrit par deux couriers de ſuite—. On imprime actuellement à Amſterdam, une ſeconde traduction de l'*Hiſtoire de l'Art*, pour laquelle M. Robinet de Chateaugiron, (1) s'eſt adreſſé à moi, non comme Traducteur, mais comme Editeur. L'impreſſion en a déja été commencée au mois de Novembre dernier. Cette traduction m'a engagé à faire des remarques ſur cet ouvrage, qui ſont déja bien avancées, parce que j'y avois penſé d'avance. Elles compoſeront au moins trente-ſix feuilles ; & comme ce ſera le dernier ouvrage que je donnerai en allemand, j'y joindrai quelques planches. Je donne auſſi dans cet écrit quelques éclairciſſemens nouveaux ſur des paſſages obſcurs & difficiles des anciens Auteurs, par leſquels je rétablis le texte même d'anciens monumens. J'eſpére que tout ſera prêt pour la foire de Leipzig à Pâques.

Je vous avoue en rougiſſant que j'ai perdu l'empreinte de M. de U ; je dois vous dire cependant, que vos éclairciſſemens me paroiſſent beaucoup trop ſavans pour de ſemblables bagatelles, qu'on trouve ici pour quelques gros. Il y a quelque temps qu'on m'envoya de B** l'empreinte d'une pierre qu'on prétend que le Duc Maximilien a poſſédée autrefois. On me demanda mon

(1) Auteur du livre intitulé : *De la Nature.*

avis pour ſavoir ſi cette pierre étoit antique ou moderne, du plus ancien ſtyle grec ou du dernier ſtyle ; & l'on me fit paſſer en même-temps le réſultat quinteſſencié des conférences tenues par les Connoiſſeurs ſur cet ouvrage. Et qu'étoit-ce? Une figure à moitié ébauchée, qu'on peut faire dans un quart d'heure au rouet & qui ne vaudroit pas un denier ici. Je n'ai pas encore répondu ſur cela, parce que je ne ſais comment ni à qui parler.

— Il y a ici depuis quelques jours un G** & un R**** (nom qui fait branler les dents à Rome). Ils viennent de Paris, & ne parlent qu'à la pariſienne, même avec les Allemands. Je ne les ai pas vu.

Il ne faut plus attendre une ſeule feuille du catalogue des manuſcrits grecs du Vatican ; & cela par plus d'une raiſon. Aſſemanni ne ſait pas le grec, & perſonne d'autre que lui ne prendra cette peine qui n'eſt pas payée. Ce ſeroit mon devoir, comme Profeſſeur de la langue grecque à la bibliothéque ; mais je n'y ai jamais penſé ſérieuſement. On a permis au Syrien de paroître avec ſes ravauderies du mont Liban, parce que nous ſommes riches de ſemblables bagatelles ; mais on ne lui permettra pas facilement d'annoncer ſes manuſcrits grecs. On eſt ici ſi curieux de ces tréſors, qu'il n'eſt permis qu'à nous ſeuls qui ſommes à la bibliothéque d'en

voir

voir le catalogue. On donne de ces manuſcrits tout ce qu'on en demande.

J'ai reçu du Doyen de l'Académie allemande de B**, une lettre auſſi longue que l'a ſans doute été celle écrite de L..... Il faudroit au moins quelques années pour répondre à cet homme deſireux de s'inſtruire. Jugez ſi j'ai tort de me débarraſſer de ma correſpondance en Allemagne, & de l'éviter en partie : *cane pejus & angue.*

LETTRE VIII.

Au même.

Porto d'Anzio, le 19 Mars 1767.

ON ne parle plus de l'Epitre dédicatoire ſans formalité, de ſorte que je gagne, comme tout le monde, par ce ſilence actif & paſſif; mais je ne puis ſupporter le doute que vous avez ſur mon amitié. Ce ſeroit ſans raiſon que vous formeriez ce ſoupçon d'après quelques-unes de mes lettres; il faut donc que ce ſoit l'ouvrage de l'impoſture de quelque méchant. Je mérite d'ailleurs un peu d'indulgence depuis un an, que mon ouvrage demande tous mes ſoins; & quoiqu'il ſoit prêt à paroître, j'ai été obligé cependant d'aller reſpirer pendant quelque temps l'air doux de la mer; car j'ai été affligé de vertiges. Cet ouvrage

forme deux volumes in-folio, avec 227 planches, dont le prix est de huit ducats. — —

— — Qu'ai-je fait à cet imbécille, dont j'ai à peine entendu prononcer le nom? Devois-je attendre de pareilles avanies des Allemands, qui n'ont pas à rougir de moi! O ingrate patrie!

J'ai commencé à travailler au troisiéme volume des *Monumenti inediti*, dont la matiere est déja prête. Un des derniers morceaux est une pierre gravée représentant Hysipile qui reçoit Jason; je n'en ai que l'empreinte, qu'on grave actuellement.

Après Pâques j'irai faire un voyage à Naples pour parler avec M. Hamilton, Ministre d'Angleterre, sur la description des vases antiques de terre cuite, qu'il a rassemblés dans tout le royaume de Naples. Ils ont été imprimés avec les couleurs qui leur sont propres, & doivent paroître dans quatre mois en quatre grands volumes, mais sans explication. L'Editeur de cet ouvrage, qui est un certain Aventurier, connu maintenant sous le nom d'Hancarville, homme de beaucoup de talens, y gagne vingt mille livres sterlings, ainsi que me le marque M. Hamilton. J'attends ici sur le bord de la mer les premieres épreuves de ces planches, pour en donner mon avis.

Je suis, &c.

LETTRE IX.

Au même.

Rome, le 21 Août 1767.

Je vous ai écrit deux fois depuis la réception de votre derniere lettre, mon ami; la premiere fois de Porto d'Anzio, la séconde fois de Rome, & je vous écris de nouveau pour me justifier si vous aviez quelqu'indiscrétion à me reprocher; car je n'ai pas encore reçu le paquet de livres avec le supplément de G., quoiqu'il soit parti au mois de Janvier. J'en accuserai tout de suite la réception. Mais si cela n'est pas arrivé dans un mois d'ici, je me munirai d'une nouvelle justification; car je partirai à la mi-Septembre pour Naples, & delà je me rendrai, avec un Dessinateur, en Sicile : Girgente & Catane, où il y a beaucoup de vases grecs de terre, étant les objets principaux de mon voyage; de sorte que je ne pourrai être de retour qu'en Décembre. Si au printems prochain mon voyage en Allemagne n'a pas lieu, je ferai celui de la Gréce, dans lequel j'aurai pour compagnon un ami estimable, & qui plus est un allemand, qui se trouve actuellement à Naples, & qui à mon défaut sera seul ce voyage.

J'ai fait partir aujourd'hui deux exemplaires de mon ouvrage italien pour notre respectable pere des Muses à H., & je rassemble des matériaux pour le troisiéme volume. Je m'occupe en même-temps de quelque chose d'essentiel, que je ferai de même imprimer à mes frais. Peut-être ferai-je quelque chose de mon petit voyage en Sicile, car il restera beaucoup de choses à dire de ce que le Moine italien, (1) & le savant Hollandois (2) n'auront pas observé. J'espére

(1) Le Pere Thom. Fazelli, Dominicain & Provincial de son Ordre, qui a publié l'ouvrage intitulé : *De Rebus Siculis*, *Decades II*, à Palerme, 1558, in-folio. Il a paru une nouvelle édition augmentée de ce livre à Catane en 1749 — 1753, en 3 vol. in-folio, à laquelle l'Editeur a joint un *Auctuarium de Rebus Siculis* de 1556 jusqu'à 1750. N. de M. D.

(2) M. Winckelmann veut parler ici de l'ouvrage de Jac. Phil. d'Orville, intitulé : *Sicula*, *quibus Siciliæ veteris rudera*, *additis antiquitatum tabulis illustrantur*. Cet ouvrage, vraiment utile & excellent, a été publié avec quelques additions par Burmanus Secundus à Amsterdam en 2 vol. in-folio, 1764, treize ans après la mort de l'Auteur, qui mourut en 1751. D'Orville étoit beaucoup plus savant & meilleur critique que Fazelli; cependant il y a plusieurs choses qu'il n'a pas observées, comme le dit fort bien Mr. Winckelmann, & qu'on lit avec plaisir dans le voyage de M. le Baron de Riedesel & dans celui de Brydone, qui ont voyagé avec plus de goût & un discernement plus juste. N. de M. D.

que vous ferez pour moi des vœux favorables, & que vous ferez toujours mon ami comme je suis le vôtre.

LETTRE X.

Au même.

Rome, le 13 Janvier 1768.

VOTRE vieux Winckelmann a goûté un plaisir infini en recevant votre lettre. Je me suis rappellé en la lisant votre image & votre gaieté qui ne vous a pas quitté, j'espére, si j'en puis juger de vous par moi-même; car je suis rarement triste, & j'ai passé deux mois à Naples très-satisfait, n'ayant pas eu cette fois-ci comme les autres des étrangers sur les bras.— —

— — J'ai maintenant lieu de me flatter de votre approbation, puisque vous avez bien voulu montrer de l'indulgence pour l'édition incorrecte de l'*Histoire de l'Art*, dont je vais en donner une seconde qui me fait croire que je n'ai satisfait à rien dans la premiere. Elle sera ornée de belles planches nouvelles; mais je dois avant tout y donner le dernier coup de lime. Je travaille en même-temps au troisiéme volume des *Monumenti*, qui surpasse de beaucoup les deux pre-

miers, tant pour les monumens que pour les deſſins & la gravure. Je ſuis moi-même ſurpris des ouvrages rares & pour la plupart difficiles à expliquer, qu'on trouve encore journellement. Ces jours derniers j'ai découvert l'hiſtoire de Battus, fondateur de Cyrène, ainſi que celle de Demoſthene lorſqu'il prend ſon refuge au pied de l'autel de Neptune dans l'iſle de Calaurie. Vous devez ſavoir auſſi que j'ai toujours à mes gages un Deſſinateur & un Graveur, & que je partage avec eux tout ce qu'il plaît à Dieu de me donner; de ſorte que perſonne n'a rien à attendre de moi après ma mort : car je ſortirai du monde comme un leger piéton, & auſſi pauvre que j'y ſuis entré.

Quant au magnifique ouvrage de M. Hamilton, dont le premier volume a paru; je m'offre à vous être utile pour cela, ſi S. E. ne trouve pas un chemin plus court & plus ſur par eau, par le moyen de M. Hamilton même. Cet ouvrage aura quatre volumes qui contiendront plus de 600 planches, qui ſont déja toutes gravées; de ſorte que les trois autres volumes pourront bientôt paroître. La ſouſcription eſt de 16 oncie de Naples; l'oncie fait 24 paoli d'ici, & les 24½ paoli font un ſéquin (1). Je ſuis mauvais Arithméticien, ce qui fait que je

(1) 18 ſéquins & 16 paoli.

dois entrer dans ces explications. On doit prendre ce livre relié, parce que les planches du premier volume ne sont pas numerotées, & doivent par conséquent être arrangées à Naples. On aura néanmoins soin de parer à ce défaut dans les trois volumes suivans. La reliure coute 18 autres paoli, qui font à-peu-près un ducat. Le plus court seroit d'en faire remettre par un banquier à Naples, le montant à l'Editeur, M. d'Hancarville, qui pour l'argent donne le billet de souscription; & par ce moyen je n'aurai pas besoin de l'envoyer. — Je ne dois pas oublier de vous dire, que la plupart des planches de mon propre ouvrage étant sur des feuilles entieres, elles ne doivent pas être pliées, mais montées sur des onglets. Vous me comprenez bien sans doute, quoique je ne me serve peut-être pas des mots propres à la chose.

Ce que D** — — a dit du beau camée de M. le Général de Walmoden, est faux d'un côté & vrai de l'autre. Il est faux que cette pierre ne lui ait passé par les mains que comme une chose qu'on n'a vu que pour la rendre; mais ce qu'il dit du nom de Dioscoride est vrai, car cela est connu; & quand il ne le seroit pas, on ne pourroit pas regarder le nom comme autentique, puisqu'il est gravé en creux; tandis que le nom est toujours travaillé en relief sur les camées — —.

—— Pour vous entretenir de choſes gaies, je vous annoncerai mon voyage en Allemagne, arrêté pour le printems prochain; je me propoſe principalement d'aller à Berlin, ce qui me ſera à la vérité difficile à obtenir, tandis qu'il ne m'auroit couté qu'un mot pour aller dans la Gréce; mais on craint que je ne reviendrai point ſi je paſſe en Allemagne. En attendant, je ſuis réſolu de faire de ma propre autorité ce que je ne pourrai pas obtenir de bonne grace. Mon intention eſt de faire imprimer à Berlin, la traduction de mon *Hiſtoire de l'Art*; je ne veux que paſſer furtivement en Saxe. A mon retour j'irai voir G. & faire mes adorations à H. Un autre objet de mon voyage c'eſt d'effectuer une entrepriſe ſur Elis; c'eſt-à-dire, d'obtenir du ſecours pour y aller, muni d'un firman de la Porte, fouiller le Stadium avec une centaine d'ouvriers. Mais ſi le Cardinal Stoppani devient Pape, je n'aurai alors beſoin pour cela que du Miniſtere de la France & de ſon Ambaſſadeur à la Cour Ottomane; car ce Cardinal pourra ſubvenir à toutes les dépenſes néceſſaires. Mais ſi cette entrepriſe doit ſe faire par contribution, chacun devra avoir ſa part des monumens qu'on pourra découvrir. L'explication de ce projet eſt trop longue pour une lettre, & doit ſe faire verbalement. Tout devient poſſible quand on veut fortement une choſe, & cette

affaire ne me tient pas moins à cœur que l'*Histoire de l'Art* même, & personne ne sera jamais excité par le même éguillon que moi.

En faisant venir l'ouvrage de M. Hamilton, vous pourriez demander en même-temps de Naples toutes les œuvres de Martorelli, dont le second volume de son *Antichità Napolitana*, *gli Euboïci*; ainsi appellé avec raison, contient un savoir infini & une critique tout-à-fait nouvelle.

Quand on écrit rarement des lieux éloignés de longues lettres, elles ne peuvent guere être dictées avec ordre. Je vais donc ajouter ici ce qui me viendra encore dans l'esprit, & ce qui ne m'y étoit pas encore entré & que j'aurois dû dire plutôt. L'Allemand dont vous désirez de savoir le nom, ne veut pas être connu (1); c'est un membre libre de l'empire, qui voit pour la seconde fois l'Italie. C'est mon ami, & mon cœur se dilate de plaisir toutes les fois que je pense à lui; car il a passé quelques mois à Naples. Il n'est pas moins bon patriote que moi, quoiqu'il ait été élevé par des François & qu'il ait demeuré long-temps à Paris. Il a bien voulu m'envoyer, à ma priere, une relation excellente de son voyage en Sicile & dans la grande Gré-

(1) M. le Baron de Riedesel.

ce, qu'il a écrite en allemand; ce qui lui auroit été plus facile en françois. Je la ferai imprimer en Suisse telle qu'elle est; & vous verrez par là ce qui subsiste encore. Je l'attends sous peu à Rome, pour m'entretenir avec lui de son voyage à Constantinople. On ne mettra point son nom devant ce voyage.

Faites mes complimens à M. le Secrétaire Br. J'écrirai par le prochain courier à M. le Conseiller M. Vous desirez tous, Messieurs, de longues lettres, & je suis un pauvre diable qu'on tourmente de tous côtés; mais quand je me mets une fois à causer je ne puis plus finir: car les personnes solitaires sont babillardes, dit le saint pere Aristote dans ses problêmes. — —

— — Je suis.

P. S. Pourquoi n'ai-je pas trouvé dans le livre des cantiques hanovriens, mon cantique favori: *Seigneur je chante &c.?* Faites savoir de ma part cette omission au consistoire. J'ai eu beaucoup de peine à faire venir ce livre à Rome, & je suis obligé de demander un autre recueil de cantiques. Il doit y avoir quelque hérésie là dessous, ce qui mérite animadversion.

A M. L. R. V. H.

Florence, le 13 Janvier, 1759.

Des occupations multipliées ne me permettent pas de vous donner une description aussi exacte d'une partie du cabinet de Stosch, savoir, celle des pierres gravées, que je le desirerois & que cet objet le mérite. Je vous renvoie à la notice que j'en dois publier en françois & dont le canevas sera fini sous peu. Je me rendis de Rome à Florence pour me charger de ce travail, en partie pour étendre mes connoissances, & en partie pour contribuer à ériger un monument au célébre Amateur à qui ce cabinet a appartenu. M. de Stosch se déclara mon ami du premier moment que je fus à Rome, & n'a cessé de l'être qu'à sa mort; quoique je ne l'aie jamais connu personnellement. Ce fut lui qui me procura la connoissance, & si je puis le dire sans vanité, l'amitié de S. E. M. le Cardinal Alexandre Albani.

La collection de pierres gravées, de pâtes antiques & de quelques modernes, faites sur les pierres les plus rares, va au-delà de deux mille cinq cens, sans y comprendre les camées de ce cabinet, qui sont une collection séparée & particuliere. Le cabinet de feu M. de Stosch doit donc être regardé comme le plus considérable qu'on con-

noisse. Le cabinet du Roi de France ne peut lui être comparé en aucune maniere. La célébre collection du palais Barberini à Rome est un trésor que je ne connois que de nom, & dont ni moi, ni personne; ni le possesseur lui-même ne pourront rien dire de plus. M. le Cardinal Albani en a vu quelque chose dans sa jeunesse; mais il n'a jamais pu parvenir depuis à le revoir : car les pierres gravées sont rassemblées dans des sacs, même sans être montées. Cependant S. E. sait que parmi ces pierres il y en a quatre-vingt avec le nom des Artistes.

Il seroit à desirer qu'on donnât une description raisonnée du cabinet de Stosch; mais je ne pourrai pas entreprendre ce travail, vu que, sans parler de mon peu d'aptitude pour cela, M. le Cardinal Albani m'a chargé de l'inspection de sa précieuse bibliothéque & de son cabinet d'antiques au moment que j'arrivai à Florence; d'ailleurs je me propose de faire un petit voyage en Grece. Je me vois donc forcé à ne vous parler que des plus belles pierres & pâtes antiques dont l'explication offre quelque difficulté. Le possesseur actuel de tout le cabinet de Stosch est son légataire universel, M. Muzell, fils de sa sœur, qui a épousé M. le Professeur Muzell de Berlin.

J'ai suivi dans ce travail la même méthode que dans mon *Histoire de l'Art chez les Anciens* : c'est-à-dire, que j'ai évité de répéter ce qui avoit

déja été dit. Quand le ſujet d'une pierre étoit connu, je n'ai fait que l'indiquer; mais quand le prix de cette pierre conſiſtoit particuliérement dans l'art, j'ai cherché à m'expliquer, afin que le Lecteur put s'inſtruire & s'amuſer, même ſans avoir la pierre ou ſon empreinte ſous les yeux. Je me ſuis arrêté avec plus d'attention & de ſoin ſur les pierres rares dont le ſujet étoit difficile à expliquer : cependant mes preuves ne conſiſtent que dans la citation des écrits où je les ai puiſées Je n'ai mis à contribution ni Pomey ni Giraldi.. J'ai relu de nouveau pour ce travail les anciens Poëtes & les Hiſtoriens grecs; & tous les matins après mon déjeûner je m'entretiens encore avec Homere.

Je ne vous cache pas qu'il y a quelques-unes de ces pierres qui ont été gravées par des maîtres modernes : mais le petit nombre qu'il y en a de cette eſpéce ont été gravées d'après des pierres fort rares, & cela ſe trouve fidélement indiqué. Dans cette grande quantité de choſes précieuſes, il ne m'eſt ſeulement pas entré dans l'eſprit de donner & de décrire une pierre moderne comme une antique, ainſi que l'a fait Mariette & comme Zanetti l'a fait faire : ce que nous pourrons prouver dans une autre occaſion. Je ne juge de rien ſur des gravures; mais d'après de bonnes empreintes; cependant je devrai, malgré moi, faire connoître comme pierres modernes pluſieurs têtes du ca-

binet du Roi de France : je ſais néanmoins l'idée que les François ont de la beauté antique. Entre nous, je crains de dire quelque choſe de déſavantageux de cette nation à nos compatriotes : leur manie à traduire les livres françois qui fourmillent d'erreurs, comme par exemple, l'*Hiſtoire d'Allemagne* de Barre, eſt ce qui réveille en moi cette crainte.

Si le temps & les bornes d'une lettre ne me faiſoient pas la loi, je commencerois par vous faire connoître les pierres les plus rares, pour vous parler enſuite de celles dont la beauté eſt la plus remarquable, & vous faire obſerver les connoiſſances particulieres qu'on peut retirer de quelques autres.

Les pierres étruſques ſont, en général, celles qui ſont les plus rares : on peut juger de leur valeur par ce qui a été dit d'une ſeule pierre étruſque du cabinet du Roi de France. Parmi celles-ci les principales ſont néanmoins deux Cornalines : l'une repréſente cinq des ſept héros qui firent la premiere expédition contre Thèbes, ſavoir, Tydée, Polynice, Amphiaraüs, Adraſte & Parthenopeus; le nom de chacun de ces héros s'y trouve marqué dans les plus anciens caracteres étruſques ou pélaſgiens (1). L'autre nous fait voir Tydée,

(1) C'eſt le N°. 105 des planches des *Monumenti antichi inediti*.

avec son nom, au moment qu'il retire une flêche de son pied (1). Ces deux pierres seront gravées pour mon *Histoire de l'Art.* La premiere est sans contredit le plus ancien monument de l'art qu'il y ait au monde & par conséquent le morceau le plus rare qu'il soit possible de produire. La seconde nous montre l'art des Etrusques à son plus haut degré de perfection; & nous donne une idée de l'art, peu de temps avant qu'il ne fleurit dans la Grece.

Je ne mets au nombre de belles pierres que celles qui le méritent par la beauté du dessin & la partie idéale; & il n'est guere possible d'assigner le premier rang parmi tant de belles choses. Je pourrois citer le beau Meléagre qui a été gravé & qui est généralement connu; un autre auroit peut-être choisi une Victoire qui est plus belle encore que celle des belles médailles de Syracuse, dont la draperie ressemble à celle des danseuses de Borghese; un troisiéme ne voudroit pas qu'une grande Atalante en amethyste cédât le premier rang à telle autre pierre que ce fût. Elle semble fendre l'air avec la vitesse qu'Homere donne à Minerve. Les Zéphirs amoureux jouent dans sa belle draperie dont les Graces mêmes semblent disposer les plis; le beau nud paroît au travers de cette draperie aussi distinctement qu'on se voit soi-même dans une glace. En

(1) Voyez le N°. 106 des *Monumenti antichi inediti.*

courant elle jette en arriere un regard amoureux, & laisse voir de profil son beau sein nud à celui qui la poursuit. Entre les têtes, je choisirois celle d'un vieil Hercule en cornaline avec le nom de ΣΟΛΩΝΟΣ, & un Hercule adolescent pareillement gravée en cornaline. Pour bien apprécier le prix de cette derniere tête il faudroit avoir les yeux de la belle Glycere : « un beau jeune homme, dit » cette fameuse Grecque, est celui sur le visage » duquel la différence du sexe est douteuse. » Cette maxime n'est pas faite pour la tête d'un grave Professeur ; mais c'est ainsi que pensoient les Artistes grecs.

Les connoissances particulieres que je pouvois retirer de ce cabinet est ce qui m'a engagé le plus à entreprendre ce travail. Car la description de la beauté dans l'art ne peut pas toujours être utile, lorsque les choses que l'on décrit ne sont pas connues : mais quand on rend à l'Auteur la justice de croire qu'il posséde la matiere qu'il traite, les remarques sur des pierres qui ne sont pas connues, peuvent être utiles hors de l'art même.

Parmi les pierres égyptiennes il y a une tête rasée d'Harpocrate en agathe-onyx, appellée *Nicolo*, qui est du plus beau travail. Il n'y a qu'une seule boucle sur le côté droit : c'est ainsi, dit Macrobe (1), que les Egyptiens représentoient le soleil.

(1) Saturn. L. 1, c. 21, p. 248. Ed. Pont.

ſoleil. Le travail n'en eſt pas d'un Artiſte égyptien : les Grecs repréſentoient de la même maniere le Dieu du ſilence (1).

On n'a rien ſu de plus juſqu'à préſent au ſujet de Jupiter Απομυιοσ, *Muſcarius*, ou Chaſſe-mouche, que ce qu'en dit Pauſanias (2) : je puis faire voir par une pâte antique la maniere dont ce Dieu étoit repréſenté. La barbe eſt compoſée de deux aîles de mouche, & ſur la tête de Jupiter ſe trouve la tête d'une mouche. Bellori auroit déja pu prouver cela par une pierre antique (3), s'il n'avoit pas eu alors devant les yeux les abeilles de Barberini (4).

On n'eſt pas d'accord ſur la véritable ſignification de Jupiter Αἰγίοχος. Une ancienne pâte avec le nom de l'Artiſte ΝΕΙΣΟΥ, repréſente un Jupiter ſans barbe ; on lui voit ſon haſte & ſon aigle : mais autour du bras gauche il porte entortillé la peau d'Amalthée en forme de ceſte, & qui lui ſert de bouclier & d'égide. On peut conſulter Hérodote ſur ce mot (5) & voir ce qu'en a dit Spanheim (6).

(1) Voyez le N° 77 des *Monumenti antichi inediti*.
(2) L. V, p. 410.
(3) Nota in num. apibus inſignita, tab. 7, n. 2.
(4) Voyez le N° 13 des *Monumenti antichi inediti*.
(5) Melpom. c. 187.
(6) Obſ. in Callim. Hymn. in Jov. v. 49, p. 19. Voyez le N°. 9 des *Monumenti antichi*.

Si l'on vouloit repréſenter Minerve avant qu'elle eût ſur ſon égide la tête de Meduſe, on pourroit douter quel ornement il faudroit donner à ce bouclier. Une ſardoine nous en inſtruira. Minerve pendant la guerre des Titans portoit un cheval ſur ſon égide : ce qui nous explique pourquoi on lui a donné le ſurnom de *Hippia*.

Nous pouvons bien expliquer, à la vérité, pourquoi la ſtatue d'une Minerve s'appelle (1) ζωστήρια, car ce nom lui vient de mettre bas les armes; mais comme elle n'eſt jamais repréſentée ſans armes, que lorſqu'elle paroît devant Paris, cette dénomination doit avoir une autre cauſe. Cette cauſe nous eſt expliquée par une ſardoine ſur laquelle Minerve eſt repréſentée ſans ſes armes, & ceinte ſeulement d'un Parazonium ou d'une dague : on ſait que τελαμών, le ceinturon, s'appelloit auſſi ζωστήρ.

Comment eſt-ce qu'un Peintre repréſentera une Furie? Il lui donnera une torche. Mais de quelle maniere eſt-ce que les Grecs la peignoient? Sans la deſcription d'Eſchyle, dit Banier (2), il ne nous en ſeroit reſté aucune idée. Nous la trouvons repréſentée ſur une cornaline, courante avec une draperie volante & les cheveux flottans, tenant un poignard à la main.

---

(1) Pauſanias. L. IX, p. 743, l. 33.
(2) Diſſ. ſur les Parques, p. 31.

De quelle maniere les Cavaliers des Anciens montoient-ils à cheval ? Comme nous, répondra-t-on ſans doute ; & pour cela il y avoit des pierres placées ſur les grands chemins. Ces pierres n'étoient cependant pas aſſez hautes pour cet effet ; comme on peut le voir entr'autres par celles qui ſont ſur la route de Terracine à Capouë. Et comment s'y ſeroient-ils pris d'ailleurs en plein champ & pendant une bataille ? A leur javelot il y avoit un crampon, qui leur ſervoit à monter à cheval ; & cela ne ſe faiſoit pas comme chez nous par le côté gauche du cheval, mais par le côté droit. C'eſt ce que nous voyons par deux différentes pierres de ce cabinet. Ne ſavons-nous pas beaucoup en étant inſtruits de ces choſes-là ?

Il reſte encore une autre obſervation à faire, ſavoir, de quelle maniere étoit faite la partie des chars des Anciens ſur laquelle pendoient leurs rênes ? Cependant on ne peut pas comprendre ſans cela quelques paſſages d'Homere, tel que celui-ci, par exemple :

—— δοιαὶ δέ περίδρομοι ἄντυγές εἰσι. IL. ε 728.

que Samuel Clarke a traduit ſuivant le ſens de l'ancien gloſſateur :

—— *duoque ſemicirculi, unde habenæ ſuſpenduntur, erant.*

Ces piéces n'étoient pas circulaires ; mais avoient la forme d'un reſſort d'acier pareil à celui qu'on

voit ſur une grande pâte antique qui repréſente un Héros monté ſur un char, accompagné de Mars & couronné par la Victoire. On voit cette même partie du char ſur quelques médailles : on ſait donc enfin ce qu'elle repréſente & à quoi elle ſervoit.

En voyant un Priape qui porte pendu au cou ce que l'on faiſoit baiſer à Athenes aux nouveaux mariés ; je me ſuis reſſouvenu de ce que Periplectomene, chez Plaute, ménace de faire à celui qu'il trouvera couché avec ſa femme.

Ces critiques doivent ſe reſſouvenir de ce qui eſt dit ſur la forme du plus ancien ſigma grec dans un paſſage d'Athenée (L. X, p. 454) où un Berger qui ne ſavoit pas écrire, donne à connoître les lettres du nom de Theſée, & cela par quelques pierres, où Hercule eſt repréſenté tirant ſur les oiſeaux ſtymphalides ; car il avoit reçu ſon arc d'un Berger ſcythe. Mais ces recherches & d'autres ſemblables dans la deſcription du cabinet de Stoſch ne ſont pas faciles à faire.

J'ai indiqué ce que ſignifie l'oiſeau d'une pierre du cabinet de Médicis (*Muſ. Flor.* 2. *II. Tab.* 39. *N.* 4.) ſur laquelle on voit Theſée. C'eſt la fille de Pan & de Pitho métamorphoſée en l'oiſeau Ἴυγξ. (TZEZ. *in Lycophr. v.* 310). Cet oiſeau ſervoit pour les filtres amoureux, & Vénus en fit uſage dans celui qu'elle fit boire à Jaſon pour ſe faire aimer de Médée. (*Pind. Pythion. Od.* 4).

Ces petites indications pourront servir à vous donner une idée de l'ouvrage. Je ne vous les communique cependant pas gratuitement ; mais à condition que vous les lirez & interprêterez à notre ami commun, M. Bianconi. Vous vous appercevez bien sans doute que je vous ai écrit ce qui m'est venu le premier à l'esprit : si l'envie me prend encore d'écrire une longue lettre en allemand, je vous promets alors quelques autres bagatelles de cette nature. J'attends de Rome une partie de mes papiers, parmi lesquels il y aura peut-être une description du Torse du Belvedere, que j'ai faite il y a deux ans, mais qui n'a pour objet que l'idéal de ce fameux morceau. Je vous le ferai passer. Vous vous rappellez peut-être que j'ai commencé une description des plus belles statues, d'après leur partie idéale & d'après celle de l'art : je ne fis dans ce temps-là pendant trois mois entiers que réfléchir. J'ai néanmoins abandonné ce travail.

Tâchez de vous rappeller si vous avez pensé à moi le 13 Janvier : j'ai bu avec de rouges bords, suivant la coutume allemande, à votre santé & à celle de Bianconi avec l'excellent Verdea d'Arcetri & avec le meilleur vin de Syracuse ; tous les convives en ont fait de même. Je suis.

A M. LE CONSEILLER DE M**** (1)

LETTRE I.

Rome, le 16 Mai 1766.

J'ESPÉRE que Votre Excellence aura pour agréable que je lui annonce la publication de mon ouvrage italien; devoir que j'ai voulu lui rendre comme à l'ami & au protecteur des Muses allemandes, au bonheur desquelles je prends justement part. Je suis moi-même l'Editeur de cet ouvrage & je m'annonce par conséquent comme Libraire, pour ne rester en défaut d'aucun côté. Je suis maintenant occupé au troisiéme volume, que je finirai après mon retour d'Allemagne, où je me propose d'aller faire ma cour à V. E. l'année prochaine. Daigne le ciel conserver ses jours pour l'avantage des arts & pour l'honneur de la nation allemande; & me laisser remplir le desir que j'ai d'aller l'assurer moi-même du respect avec lequel je suis, &c.

(1) De Münchausen.

[library stamp]

LETTRE II.

Au même.

Rome, le 5 Juillet 1767.

J'AI reçu la réponſe dont il a plu à V. E. de m'honorer & qui m'éleve plus que je ne le mérite; la moindre partie de l'approbation qu'elle m'y donne eſt ce qui pouvoit m'arriver de plus glorieux. Je n'ai pu taire l'honneur d'avoir reçu une lettre écrite de la main de V. E., ni cacher au Prince héréditaire, qui ſe trouvoit ici, la bienveillance que daigne m'accorder le pere & le protecteur des arts en Allemagne; & ce héros de la patrie, en entendant prononcer votre reſpectable nom, a paru pénétré de toute la dignité de la nation allemande, & en a été lui-même l'éloquent panégyriſte.

J'aurai ſoin de faire paſſer avec le moins de frais poſſible les trois exemplaires demandés à l'Agent de la Grande-Bretagne à Augsbourg, par lequel V. E. peut me faire paſſer dans la ſuite ſes ordres.

Je voudrois avoir quelques années de moins pour exécuter un projet, lequel pourroit peut-être faire honneur au nom allemand, & auquel j'ai penſé de-

puis long-temps, savoir, un voyage en Egypte & dans la Grece, que quelques-uns ont fait sans les connoissances requises, & d'autres trop jeunes. Ce desir s'est réveillé depuis peu chez moi, sur-tout depuis qu'un ami éprouvé s'offre de m'accompagner; & je me trouve dans une grande perplexité si je ferai ce voyage ou si j'irai dans la chere patrie. Je continue en attendant à rassembler des matériaux pour le troisiéme volume des *Monumenti*; & je m'occupe principalement à préparer une nouvelle édition augmentée de l'*Histoire de l'Art*, laquelle servira en même-temps pour une traduction qu'on doit en faire à Londres.

Pour ne pas paroître devant V. E. sans quelques nouveautés de notre terroir, j'ai l'honneur de lui mander qu'on a trouvé en fouillant il y a quelques jours à Pompeii, treize casques de bronze ornés de figures travaillées en bosse, ainsi que différens brassars & cuissars.

LETTRE III.

Au même.

Rome, le 15 Août 1767.

Les bontés de V. E. sont si grandes, que je me trouve embarrassé sur la maniere que je dois y répondre. Mais comme elle a daigné accueillir sa-

vorablement les notions peu importantes que j'ai pris la liberté de lui donner ſur les dernieres découvertes faites dans ce pays-ci. Je me trouve à même de rendre par ce moyen plus ſouvent un foible hommage au pere des Muſes : *Farre pio & ſaliente mica*. Mais les momens de V. E.

Cum tot ſuſtineas & tanta negotia ſolus,

ſont conſacrés au bonheur des peuples, & ce ſeroit leur ravir le temps qu'elle mettroit à répondre à mes bagatelles. *In publica commoda peccem.*

Il ne m'appartient rien non plus de ce que l'abus accorde au nom reſpectable des perſonnes qui comme moi portent le manteau court & le rabat; car je ne me ſuis pas conſacré à l'égliſe, & je n'en tire même rien. Qui plus eſt, pour mieux jouir de la liberté, j'ai renoncé volontairement à la place que j'avois à la bibliothéque du Vatican, ainſi qu'à d'autres avantages publics qu'on m'avoit offerts, pour m'engager à ne point accepter les propoſitions qui m'ont été faites de Poſtdam, ce dont je ne me repentirai jamais. Mon bien être & ma ſubſiſtance ſont le prix de l'ouvrage de mes mains, & ma vie eſt fort ſédentaire & telle qu'elle étoit autrefois. Ainſi je puis former le projet de grands voyages, parce que je ne ſuis retenu par rien. Cependant comme l'honnête homme eſt reſpecté par tous les peuples, & que le renoncement à des avantages légitimes eſt ici auſſi rare qu'ail-

leurs, cette conduite n'a pas peu contribué à me mériter l'estime générale.

J'espére que V. E. prendra cet aveu dans l'intention que je le fais; & comme une preuve de son approbation, j'attends par la suite ses ordres avec ce seul exorde : *Mon cher Winckelmann*, & rien de plus.

— Ce voyage de la Grece reste encore dans la balance sans faire pencher le bassin; non par la crainte du danger ou des fatigues qu'il offre, mais parce que je ne puis me laisser convaincre qu'il y ait de nouvelles découvertes à faire. Je veux néanmoins pour me mettre en haleine, faire un voyage en Sicile, accompagné d'un Dessinateur, parce qu'il y reste encore beaucoup de choses que d'Orville, qui n'étoit que Théologien, n'a pas pu découvrir. Mon principal objet sera Girgenti de ce côté-ci de l'isle, & Catane qui est de l'autre côté; car il y a de riches cabinets dans ces deux endroits, & il s'y trouve plus de sept cens vases antiques de terre cuite, tant chez le Prince Biscari que dans le riche couvent de Bénédictins. Ces vases, joints à ceux que M. Hamilton, mon ami & protecteur, a rassemblés, me donneront moyen de faire des remarques qui serviront à étendre mes recherches sur les peintures antiques dans mon *Histoire de l'Art*. Je travaille à une seconde édition de cet ouvrage en deux volumes *in-quarto*, que je ferai imprimer à mes

frais en Allemagne, avec des planches nouvelles, si nos Libraires allemands me laissent faire. Je ferai dessiner & graver les plus beaux de ces vases pour le troisiéme volume de mes *Monumenti.* Je prie V. E. de me permettre de lui rendre dans le temps compte de ce voyage.

Le voyage en Grece demanderoit au moins deux ans, car il ne faut pas passer une isle sans la visiter; il est nécessaire sur-tout d'examiner l'ancien Elis, puisqu'aucun voyageur des temps modernes n'y a pénétré. Car lorsqu'en 1728, Fourmont se trouvoit sur les confins de ce pays, comme il l'assure, il reçut ordre de sa cour de retourner à Paris. Voilà ce que je n'ai pas à craindre, parce que personne ne me commande; car mon plus grand honneur seroit de faire ce voyage du fruit de mon travail, & sans le secours de qui que ce soit.

Jespére que la liberté avec laquelle j'ose écrire à V. E. s'accorde avec le profond respect que je ne puis jamais assez lui rendre, comme au pere commun de tous les bons patriotes allemands & des sciences. Je suis, &c.

LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 28 Novembre 1767.

LA Lettre dont V. E. m'a honoré en date du 25 Septembre, ne m'a été remise qu'à mon retour de Naples, parce qu'on avoit gardé à Rome toutes les lettres qui m'avoient été adressées, à cause du voyage que j'avois projetté de faire en Sicile, mais que je n'ai cependant pas fait, vu que l'Empereur devoit venir en Italie; & lorsque j'ai appris que le voyage de Sa Majesté Impériale ne devoit pas avoir lieu, la saison étoit trop avancée pour entreprendre le mien.

Pendant le séjour de deux mois que j'ai fait à Naples & dans les environs de cette ville, j'ai si bien examiné toutes les découvertes qu'on y a faites, que malgré toute la jalousie de la cour, je me trouve en état d'en donner une nouvelle description bien circonstanciée. Mais je serai obligé, à regret, de n'en rien faire pour ne pas me fermer toute entrée dans la suite; d'autant plus que j'ai eu beaucoup de peine à me reconcilier avec la cour de Naples, qui avoit pris beaucoup d'ombrage de ma *Lettre sur les découvertes d'Herculanum*, parce qu'elle ne veut point qu'on en parle.

Je me suis en attendant dédommagé des frais de ce voyage couteux par beaucoup de remarques & de recherches, dont je compte enrichir ma nouvelle édition de l'*Histoire de l'Art*, que j'ai commencé à traduire moi-même en françois ; parce que je n'en puis pas faire une édition en allemand, à cause du privilége des Libraires. Je la ferai imprimer ici à mes frais en deux grands volumes in-4°. avec beaucoup de grandes planches, pour en rendre la contrefaction plus difficile.

Les plus nouvelles découvertes sont des armes & des casques, qu'on a trouvés à Pompeii, & qui tous sont ornés de figures en bosse, mais principalement des cuissards. On n'a jamais remarqué ces derniers sur aucun monument ancien ; de maniere qu'on n'en avoit pas la moindre idée. Ils ressemblent néanmoins aux anciennes armures de tournoi, & ont le même bord relevé que les épaulettes. Les casques, ainsi que les armures, sont de bronze, excepté un seul casque qui est de fer, & ils ont tous une forme singuliere & inconnue jusqu'à présent : car ils sont faits en maniere de chapeau avec de grands bords rabattus ; & ces bords, de même que les fonds & la partie saillante sur laquelle portoit le panache, sont ornés d'un très-beau travail en bosse. Ces casques ont de plus leurs visieres, qui sont deux petites portes de bronze, qui s'attachent ensemble sur le nez par des fermails, & il y a de grands trous ronds. Le caf-

que de fer eſt fait d'une ſeule piéce avec la viſiere. Sur le plus beau de ces caſques eſt repréſenté ce qui dans l'Iliade ſuit après la mort d'Achille; c'eſt-à-dire, ce qui s'eſt paſſé après la priſe de Troye. Sur le devant du caſque on voit l'entretien de Menalaus avec Helene; ſur l'un des côtés l'emportement d'Ajax contre Caſſandre; & ſur l'au-côté la fuite d'Enée avec ſon pere & ſon fils hors de Troye, accompagnés de pluſieurs autres figures; ſur le troiſiéme bord eſt repréſenté l'yvreſſe des Troyens & des Troyennes.

Pour ne pas abuſer de la patience de V. E. & comme je ne puis pas l'entretenir de ce que je deſirerois, je paſſerai ſous ſilence les nouvelles ſtatues & peintures ainſi que les bâtimens, dont quelques-uns ont été découverts en entier & d'autres ſeulement en partie, & qui offrent une architecture & des ornemens pareillement tout-à-fait inconnus. V. E. eſt ſans doute déja inſtruite par les papiers publics de la grande éruption du Veſuve. J'ai vu ce terrible & beau phénomene ſur la montagne même, mais non pas ſans danger, tandis que tout le monde avoit pris la fuite au moment de l'éruption. J'ai gravi de nouveau la montagne la troiſiéme nuit, en marchant ſur la lave brûlante, au travers des crevaſſes de laquelle nous vîmes le torrent enflammé de pierres & de métaux fondus, auſſi long-temps que nos pieds purent endurer la chaleur. Je voudrois pouvoir

dépeindre à V. E. le ſpectacle de ces deux nuits, avec des couleurs dignes du ſujet; mais cela n'eſt pas poſſible, car on ne peut en donner aucune idée à quiconque ne l'a point vu.

Jé finis, en faiſant le vœu ardent de jouir du bonheur de voir V. E. &c.

LETTRE V.

Au même.

Rome, le 23 Janvier 1768.

LA Lettre de V. E. pleine de bonté pour ſon Winckelmann, m'eſt parvenue en même-temps qu'une autre d'un ami digne de foi, à qui l'un de nos plus eſtimables Princes (non celui ſur lequel pourroit tomber d'abord le ſoupçon) a dit, qu'il ne pouvoit pas comprendre comment il étoit poſſible de bien écrire en allemand. Mais autant que cette penſée m'a paru triſte & humiliante pour le plus reſpectable de tous les peuples; autant mon cœur s'eſt enorgueilli en liſant la lettre de V. E. & j'ai oublié la maniere de penſer du Prince, parce que ſon jugement & celui de ſes ſemblables, ne rend la langue françoiſe ni plus riche ni plus harmonieuſe, & ne peut pas mettre ſous un jour plus avantageux les Ecrivains françois de notre temps.

Celui que chantent toutes les Muſes allemandes, comme le protecteur & l'appui des talens de notre Nation, & dont elles doivent immortaliſer le nom, péſe infiniment davantage dans la balance de la raiſon & de l'eſprit. Je demande pardon à V. E. d'avoir ainſi commencé ma lettre; mais mon cœur n'auroit pas été tranquille, ſi je n'avois épanché dans ſon ſein cette mauvaiſe humeur patriotique.

Il s'offre quelques difficultés dans la copie à faire de l'*Hiſtoire de la Syrie*, que je m'engage néanmoins de lever. Ce n'eſt pas celle que croit M., car on communique ici volontiers ce qu'on a. Il y a quelques années que les Jéſuites donnerent à copier les lettres ſecrettes des Proteſtans ſur le Concile de Trente à un Zuricois, quoique je leur euſſe dit, qui il étoit. Après avoir obtenu la permiſſion du Pape, dont je me chargerai moi-même, la ſeule difficulté ſera de trouver un Syrien, dont il y en a pluſieurs ici, qui veuille ſe charger de faire cette copie dans la bibliothéque du Vatican même, parce qu'il n'eſt plus permis de ſortir les livres de cette bibliothéque depuis la mort du Cardinal Paſſionei, à cauſe que ce Prélat avoit donné trop de liberté à cet égard. De ma maiſon, ainſi que du couvent des Moines Syriens ou Maronites, il y a au moins trois quarts de lieue au Vatican. A quoi s'eſt joint encore la mort du vieil Aſſemanni, premier Garde des livres de cette bibliothéque, âgé de 82 ans; ce qui a occaſionné

une

une grande confusion, parce que son neveu, l'Archevêque Edovio Assemanni, Scrittore Syriaque, de la bibliothéque, avoit su obtenir un bref du Pape pour cette place, au préjudice du second Garde de la bibliothéque. Si V. E. veut me donner plein pouvoir pour régler le salaire de l'Ecrivain; je tâcherai de faire faire la copie qu'elle me demande.

Je prie V. E. de me permettre de lui parler de quelques découvertes faites à Pompeii. Dans une chambre du Gymnase de cette ville, à la découverte de laquelle on est actuellement occupé & à laquelle on travaillera encore tout l'hiver, on a trouvé un cheval entiérement enharnaché; c'est-à-dire, le squélette de cet animal, dont tout le harnois qui est de métal, tel que les fers, &c. a été bien conservé à l'exception du bois de la selle, qui étoit pourri. Dans une autre chambre, à côté de celle-ci, on a trouvé le squélette d'un guerrier ayant le casque en tête, ainsi que le corps d'une femme revêtue d'une étoffe brodée en or; mais dont je ne sais pas encore bien la contexture: car il y a plusieurs choses qu'on renferme immédiatement après les avoir trouvées, & qu'on ne communique pas dans les premiers temps.

Le desir que montre V. E., ainsi que tous les Amateurs des arts, de voir paroître de la part de la cour de Naples même une description de ces découvertes, ne sera que difficilement rempli. Je

ne ſais même pas qui pourroit y être en état de ſe charger de ce travail; d'autant plus que cela demande des recherches pour leſquelles il faudroit conſulter, pour ainſi dire, cinquante perſonnes. Il ſe préſentera peut-être des circonſtances, qui ne me laiſſeront rien à craindre, & qui me permettront de dire ce que je ſais. Dans le cinquiéme volume du *Muſeum* d'Herculanum, qui contient les buſtes en bronze, il s'eſt gliſſé des bévues ſi groſſieres, que je n'ai pu m'empêcher d'en parler dans ma nouvelle édition de l'*Hiſtoire de l'Art*; parce que cette critique ne ſautera pas ſi facilement aux yeux.

On pouſſe la ſotte jalouſie ſi loin, qu'on ne m'a pas permis de marcher d'un pas régulier, parce qu'on ſoupçonnoit que je voulois prendre les dimenſions des lieux, comme je l'ai auſſi fait en effet. Cela m'engagea à ne point leur donner l'explication d'une très-belle & très-ſavante ſtatue. Elle ne pourra jamais être réparée, ſi l'on n'en connoît point le ſujet, qu'il ſera difficile de ſavoir à tout autre qu'à moi. J'en aurois néanmoins donné l'explication, ſi l'on m'avoit ſeulement permis d'en prendre l'eſquiſſe. Cette ſtatue a été découverte par une lavaſſe de pluie, non à Pompeii mais à Bayes, où ſont enfouis des tréſors de l'antiquité, qu'il n'eſt permis à perſonne de chercher. Tel eſt le ſort de ce beau pays, lequel après une longue létargie ſous les inſenſés ****, ſous le S***. — —

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE VI.

Au même.

Rome, le 30 Juillet 1768.

J'AI reçu hier la lettre dont V. E. m'a honoré; & je n'ai pas négligé un moment pour expédier bien emballés, pour Augsbourg, les cahiers qui se sont trouvés gâtés.... J'aurois fait cela avec le plus grand plaisir, quand même j'aurois été obligé de déchirer deux exemplaires. Le plus doux fruit que je puisse recueillir de ce travail, est l'approbation de V. E. & du Parnasse allemand de G. Ce que mes forces ne m'ont point permis de faire en l'entreprenant, je chercherai à le remplir dans la nouvelle édition de mon *Histoire de l'Art*, & dans le troisiéme volume des *Monumenti*.

Une autre lettre que j'ai écrite à V. E. avec une incluse pour M. H. sont actuellement en chemin, de sorte qu'il ne me reste rien à ajouter à celle-ci, sinon qu'on a trouvé nouvellement à Pompeii un bouclier de cuivre dont le bord est d'argent, ainsi que la tête de Meduse, qui au milieu y fait l'*umbo*, travaillé en bosse.

Il paroît qu'on veut me donner la survivance d'une des premieres places du Vatican qu'on ap-

pelle *Custodi*, parce qu'on craint peut-être que je ne profite d'une bonne occasion pour retourner à mes anciens principes, *ut canis ad vomitum*; & qu'on sait bien que je posséde seul ici la critique de l'érudition grecque : tant nous sommes déchus, ce qui est le fruit de l'éducation, qui est entre les mains des Prêtres & qui y restera. Les Mathématiciens pélulent ici comme les champignons, & ce fruit meurit sans beaucoup de frais en vingt-cinq ans; tandis que l'étude de la langue grecque, demande au moins cinquante ans, avec une bourse bien fournie ou le libre usage d'une grande bibliothéque, & en Allemagne cela ne donne du pain qu'à G.

Les égards que je dois à V. E. retiennent ma plume; je ne puis cependant laisser passer aucune occasion, sans lui assurer combien je suis avec le plus profond respect, &c.

A M. LE BARON
DE RIEDESEL.

LETTRE I.

Rome, le 18 Mars 1763.

VOTRE agréable lettre ne m'eſt parvenue que hier. Le jugement que vous portez des Florentins eſt tout-à-fait juſte. Le dur, le ſec & l'exagéré des Etruſques ſont les caracteres propres, même de leurs meilleurs Peintres; & ſi Michel-Ange avoit gravé des pierres, ſes figures auroient reſſemblé, ſans doute, à celles de Tydée & de Pelée. Le palais Pitti nous montre ce même goût dans l'Architecture toſcane du meilleur temps. Le ſtyle même des Ecrivains de Florence reſſemble à celui de leurs Peintres : il eſt forcé & ce qu'on pourroit appeller *miſer*. Aujourd'hui qu'il n'y a plus de cour dans cette ville, les beaux-arts y ſont totalement tombés, ainſi que la littérature; & les Florentins qui ont naturellement beaucoup de vanité, ſont d'autant plus ridicules qu'ils veulent encore paroître quelque choſe dans leur ignorance.

Le chef de la littérature à Florence est un homme qui passe toute la journée dans un café chez le Suisse. Il s'appelle D. L***, enflé d'orgueil comme la grenouille.

Le seul homme de lettres instruit qu'il y ait, c'est l'Abbé Nicolini, que vous devez chercher à connoître. La misere se manifeste en entrant dans Florence, même parmi le peuple, & je n'ai de ma vie vu porter autant de manteaux. Je ne crois pas que vous ayez oublié le beau jeune homme dont je vous ai souvent parlé ; il se nomme Niccolo Castellani & descend d'une des meilleures maisons. De mon temps il n'avoit que seize ans, mais avoit déja atteint toute sa croissance. Stosch m'a dit l'année derniere qu'il avoit perdu beaucoup de sa beauté. Il est sans doute peu connu ; car les femmes de Florence ne trouvent de beauté que dans le visage inanimé d'un Anglois. Je suis, &c.

LETTRE II.

Au même.

Rome, en Avril 1763.

J'AI laissé passer deux jours de courier, afin que ma réponse arrivât en même-temps que vous à Venise.

Le second article de votre lettre a pour objet

ma beauté dégénérée. Votre obfervation a été faite avec l'œil d'un connoiffeur ; & c'eft auffi dans la certitude où j'étois que vous y porteriez cette fagacité, que depuis tant d'années que j'ai quitté Florence, je n'ai defiré d'en être inftruit que par vous feul. Je n'en ai jamais parlé dans mes lettres au Confeiller Reiffenftein.

Stofch s'eft trompé, puifque ce jeune homme n'avoit pas encore atteint l'âge de la puberté. Je fuis fincérement fâché du paffage rapide de la jeuneffe qui devroit être éternelle pour certaines figures rares. On peut donc fe former des idées plus fûres & plus fixes de la beauté par les ouvrages de marbre, parmi lefquels il faut compter la tête d'un jeune Faune avec deux petites cornes au front, qui a parue depuis peu, & qui furpaffe toutes les beautés fublimes que j'aie vues jufques à préfent.

Cavaceppi eft le poffeffeur de cette tête, laquelle paffera fans doute auffi avec le temps entre les mains de quelque Anglois. Qui eft-ce qui voudroit ou pourroit la payer, fi ce n'eft un Amateur de cette nation ? Il eft certain, en attendant, que j'empêcherai, auffi long-temps qu'il me fera poffible, que cette tête ne forte de Rome.

On a trouvé à un palme près, qu'on efpére de découvrir auffi, tous les morceaux qui manquoient du grand vafe de marbre de trente-cinq palmes, de la villa du Cardinal Albani, repréfentant les

travaux d'Hercule. Cavaceppi posséde plusieurs autres découvertes nouvelles, & entr'autres une très-belle Pallas d'environ trois palmes de haut, mais sans tête & sans mains; un Faune habillé en femme qui danse en relevant avec modestie sa robe des deux mains, comme nos filles bourgeoises des petites villes, quand elles veulent ou doivent danser pour la premiere fois à des nôces. Mais le plus beau de ces ouvrages est un Prisonnier assis, à qui il manque un bras & une jambe; morceau qu'on ne doit pas placer beaucoup au-dessous du Laocoon. Il nous est arrivé entr'autres choses de la Grece, une statue de femme drappée, sans tête & sans bras, avec le nom de l'Artiste, dont il ne s'est néanmoins conservé que le nom du pere.... ΣΙΜΑΧ ΟΥΕΠΟΙΕΙ, veut dire ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ.

Le Cardinal a acheté un beau Jupiter en camée pour trente écus. Quand on est à Rome, on ne s'apperçoit pas combien il se fait de découvertes; mais cela est fort sensible quand on a été un mois absent.

Je reviens encore une fois au *brevis ævi* de la beauté. Vittoriuccia commence aussi à tomber; ce qui a été remarqué par plusieurs personnes avec moi, même par ceux qui ne sont pas de l'art. Ses traits se grossissent, les os de ses joues (*ossa jugularia*) qui sont naturellement forts chez elle, deviennent plus sensibles, & avec le temps il ne restera que les yeux & la bouche.

Vasari (1) parle dans la vie de Raphaël du prétendu portrait de ce Peintre, ou plutôt de celui de Bindo Altoviti qui se voit dans la maison de celui-ci à Florence. Ceci suffit pour convaincre les Florentins d'ignorance à ce sujet. Je ne pense pas qu'ils chercheront à contredire les Ecrivains qui ont connu Raphaël personnellement; du moins est-il certain qu'Altoviti l'a connu très-particuliérement. Dans quelque temps d'ici on connoîtra à peine Benvenuto Cellini à Florence même (2).

---

(1) George Vasari, célebre Architecte & habile Peintre Italien dans le seiziéme siécle, élève & disciple de Michel-Ange & d'André del Sarto. La vie de Michel-Ange dont il est question ici se trouve dans l'ouvrage de Vasari, intitulé: *Vies des Peintres, des Sculpteurs & des Architectes, &c.*

(2) Ce que M. Winckelmann prédit ici, nous a été confirmé, en quelque sorte, par M. Lessing à son retour d'Italie. Malgré tous les soins qu'il s'est donnés, il n'a pu trouver nulle part en Italie l'édition originale de l'ouvrage de ce grand Florentin, que je lui avois fait voir dans la bibliothéque Electorale de Dresde. Comme ce livre est fort rare, & contient plusieurs remarques utiles, nous croyons faire plaisir au Lecteur d'en donner ici une idée succinte. La premiere édition de cet ouvrage parut en 1568, deux ans avant la mort de l'Auteur. En voici le titre entier : *Due Trattati, uno intorno alle otto principale arti della Scultura, dove si veggono infiniti segreti nel lavorare le figure di marmo e nel gettarli di bronzo, composti da* BENVENUTO CELLINI, *Scultore Fiorentino. In Fiorenza* 1568, *in-4°.*

La seconde édition parut en 1731, *in-4°.* à Florence. Comme j'ai comparé les deux éditions de ce livre, je remarquerai

Le palais Grimani à Venise mérite d'être vu à cause des ouvrages anciens qui s'y trouvent, ce que je crois devoir vous rappeller, parce que cela est peu connu des étrangers. Pococke a fait graver dans ses *Travels of the East* la statue de Marcus Agrippa qui est dans ce palais, que je n'ai jamais vu. Je suis, &c.

---

la différence que j'y ai trouvée. Il y a devant la nouvelle édition une préface instructive de vingt-quatre pages, où l'on trouve plusieurs anecdotes sur la vie, les écrits & les ouvrages de l'art de Cellini. Et à la fin il y a un fragment de cet Artiste sur les principes de l'art d'apprendre le dessin, qui n'avoit jamais été imprimé; & qui quelque court qu'il soit (car il n'est que de quatre feuilles) contient néanmoins plusieurs pensées ingénieuses. Tandis qu'on a omis dans cette nouvelle édition les éloges que plusieurs grands hommes ont faits des ouvrages de Cellini, qu'on a remplacés par une petite table des matieres. La vie de cet Artiste, qu'il a écrite lui-même, est intitulée: *Vita di* BENVENUTO CELLINI, *Orefice e Scultore Fiorentino, di lui medesimo scritta, in Colonia* (à Naples 1730) *in*-4°. Ce livre écrit avec beaucoup de feu & d'enjouement, est, en général, fort instructif, parce qu'il contient plusieurs anecdotes intéressantes & des éclaircissemens, tant sur l'état de l'art que sur l'histoire de son temps.

N. de M. D.

LETTRE III.

Au même.

Rome, le 22 Mai 1763.

LA rapidité avec laquelle se passe le printemps de la vie m'a fait faire, comme à vous, de tristes réflexions; particuliérement parce qu'il me paroît qu'il n'y a point de juste égalité entre les différens âges de la vie : la belle jeunesse, semblable au printemps de cette année, est, en général, à peine apperçue. Les Orientaux y ont trouvé quelque remède pour notre sexe dans la castration; & peut-être que cette mutilation opéroit chez eux le même effet sur les jeunes filles. L'Anglois Digby (1) a écrit un livre sur l'art de conserver la

(1) Le Livre dont parle ici M. Winckelmann doit avoir trouvé beaucoup de Lecteurs, si l'on en juge par le grand nombre d'éditions qui en ont été faites. Le titre porte : *Nouveaux Secrets expérimentés pour conserver la* BEAUTÉ DES DAMES, *& pour guérir plusieurs sortes de maladies : tirés des Mémoires de M. le Chevalier Digby, avec son Discours touchant la guérison des plaies par la poudre de sympathie, Tome I, II, septiéme édition revue, corrigée & augmentée d'un volume, à la Haye,* 1715, *in*-8°. L'Auteur de ce livre étoit un Anglois, appellé Kenelmus Digby, mort

beauté ; mais s'il n'a pas eu d'autre secret que celui de faire manger des viperes à sa maîtresse, son livre ne mérite pas grande attention. Aujourd'hui je regarde un beau visage & un beau corps avec bien plus d'indifférence qu'autrefois ; mais il me vient toujours de tristes pensées sur le peu de durée de la beauté. Dans quelques mois d'ici & peut-être à la fin de Juillet vous verrez imprimé un petit ouvrage de moi avec deux planches. Walther de Dresde doit faire traduire mon *Histoire de l'Art* en françois.

Le Prince Altieri a fait déterrer près d'Albani, plusieurs antiquités, entr'autres une belle urne funéraire d'albâtre d'une forme cylindrique estimée 200 écus. Il a fait venir aujourd'hui une statue que je verrai ce soir. —

Je suis, &c.

P. S.

La statue du Prince Altieri est un beau jeune Faune, *non bello d'idea, ma caricato da Fauno*, de grandeur naturelle, qui tient une conque qui a servie pour une fontaine. Il ne lui manque qu'une jambe & un bras, depuis le coude jusqu'au poignet. La tête ne s'est pas détachée du corps en tombant.

---

en 1665, qui s'étoit dévoué à la M[illegible]decine & à la Chymie, & qui demeura quelque temps à M[illegible]ntpellier. Son pere étoit le fameux Everhard Digby qui fu[illegible]écapité pour avoir trempé dans la Conjuration des poudres. N. de M. D.

LETTRE IV.

Au même.

Rome, le 4 Juin 1763.

Je vous ai parlé de mon travail au Vatican ; je chercherai néanmoins à jouer un autre perſonnage, & j'eſpére d'obtenir un ordre du Pape pour être chargé de faire un catalogue général des manuſcrits grecs. Par ce moyen j'aurai de l'occupation pour la vie, & je ſerai ſur un pied plus aſſuré ; je me rendrai auſſi par-là maître des ſecrets, pour me faire connoître dans la ſuite par quelque ouvrage grec.

Ce qui a paru de plus nouveau en tréſors de l'antiquité, eſt une Moſaïque de quatre figures jouant de divers inſtrumens, de deux palmes de haut & autant de large. Les figures en ſont maſquées & le travail en eſt ſi délicat, qu'on ne peut les diſtinguer à la ſimple vue. Le prix de ce précieux ouvrage eſt augmenté encore par le nom de l'Artiſte. Il s'appelle Dioſcoride, natif de Samos, & n'eſt d'ailleurs pas connu. Les caractéres en ſont noirs. Ce morceau a été trouvé le 28 Avril dernier à Pompeii près de Naples, ſans avoir ſouffert le moindre dommage, & ſurpaſſe tous les au-

tres ouvrages de cette nature. J'attends des nouvelles ſur la maniere dont il a été trouvé.

Quant aux morceaux qui ſont dans le palais Grimani, je ſais bien qu'on dit qu'ils viennent en grande partie de la Grece, ainſi que ceux de la bibliothéque. Je ne ſuis néanmoins pas de cette opinion, & crois qu'ils ont été raſſemblés ici par un certain Cardinal Grimani, qui a fait bâtir la plupart des maiſons de la Piazza Paleſtrina à Rome, qui appartiennent encore actuellement à cette famille. Parmi les différentes choſes qui ſont dans la bibliothéque, il y a un beau bas-relief endommagé. Ce morceau ſe trouvoit encore à Rome du temps de Fulvius des Urſins, c'eſt-à-dire, ſous le Pontificat de Paul III, comme je le vois par le deſſin qui en eſt au Vatican. Ce qu'il y a de meilleur dans le palais Grimani, doit être une ſtatue de Marcus Agrippa, que Pococke a fait graver pour ſa *Deſcription of the Eaſt* (1).

Je ſuis, &c.

---

(1) Ce morceau ſe trouve dans l'original anglois, T. II, p. 212, Tab. XCVII.

LETTRE V.

Au même.

Rome, le 12 Octobre 1763.

Vous vous abaissez à tel point au-dessous de vous, même & de moi dans votre derniere lettre & dans la précédente, que je ne sais en vérité ce que je dois vous répondre. Tout homme doit mieux se connoître que ne peut le faire un autre, & je me crois dans ce cas. Je suis donc convaincu de mon peu de mérite, qui ne consiste que dans la bonne opinion d'autrui, que j'ai obtenue par-tout, quoique tard. Tandis que par ce que vous écrivez des connoissances des pays où vous avez été, il étoit à craindre que le contraire ne vous arrivât; c'est-à-dire, que vous ne devinsiez orgueilleux, (*sume superbiam quæsitam meritis*) ; puis qu'entre plusieurs mille vous êtes le seul qui connoissez le beau, pour ainsi dire, par un instinct de la nature, sentiment que vous avez su rectifier encore. Vous trouverez plus de goût en Saxe, même chez les personnes qui n'ont jamais vu l'Italie; mais vous pouvez maintenant être le maître de tous. — On a employé d'anciennes inscriptions sur marbre

pour servir de pierres angulaires à la porte Ulrique d'Augsbourg.]

L'ouvrage adressée à M. de Berg est imprimé. J'y ai parlé un peu librement, dans l'espérance qu'il ne seroit lu par aucun Prince ou Ministre. Cependant M. de Berg me mande qu'on lui a écrit de Berlin, que le Roi de Prusse me fait venir chez lui & que je suis déja en route. Je n'en sais rien, si ce n'est qu'on m'a fait demander vaguement, si je voudrois accepter cette proposition. —

Je suis revenu aujourd'hui avec le Cardinal de Castello, où j'ai eu l'honneur de lire devant Sa Sainteté & une nombreuse assemblée un morceau de mon ouvrage italien.

Je me trouvois à côté du Saint Pere & j'ai obtenu pour ma peine sa bénédiction ordinaire. C'étoit une dissertation sur un ouvrage qui représente la mort d'Agamemnon, laquelle, comme vous pouvez bien vous imaginer, est un des plus beaux, des plus difficiles & des plus savans morceaux de cet ouvrage. Les dessins en sont tous de Casanova qui y entre pour la moitié des frais; ils ne peuvent donc qu'être bons. Il m'a chargé de vous faire ses complimens. Votre Thesée aura une place honorable, & quand la planche sera gravée, je vous en enverrai la gravure avec l'explication. Elle représente ce héros en prison pour avoir voulu enlever Proserpine, de concert avec Pirithous.

Je

Je vous remercie de tout mon cœur de vous être ressouvenu de moi dans une compagnie joyeuse. Je ne puis néanmoins vous rendre la pareille, car je suis éloigné de tout plaisir, & je ne me souviens pas d'avoir ris de bon cœur. Je suis cependant content & n'ai rien à desirer qu'un meilleur appétit, qui me manque; car le grand travail a totalement affoibli mon estomac.

Les nouvelles découvertes n'offrent rien d'intéressant. On a acheté depuis peu pour la villa du Cardinal une magnifique Pallas du plus ancien style grec, & d'un travail merveilleux —. Parmi les nouvelles aquisitions il y a une conque du rare porphyre verd, qui est un des plus curieux morceaux qui soient dans cette villa.

On attend à Florence le Duc d'York, frere du Roi d'Angleterre, que je devrai probablement accompagner dans Rome. J'espére qu'il aura plus de perception que le Duc de G**, sinon je jouerai un pauvre rôle. On lui rendra ici tous les honneurs convenables, comme au frere de l'Electeur d'Hanovre.

Ce qu'on apprend de plus nouveau de Naples, c'est la découverte d'une porte de la ville de Pompeii, car jusqu'à présent on avoit fouillé hors de la ville, comme il paroît maintenant. Le prétendu Baron du H. s'y est rendu, mais il s'y trouve dans de fâcheuses circonstances, & l'on croit que le gouvernement lui donnera bientôt son

congé. On a cherché à le faire connoître dans une petite brochure françoise intitulée : *Col Coureur*, que je n'ai pas encore vu. L'Auteur de ce livre a été instruit des aventures qu'il a eues hors de l'Italie ; mais celles qu'il a eues à Rome, lui sont en partie inconnues, & il a été mal informé des autres.

LETTRE VI.

Au même.

Rome, le 9 Novembre 1763.

Je n'ai rien appris d'anciens monumens, si ce n'est qu'on a trouvé près de Tivoli un grouppe, *il quale rappresenta Amore e Phische*, dont il n'y a d'endommagé que les bouts de deux doigts. Cette découverte a été faite par un Chanoine appellé Boschi à qui j'intenterai un procès, parce qu'il ne l'a pas déclarée & qu'il ne veut pas dire l'endroit où il a trouvé ce morceau, ce qui fait présumer que c'est dans un terrein étranger. On a trouvé sur le chemin d'Albano une colonne de granit, laquelle est si grosse, dit-on, que quatre hommes peuvent à peine l'embrasser. On en a découvert une semblable dans les fondemens du palais de Sancta Croce, qu'on a laissé telle qu'elle étoit, à cause de son énorme grosseur.

Parmi les Anglois qui ſont arrivés à Rome ſe trouve le Lord Spencer & ſon épouſe avec une grande ſuite. Cette Dame angloiſe eſt la plus belle femme de cette nation que j'ai vue juſqu'à préſent ; mais il y a à Rome beaucoup de perſonnes de ſon ſexe dont la beauté égale la ſienne.

Mon travail au Vatican a commencé, ce qui me laiſſe peu de temps. Je ſuis avec une éternelle amitié, &c.

LETTRE VII.

Au même.

Rome, le 11 Janvier 1764.

Le travail à la bibliothéque du Vatican, qui me prend toute la matinée, me laiſſe peu de temps pour ma correſpondance épiſtolaire ; & je conſacre volontiers les momens qui me reſtent à quelques-uns de nos compatriotes qui, comme vous, ont du goût & des connoiſſances : malgré cela je ne manque jamais de répondre, ſi ce n'eſt à ceux avec qui je n'ai rien à faire. Votre converſation & l'amitié qui en a été le fruit, réveillent toujours en moi des idées agréables, & jamais mes ſentimens pour vous ne ſe refroidiront.

Je me flatte même de jouir de votre compagnie à Rome.

Je vous plains moins de vivre dans un climat rude, que d'être éloigné des grandes beautés, dont vous sauriez mieux jouir que tout autre. Je pense toujours aux âpres hivers d'Allemagne, lorsque je puis rester ici toute la journée avec mes fenêtres ouvertes, & que je trouve un éternel printems dans notre villa.

Après avoir découvert la porte de Pompeii on a augmenté le nombre des ouvriers de huit à trente.

Jai vu représenter hier *Argentine* sur notre théâtre. Il y a qu'un seul air qui soit bien beau, le reste n'est que passable, *e non v'è nessun Musico chi canta bello* (*come dicono i Romaneschi*); & cela, comme vous le savez, est un point important pour moi. Demain je vais *alla Valle* pour voir & pour entendre le beau Venanzio, *chi fa la parte di donna.*

— — Mon *Histoire de l'Art* a paru avant Noël. Cet ouvrage est dédié au feu Electeur, qui ne l'a point vu; je perds donc ce que j'avois à attendre de ce côté-là, & je renonce en même-temps à toute espérance en Saxe.

J'ai reçu un nouveau volume de la *Bibliothèque des Sciences & des Beaux-Arts.* Je savois que mes petits ouvrages s'y trouvoient insérés; car je les avois fait partir de Florence. Mais j'avois de-

mandé qu'on n'en nommât point l'Auteur. On n'y a mis aussi, malgré ma défense, qu'un simple *W*. Je n'ai au reste pas à me plaindre dès Journalistes : ils en ont tous agi fort honnêtement avec moi.

Le mariage de Vittoria est arrêté pour ce Carnaval. La mere & la fille vous saluent, ainsi que le Cardinal, qui se souvient toujours de vous, principalement quand je lui parle : *di quel Tedesco che aveva quello spirito sciolto e fino.*

Je suis, &c.

LETTRE VIII.

Au même.

Rome, le 18 Février 1764.

J'APPRENDS avec chagrin que vous vous plaignez de votre santé. L'hypocondrie est une maladie qui peut se guérir, & dont vous n'auriez pas été attaqué à Rome. Notre hiver ressemble à un éternel printems, & il n'a pas tombé une goutte de pluie depuis un mois. La fleur des amandiers est déja tombée, & les boutons des autres arbres sont prêts à s'ouvrir. Si j'étois né dans des circonstances plus heureuses, comme vous, je n'aurois goûté ce bonheur que peu de temps,

peut-être même jamais. Il ne me manque qu'un meilleur estomac.

Je crois vous avoir marqué que la femme de M. Mengs est revenue d'Espagne, & qu'elle a apporté avec elle un camée représentant Persée & Andromede, qui est peut-être la plus belle pierre qui soit au monde. Aussi a-t-elle couté mille séquins, que ce Peintre en a payé parce que le Roi d'Espagne l'a trouvé trop chere. Le Peintre anglois Jenkins a fait l'acquisition d'une tête de Caligula (un camée), avec le nom de l'Artiste, Dioscoride, qui est une des plus belles têtes en camée que j'aye vu entre mille. Il a couté mille écus. Il y a quelque temps que j'ai vu les pierres gravées du palais Piombino, qui est la plus grande & la plus belle collection qu'il y ait en Italie. On attend ici le Chancelier Woranzow, que j'aurai certainement occasion de connoître. Je m'apperçois qu'il y a certaines choses qui sont marchandise inconnue dans vos cantons, c'est pourquoi je ne vous parle plus de mon *Histoire de l'Art*, qui est déja arrivée en Suisse, où elle a été lue & louée.

Je suis, &c.

LETTRE IX.

Au même.

Rome, le 27 Mars 1764.

Je vous annonce mon retour de Naples, quoique furchargé de travail ; car je ne puis penfer à Naples fans defirer d'avoir fait ce voyage en votre compagnie, ou de le faire dans la fuite. J'y ai refté pendant trois femeines, & j'ai tout revu de nouveau ; j'ai été trois fois à Pozzuoli, à Bayes, &c., deux fois à Pompeii, & plufieurs fois à Portici, comme vous pouvez bien vous l'imaginer. J'ai vu beaucoup de belles chofes, tant de la nature que de l'art ; & j'en aurois joui davantage fi j'avois pu partager mon plaifir avec vous. Depuis deux années on a fait à Pompeii plus de découvertes qu'auparavant en vingt ans, parce qu'on fouille maintenant dans la Ville même, où l'on a débarraffé entiérement deux magnifiques bâtimens, dont la cour de l'un eft toute en mofaïque. On voit la porte de la ville. D'un côté il y a des tombeaux & des gradins femi-circulaires ; & de l'autre côté un grand foubaffement de vingt palmes, fur lequel étoit peut-être placé une ftatue équeftre. On n'en a néanmoins trouvé aucun vef-

tige; car comme la ville avoit soufferte par un tremblement de terre avant l'éruption du Vésuve, elle avoit été dépeuplée en partie, & l'on a eu le temps d'emporter les choses les plus précieuses; de sorte qu'on a même enlevé les peintures des murs des appartemens. On a emporté aussi plusieurs gonds de porte de bronze (*Cardini*).

Dans une villa près de Naples on a trouvé en ma présence, le 28 Février avant midi, une autre mosaïque semblable à celle dont je vous ai parlé, & avec le nom du même artiste, savoir, Dioscoride de Samos.

J'augmenterai de ces observations la seconde édition des *Découvertes d'Herculanum*, laquelle paroîtra vraisemblablement à la prochaine foire de St Michel.

Je suis, &c.

LETTRE X.

Au même.

Rome, le 23 Juin 1764.

Ne soyez pas fâché de trouver ici une incluse que j'ai voulu faire parvenir franche de port à ce Maître-ès-Arts. Il m'a écrit en latin (j'ignore pourquoi il ne s'est pas servi de la langue alle-

mande), pour me demander quelques détails sur ma vie & sur mes écrits, pour en former, dit-il, une histoire exacte de ma vie; ce que je lui ai néanmoins refusé dans la même langue; parce qu'il n'est pas encore temps d'y songer —.

Je suis depuis trois semaines avec le Cardinal à sa villa; mais je vais néanmoins coucher à Rome, dont je sors avant le lever du soleil, parce que le grand bruit m'empêche de dormir. Il y a tous les soirs une table de 30 à 40 couverts; on y danse, & tout Rome, ainsi que les étrangers, y sont bien reçus. Parmi ces personnes sont le Comte de Hessenstein, le Duc de Rohan, &c.

Je ne puis rien vous dire touchant les antiquités nouvellement découvertes, si ce n'est que Jenkins a trouvé, on ne sait dans quelle maison de Rome, une Vénus qui surpasse de beaucoup toutes les autres Vénus, même celle de Florence, & qui est digne du ciseau de Praxitele. Elle représente une jeune fille qui à toute sa croissance, & a été si bien conservée qu'il ne lui manque pas un seul doigt. C'est un ouvrage d'une beauté ravissante, & qui seul mérite qu'on fasse le voyage de Rome. Le Cardinal a acheté un des plus grands & des plus anciens bas-relief qu'il y ait au monde, qu'on a trouvé depuis peu. Il représente deux figures & un cheval de grandeur naturelle. On est occupée maintenant à placer, peu-à-peu, des statues dans le portique circulaire, &c. Montagu

m'a écrit depuis peu d'Alep qu'il n'a rien pu voir en Egypte, à cause des incursions des Arabes dans ce pays. Stosch est retourné à Constantinople; je lui ai donné mon *Histoire de l'Art* pour son voyage.

Casanova part pour Dresde comme Professeur de l'Académie de cette ville. Moi je reste à Rome, & peut-être irai-je en Grece; il y a même beaucoup d'apparence que ce voyage aura lieu.

Je suis, &c.

LETTRE XI.

Au même.

Rome, le 16 Juillet 1764.

Ce qui dans votre chere lettre m'a fait le plus de plaisir, c'est l'espérance que vous me donnez de vous revoir bientôt dans la belle Italie & dans la magnifique ville de Rome. Ne craignez rien. Tout est en abondance ici, & à Naples même on ne manque de rien; il n'y a eu qu'une maladie épidémique qui a emporté beaucoup de monde. Vous pourrez vivre avec la plus grande économie, & jouir néanmoins avec plus d'agrément de Rome que la premiere fois; car il ne faut pour la vraie jouissance que du temps & un ami; le temps dé-

pend de vous, & vous trouverez en moi l'ami. Vous n'avez pas encore vu notre pays dans toute sa beauté; c'est bien, je crois, ce que la nature offre de plus admirable, spectacle que vous pourrez admirer à Castello. Il faut que vous y passiez plus d'un jour avec moi, vous serez logé commodément à la villa du Cardinal. Vous devez jouir avec moi de la plus belle plage de toute la méditerranée, qui est à Nettuno. Vous n'aurez besoin que d'un seul domestique qui sache faire la cuisine, talent qu'ont, pour ainsi dire, tous les domestiques italiens. Mon cœur deviendroit une fois plus grand qu'il n'est; car je n'ai jamais parlé à personne avec autant de liberté qu'à vous; & je prendrai part à tous vos plaisirs, que je chercherai à multiplier autant qu'il dépendra de moi.

Notre *Villeggiatura*, qui a durée six semaines, a été tout-à-fait singuliere. Toute la ville de Rome s'y trouvoit tous les soirs rassemblée, & il y avoit quelquefois jusqu'à soixante personnes à souper, où tous les étrangers étoient admis. Le Comte de H**. n'a pas manqué un seul soir; mais je ne me suis pas senti disposé à lier connoissance avec lui, parce qu'il n'est pas venu à Rome pour voir des vieilles murailles, comme il le dit expressément lui-même. On y joue & l'on y danse jusqu'au grand jour.

J'ai causé avec le Duc d'York, mais je n'ai rien eu d'autre à faire avec lui; car il n'a rien voulu

voir, & n'a resté en tout que douze jours à Rome. On a compté cinq cens carrosses à la fête que le Cardinal lui a donnée.

Je connois le Professeur Schöpflin; mais l'estime, que j'avois conçue pour lui a infiniment diminuée par ce que vous m'avez écrit. Le pauvre homme à besoin de beaucoup d'instruction. Votre pierre n'est pas encore gravée, mais son tour viendra bientôt. Schöpflin ne pouvoit pas savoir ce que vous demandiez; car les recherches sur le style de l'art sont une découverte nouvelle, dont on ne se doutoit pas encore du temps qu'il a pu être à Rome.

Il a paru, depuis quelques jours, une tête de Pallas, qui surpasse en beauté tout ce que l'œil de l'homme peut voir, & tout ce que le cœur & l'esprit peuvent concevoir. Je demeurai comme pétrifié lorsque je la vis. Cavaceppi la posséde, mais c'est encore un secret.

Casanova a découvert à Rome un tableau du Corrége, que personne ne connoissoit, parce qu'il étoit couvert de crasse. Il l'a acheté & nettoyé, & se voit par ce moyen possesseur d'un des plus beaux tableaux qu'il y ait au monde. Il part le mois prochain pour Dresde. Jouissez de mille plaisirs en attendant le moment de nous revoir. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XII.

Au même.

Rome, le 19 Décembre 1764.

POURQUOI gardez-vous depuis si long-temps le silence? Il est vrai que ma dernière lettre ne demande point de réponse; mais vous m'avez déja gâté, & comme on s'occupe toujours de ce qui nous est cher, je crains que vous ne soyez malade; car je ne crois pas que votre silence puisse avoir d'autre cause. Quelquefois je fais mon rêve ordinaire, que vous êtes en voyage & que vous m'apporterez vous-même la réponse: car les images des rêves qu'on fait les yeux ouverts ne s'envolent pas si promptement que celles des songes de la nuit qui disparoissent au réveil; particulierement celles d'un rêve aussi agréable que celui que je chercherai à entretenir aussi long-temps que je verrai la moindre possibilité qu'il puisse se réaliser. Une amitié que l'absence fortifie est, à mon avis, celle que, sans vous compter, j'ai trouvée encore dans une seule personne (1); amitié très-rare &

(1) Si l'on a lu avec attention les lettres de M. Winckelmann à M. Franken, on s'appercevera facilement que par cette seule personne il a voulu désigner ce Bibliothécaire. N. de M. D.

que nombre d'hommes ont désespéré de trouver.

Stosch me mande par sa derniere lettre de Constantinople que le célébre Montagu a enlevé la femme du Consul de Dannemarc à Alexandrie. Montagu fit partir celui-ci pour la Hollande, ou pour mieux dire, il lui persuada d'y aller, pour arranger ses affaires, en un mot sous un faux prétexte. Quelques mois après le départ du Consul, Montagu produisit une lettre par laquelle on lui annonçoit sa mort, & il épousa sa femme qu'il conduit maintenant avec lui en Syrie. Mais le Résident de Dannemarc a reçu la nouvelle que le Consul danois se trouve bien portant au Texel en Hollande. Montagu m'a écrit d'Alexandrie; j'ai même fait usage d'un de ses avis dans mon *Essai sur l'Allégorie*, que je ferai partir sous peu de jours pour Dresde, où il doit être imprimé, mais sans mon nom. J'ai pensé à cet ouvrage, lequel aura plus de trente-six feuilles, avant de partir pour l'Italie. Pour le rendre d'une plus grande utilité, j'y ai ajouté trois tables: la premiere des passages des Ecrivains anciens & modernes que j'ai éclairci, corrigé & critiqué; la seconde est celle des matieres, & la troisiéme contient les ouvrages anciens & modernes de l'art que j'ai cités, & les lieux où ils se trouvent.

Vous aurez peut-être déja vu ma vie & mon

caractere, imprimés séparément (1). C'est l'ouvrage d'un pauvre Cuistre accablé sans cesse par l'humiliation, la misere & l'ignorance, & l'on ne pouvoit rien attendre de mieux de lui. Il ne m'a connu que superficiellement, & cela seulement jusqu'à ce que je suis parti pour la Saxe; & il se trompe même encore sur ces faits. On m'a envoyé cette brochure à Rome.

La Société Royale Angloise à Gottingen m'a choisi pour un de ses membres. Voilà assez de nouvelles pour cette fois. Le courier prochain je ne vous entretiendrai que de découvertes d'anciens monumens.

Je suis, &c.

---

(1) Le titre de cet ouvrage porte : *Abrégé de l'Histoire de la vie & du caractere de M. le Président & Abbé Winckelmann, à Rome, l'année 1764*, sans lieu, en une feuille in-8°. Dans la préface il est dit que ces anecdotes ont été prises du Mercure littéraire d'Altena, où elles ont été insérées par M. le Recteur Paalzou de Seehausen, ci-devant collegue de M. Winckelmann dans cette ville.

LETTRE XIII.

Au même.

Rome, le 3 Juillet, 1765.

JE commence par répondre à la fin de votre lettre, parce que c'est ce qui m'en a été le plus agréable. Si vous vouliez, mon cher Ami, vous abaisser jusqu'à consacrer quelques heures perdues à cette traduction, je la ferois annoncer dans le *Journal Littéraire*, afin que personne ne l'entreprenne, ou ne la continue; & je vous ferois passer des corrections & des aditions considérables, car vous pouvez bien penser que j'ai acquis beaucoup de nouvelles connoissances depuis trois ans. On me mande de la Suisse qu'on traduit tous mes ouvrages, non-seulement en françois mais aussi en anglois; cependant on ne me dit point d'où l'on tient cette nouvelle. Tous les traducteurs seroient arrêtés par ma déclaration, & l'on pourroit faire imprimer cette traduction à Genève. Il paroît que M. le Comte de Linden (1) est poussé par un

(1) M. le Comte de Linden avoit fait proposer par M. de Kauderbach, Ministre de la Cour de Saxe à la Haye, de faire imprimer à ses frais tous les ouvrages de M. Winckelmann, avec autant de planches qu'il le desireroit.

esprit

esprit mercantil dans sa proposition, qui n'est pas acceptable. Quoiqu'il en soit, je suis obligé de faire mettre cette déclaration dans le journal en question, ce qui se fera au premier jour. Je changerai presqu'entiérement le chapitre des Etrusques, & celui de la Beauté pourra être plus étendu.

Quant à la vie de Hedlinger, j'avois promis, à la vérité, sur les demandes réitérées du vieux Fuessli, de donner un discours préliminaire pour cet ouvrage; mais comme je ne puis pas juger du mérite de cet Artiste par trois petites médailles qu'on m'a envoyées pour cet effet, j'ai retiré ma parole il y a plus d'un an. Peut-être bien s'est-on flatté encore de me persuader, & que c'est dans cette espérance qu'on en a parlé dans le prospectus.

On publiera le mois prochain le quatriéme volume des *Peintures d'Herculanum*; mais il faut le demander à Tanucci même. Je ne suis pas brouillé avec le bon pere Della Torre, comme je le sais par la déclaration verbale qu'il en a faite à quelques personnes. Il paroît néanmoins qu'il veut interrompre notre correspondance épistolaire, parce que je me suis attiré la disgrace de la cour par ma *Lettre sur les découvertes d'Herculanum*. Il a paru deux écrits scandaleux contre cet ouvrage, dont l'Auteur de l'un est mon prétendu ami, le Marquis Galiani. Mais ils font si peu d'honneur à notre siécle & à la cour, qu'on assure que Tanucci a donné ordre d'en retirer toute l'édition.

J'espere de revoir ici mon cher Mengs, & suivant toutes les apparences encore avant la fin de cette année; car il ne peut rester plus long-temps éloigné de Rome; & comme il devra renoncer alors à sa pension (ce qui me fait beaucoup de peine) il sera obligé de vivre du travail de ses mains.

Je crois vous avoir mandé que le Roi de Prusse a acheté les pierres gravées de Stosch.

LETTRE XIV.

Au même.

Rome, le 4 Septembre 1765.

L'ESTIME & l'amitié exigent de moi que je vous fasse savoir le premier, ainsi qu'à Stosch, & peut-être à vous deux seulement, les propositions que le Roi de Prusse m'a fait faire par le Colonel Quintus Icilius (1). Comme il y a long-temps, est-il dit, que Sa Majesté a conçu de l'estime pour moi, & desire m'avoir à son service, Elle m'a

C'est à M. Guichard, né à Magdebourg, que le Roi de Prusse a donné le nom de *Quintus Icilius*. Tout le monde sait combien S. M. Prussienne aime cet Officier, qu'Elle se fait un plaisir de plaisanter sans cesse.

destiné la place de son premier Bibliothécaire & de Président de son cabinet de médailles & d'antiques, vacante par la mort de M. Gauthier de la Croze, avec deux mille écus de pension. Je n'ai pu rejetter cette invitation avantageuse dans ma patrie, & j'attends au commencement d'Octobre une réponse, d'après laquelle je partirai tout de suite, pour ne pas voyager au cœur de l'hiver.

Je suis fâché de ne pas faire ce voyage au printems; car alors je n'aurois pas manqué d'aller à Lausanne, & j'aurois vu le reste de la Suisse. Mon ouvrage sera donc imprimé à Berlin. Combien n'aurois je pas desiré de jouir de Rome avec vous? J'espere néanmoins de revoir cette ville, du moins pour un mois, quand mon ouvrage sera fini. Je fus hier à Frascati, pour y faire dessiner l'admirable tête colossale d'Antinous de Monte Dragone; & cela pour la seconde fois, parce que le premier dessin n'étoit pas à mon gré. Après l'Apollon & le Laocoon, cette tête est sans contredit ce qu'il y a de plus beau au monde. Je suis, &c.

P. S. J'écris aujourd'hui à Wilkes à Geneve, où il est arrivé de Naples. Il désavoue tout ce qu'on a dit du vol de la danseuse Corradini. S'il va à Lausanne, comme je le crois, faites-moi l'honneur de lui dire que vous êtes le meilleur de deux ou trois amis que je possède.

LETTRE XV.

Au même.

Rome, le 10 Octobre 1765.

VOTRE derniere lettre, pleine de bonté & d'amitié, me fait regretter le voyage que je ferai probablement; & si j'avois eu avis de votre arrivée, je m'y serois déterminé plus difficilement encore. Je m'étois déja formé mille idées agréables du plaisir que je goûterois en votre compagnie pendant votre second séjour à Rome; & j'avois remis à dessein jusqu'à votre arrivée d'aller voir plusieurs choses hors de Rome. Si mon départ étoit fixé au printems, je vous attendrois certainement ici, & je dirois à tout le monde la cause de mon délai, en montrant à tous les étrangers qui pourroient se trouver alors à Rome, combien je serois occupé de vous seul. Je me flatte qu'on ne me forcera pas de partir avant l'hiver, afin de jouir d'un plaisir que je desire depuis si long-temps.

Je n'ai pas encore reçu de réponse de Postdam; & comme le Roi est parti pour la Silésie, elle pourra bien tarder quelque temps à venir; d'ailleurs je ne partirai point qu'on ne m'ait fait préalablement passer de l'argent pour mon voyage.

On a cherché à me retenir ici, & le plus estimable de tous les Cardinaux, Mgr Stoppani, m'a fait offrir par le Cardinal une pension considérable. Je l'ai fort peu connu jusqu'à présent; mais depuis cette offre j'ai lié amitié avec lui à Palestrine, où il demeure depuis quelques mois dans son évêché. Si vous voulez faire la connoissance d'un Cardinal, celui-ci est le seul qui puisse vous convenir; gravez alors dans votre mémoire quelques passages d'Horace, car il sait ce Poëte par cœur.

Je ne puis m'empêcher de vous parler du jugement inconséquent de Wilkes. Cet Anglois ne connoit la nation que par les François qu'il a vu en Italie, & n'a fait la connoissance d'aucun homme de mérite.

On dit que Mengs doit venir au printems prochain, en conservant sa pension, avec toute sa famille à Rome, pour y passer une couple d'années. Si cela a lieu, vous pourrez vous flatter de jouir d'une agréable compagnie.

Tâchez de faire venir de Zuric, avant votre départ, mon *Essai sur l'Allégorie*; car j'ai éclairci une infinité de choses dans cet ouvrage qui peut vous être utile, sur-tout par la troisiéme table des anciens monumens que j'ai cités, & des lieux où ils se trouvent.

Montagu sera ici sous peu de jours. Mais comme il craint qu'on n'ait appris sa conduite scandaleuse à Alexandrie, il a demandé pour

quelques jours une chambre aux Moines Maronites dont je lui ai fait faire la connoiſſance, afin de reſter dans un parfait incognito; mais cela lui a été refuſé. Il a écrit à l'Abbé de ce couvent qu'il porte une longue barbe, & qu'il a un Arabe pour domeſtique. Une autrefois je vous en dirai davantage. Je ſuis, &c.

LETTRE XVI.

Au même.

Rome, le 21 Décembre 1765.

C'EST avec un plaiſir infini que j'ai reçu hier votre lettre attendue & deſirée depuis ſi long-temps, par laquelle vous me donnez l'agréable nouvelle de votre arrivée à Bologne. Vous me trouverez le même que vous m'avez laiſſé, & je jouirai avec vous de la belle campagne auſſi long-temps que vous le deſirerez. J'ai remercié le Roi de Pruſſe des propoſitions qu'il m'a fait faire, & je ne m'en répentirai pas, quoiqu'il ſera difficile de remplir les promeſſes qu'on m'a faites ici; je ne puis faire qu'un dîner par jour, & ſuis aſſuré de l'avoir. Cependant on n'a pas encore perdu l'eſpérance à Berlin. Vous me trouverez ici dans la compagnie d'un Prince bien aimable; c'eſt le

plus jeune Prince de Mecklenburg-Strelitz, qui doit paſſer une année entiere à Rome. On m'a délivré, par égard pour lui, de ma gêne au Vatican; & quoique je perde beaucoup de temps, je veux néanmoins finir avec lui, comme j'ai commencé. J'eſpere vous embraſſer ici après les fêtes, & j'en ai ſur le champ communiqué la nouvelle au Cardinal, qui ſe rappelle fort bien votre perſonne, car on a ſouvent parlé de vous, & comme vous le méritez. Votre prochaine arrivée a cauſé une petite jalouſie au Prince, parce qu'il craint que votre préſence ne lui faſſe du tort; car je lui ai déclaré que je le quitterois quelquefois pour aller dîner avec vous. J'ai néanmoins dû lui promettre que je ne m'engagerai pas autant avec d'autres perſonnes, ce que je ne ferai pas non plus.

Je voulois vous en dire davantage, parce que votre prochaine préſence échauffe mon eſprit; mais je réſerve cela juſqu'à ce que je puiſſe le faire de vive voix avec toute l'effuſion du cœur. Je ſuis charmé que vous n'ayez point contracté l'opiniâtreté ſuiſſe, & que vous ayez conſervé votre ame pure & ouverte au plaiſir, auquel je compte prendre la plus grande part avec vous. Je ſuis, &c.

LETTRE XVII.

Au même.

Rome, le 26 Février 1766.

Je crains beaucoup, mon doux Ami! de ne pas vous posséder ici, & ce n'est pas d'aujourd'hui que cette crainte me tourmente. Il est difficile de plaider contre toute une famille. En attendant soyez assuré que je ne desire rien tant au monde que de m'entretenir avec vous.

Mon ami Stosch, qui va chez le Roi de Prusse, n'a pas encore perdu l'espérance de me faire passer à Berlin. Cela deviendra néanmoins d'autant plus difficile, que toute envie m'en est passée; & comme je dois songer à imprimer mon ouvrage italien, mon absence de Rome devient même impossible.

M. le Duc de la Rochefoucauld, que j'ai accompagné pendant quelque temps, m'a donné, lorsqu'il est parti, cent écus pour l'avancement de mon ouvrage italien. Peut-être l'avez-vous vu à Bologne. Je suis, &c.

LETTRE XVIII.

Au même.

Rome, le 23 Février 1767.

Je puis avec raiſon me plaindre du ſort de n'avoir pu jouir du meilleur de mes amis, qui s'eſt éloigné de moi, tandis que je pouvois me flatter de le voir. Je pourrois bien faire encore cet été un voyage furtif à Naples; & ce feroit une folie de ma part que d'y aller comme un coupable ſous la protection d'autrui : c'eſt ce que le devoir ni les circonſtances ne m'obligent point de faire.

Avant de vous mettre en voyage il ſera néceſſaire que vous liſiez l'*Italiam & Siciliam* de Cluverius, & que vous en faſſiez des extraits (1). Vous pouvez vous paſſer de tous les autres livres. *La Sicilia illuſtrata* du P. Pancraze eſt un *Feto frateſco*. La deſcription de la Sicile du Hollandois eſt un *in-folio* aſſez conſidérable, & contient tout ce qu'il eſt poſſible de dire. Cet ouvrage eſt d'une telle im-

(1) M. le Baron de Riedeſel ne paroit pas être du ſentiment de M. Winckelmann ſur cet ouvrage de Cluverius. Voyez ſon *Voyage en Sicile & dans la grande Grece.*

portance pour vous, que votre voyage feroit infructueux fi vous l'entrepreniez fans l'avoir lu.

Tâchez de voir à Palerme l'Abbé Bandini de Siene, qui doit y être connu de tout le monde; c'eft un fubtil Florentin, qui étoit Bibliothécaire du Cardinal Archinto à Drefde; fi je ne l'oublie pas, je lui marquerai votre arrivée, parce qu'il peut vous être là-bas d'une grande utilité, & vous donner des inftructions fur toute la Sicile, car il ne manque pas de goût.

Il faut chercher parmi les ruines du temple de Jupiter, un petit morceau d'une colonne où le chapiteau dorique foit confervé, parce que le P. Pancraze protefte qu'il n'a pu trouver la moindre trace des énormes colonnes de ce temple. Il y a de moi une differtation particuliere fur ce temple dans la *Bibliothéque des Sciences & des Beaux-Arts* (1); que vous pourrez comparer dans la fuite avec vos propres obfervations.

Je vous embraffe de tout mon cœur.

---

(1) La traduction de ce morceau fe trouve à la fin de la premiere partie de ces lettres.

LETTRE XIX.

Au même.

Rome, le 2 Juin 1767.

Je me réjouis pour moi-même & pour notre patrie, de ce que vous venez de faire heureusement ce voyage difficile, car j'espere que vous communiquerez au Public vos remarques, ainsi que vous l'avez fait à moi. Ce que vous me dites du temple de Girgenti, suffit seul pour me prouver que vous avez plus vu & mieux vu que d'autres, puisque ce court indice sert à expliquer le passage obscur de Diodore de Sicile; & je suis assuré que d'Orville n'a pas remarqué cela. Plût à Dieu que j'eusse pu vous accompagner! car votre relation m'a donné plus d'envie de faire ce voyage que tout ce qu'on m'en avoit dit de vive voix; & personne aussi n'étoit plus libre de préventions. Byres & son compagnon n'ont pas trouvé la même hospitalité que vous, dont je soupçonne facilement la raison, si cela est vrai. Car un être aussi taciturne, aussi inquiet & aussi foible ne m'engageroit pas beaucoup à lui offrir ma maison & ma table; & tous les deux, de même que tous

les Anglois en général, conserveront une aversion pour cette nation.

J'étois dans l'intention d'aller à Naples, car d'Hancarville m'en a tant dit, que pendant long-temps je n'ai eu rien d'autre dans l'esprit; j'ai cependant été retenu par la réflexion de sa réputation qui n'est pas encore bien rétablie; car je n'aurois pu m'empêcher de loger chez lui. Je vois néanmoins que son cœur n'est pas méchant, qu'il est sensible à l'amitié, qu'il y engage même. Je n'ai pu m'empêcher d'entrer en correspondance avec lui, à cause du Ministre d'Angleterre, & ses lettres sont si pleines de chaleur que le plus froid Catholique Ecossois devroit y répondre avec amitié.

Si vous vouliez, mon cher Ami, publier quelque chose en allemand de votre voyage, je m'offre d'y faire une préface, laquelle, j'espere, ne vous seroit pas désagréable.

Je suis maintenant occupé au troisiéme volume des *Monumenti*, lequel réussira pleinement à mon gré je crois. Je n'y mettrai cependant la derniere main qu'à mon retour d'Allemagne. Je me suis entiérement dégagé du Vatican, & j'ai déclaré que je ne voulois plus recevoir les récompenses mesquines qu'on fait à Rome.

Mon plus grand desir aujourd'hui est de manger la soupe avec vous, & de vous faire des questions à l'infini, particuliérement sur les Beautés d'Ery-

cine (1). Si je n'avois pas résolu de faire le voyage d'Allemagne, je pourrois bien faire celui de la Grece; car je crois toujours en découvrir & en voir plus que les autres.

Un jeune Négociant de Marseille (2), qui a passé quelques années à Constantinople, avec une bonne collection de livres, & qui a parcouru la Grece, s'offre de contribuer autant qu'il dépend de lui à ce voyage. Il ne cesse de me peindre les grandes beautés qu'il y a vues, & desire que je puisse les voir aussi pour les décrire. Je dois néanmoins remettre ce projet jusqu'à mon retour. Mon malheur est que je suis de ces gens que les Grecs appelloient ὀψιμαθεῖς, *sero-sapientes*: (*sapientes* n'est pris ici que comme le moindre degré de savoir); car je suis entré trop tard dans le monde & en Italie. J'aurois dû y venir à votre âge, si j'avois reçu une éducation convenable.

J'espere que nous passerons des jours plus agréables ensemble l'automne prochain; car alors, &

(1) M. le Baron de Riedesel pense que le culte qu'on rendoit à Vénus sur le mont Erix, pourroit bien avoir tiré son origine de la beauté des femmes qui l'habitoient. Il ajoute que Trapani renferme encore aujourd'hui les plus belles personnes de la Sicile. Voyez son *Voyage en Sicile & dans la grande Grece*, p. 20.

(2) C'est sans doute M. Guys de qui nous avons quelques ouvrages littéraires estimés.

même dès à présent je puis être entiérement à vous, comme je le ferai aussi long-temps que je vivrai.

O qui amplexus & gaudia quanta futura!

LETTRE XX.

Au même.

Villa Albani, le 17 Juin 1767.

Si jamais lettre de votre part m'a été chere & agréable, c'est sans doute celle que je reçois dans ce moment; & à laquelle je vous réponds plein de joie, d'amour & de la plus vive amitié, mais en même-temps dans la plus grande confusion: car je me trouve partagé entre vous & mes amis éloignés, entre le ciel de la Grece & celui de la patrie. Dans cette grande alternative, où mille idées agréables se présentent rapidement à mon imagination & laissent flotter mon cœur & mon esprit dans l'incertitude, l'espérance de jouir bientôt de vous sans réserve & avec toute l'effusion de cœur, est ma plus grande consolation, jointe à l'idée que je suis libre de vous suivre. Je suis maintenant convaincu que s'il y a un homme qui met son bonheur dans la balance de la raison, c'est sans doute moi; car je suis pleinement satis-

ſait de mon ſort, & je jouis du bonheur extraordinaire de poſſéder deux amis préférables à tous les biens & à toutes les grandeurs de la terre; & c'eſt ſans doute avec l'un de vous deux que je finirai mes jours, ſans autres ſoins, ſans autres deſirs & ſans autre ambition. Je partirois ſur le champ pour Naples, ſi nous n'étions pas ſi près des grandes chaleurs; & mon petit commerce ne me permet pas d'être abſent pendant tout l'été. Mais vous devez, mon cher Ami, donner l'automne à Rome & à moi. Alors je jouirai de vous à toute heure, & nous nous promenerons enſemble dans ces lieux fortunés, fier de l'ami avec qui je goûterai ce plaiſir. — "

Je vous prie de jetter le plutôt qu'il vous ſera poſſible ſur le papier la relation de votre voyage. Si vous le trouvez bon, j'y joindrai une préface avec une épître dédicatoire à vous-même, par laquelle on pourra s'appercevoir que l'Auteur de l'ouvrage eſt la même perſonne que celle qui veut bien en recevoir la dédicace.

Nocturnis te ego ſomniis
Jam captum teneo — HORACE.

LETTRE XXI.

Au même.

Rome, le 18 Juin 1767.

Si jamais j'ai soupiré après quelqu'un, c'est bien maintenant après vous; car dorénavant nos entretiens seront sans bornes & sans fin. En faisant nos tournées, je commencerai au Quirinal par des discours pleins d'enthousiasme; & quand nous arriverons fatigués à Castello, il nous restera à nous entretenir en continuant nos courses à Nemi, à Genzano, & ensuite à Tivoli & à Subiaco. C'est alors que je voudrois que plusieurs novices Allemands me vissent empressé autour de vous, pour ne m'occuper que de vous seul. Dès l'aube du jour j'irois vous trouver, pour aller ensemble à Villa Madona; & du pain & des herbages me seront plus agréables en votre compagnie que tous les mets de la table du Cardinal. Je m'éleverai avec mon Ami au-dessus de tout ce qu'on estime de grand dans le monde, pour nous promener en imagination le long des bords de l'Ilissus & de l'Eurotas. Ne seroit-il pas possible que vous revinssiez au moins en Octobre? J'espere que les folies d'un mariage ne vous arrêteront pas.

Le

La lettre du Prince d'Anhalt, que je reçois dans ce moment, m'apprend que le jeune Prince Henri de Prusse est mort de la petite vérole. C'étoit un Prince bien estimable, à ce qu'il me marque ; & qui auroit fait honneur à l'humanité (1).

LETTRE XXII.

Au même.

Rome, le 27 Juin 1767.

MILLE remercimens pour le Journal intéressant & instructif de votre voyage dont j'attends la suite, & au sujet duquel j'ai écrit en Suisse pour le faire paroître sans vous nommer. Il y a quelques années que j'ai reçu d'une personne de ma connoissance le premier volume de l'Académie des Sciences de Palerme. Il y a dans ce volume un voyage en Sicile, relativement aux antiquités, fait par un homme considérée dans le pays, mais qui est aussi décharné que la relation de Fourmont,

(1) Le discours de S. M. le Roi de Prusse sur la mort de cet aimable Prince, qui est un vrai modele d'éloquence & d'une sensibilité sentie, est ce qui peut servir le mieux à confirmer ce jugement de M. le Prince d'Anhalt. N. de M. D.

inférée dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. Je voudrois bien avoir les deſſins de quelques-uns des plus beaux vaſes de terre cuite que vous y avez vus. Je comprends néanmoins que cela doit être difficile à obtenir, faute de Deſſinateur.

J'ai demandé pluſieurs fois à d'Hancarville des nouvelles d'une urne funeraire qui eſt à Sainte Claire à Naples; mais il me répond qu'elle ne s'y trouve plus. Montfaucon en a donné un pitoyable deſſin dans ſon *Diario Italico*, & Mengs dit l'avoir vu : elle ne peut donc pas être perdue.

Peut-être bien eſt-elle maintenant dans le cloître méme, & alors il n'y a pas moyen d'en avoir le deſſin.

LETTRE XXIII.

Au même.

Rome, le 5 Juillet 1767.

M. le Comte de Firmian a fait un grand éloge de mon ouvrage (*Monumenti inediti*), & le vieil & reſpectable Münchhauſen, qui m'écrit toujours avec beaucoup de bonté, en a demandé trois exemplaires. Je ſuis très-content, cela ira peu-à-peu.

Je voudrois bien ſavoir ſi M. Hamilton, qui a acheté les vaſes du Sénateur Porcinari, a auſſi obtenu en même temps une figure de Bachus en bronze; ſi cela eſt, je vous prie de m'en dire la hauteur & le jugement que vous en portez. Car je veux indiquer toutes les ſtatues de bronze que je pourrai découvrir, excepté celles de Portici. On pourroit auſſi faire connoître les perſonnes qui poſſédent en Sicile des vaſes peints de terre cuite. Je ſuis, &c.

LETTRE XXIV.

Au même.

Rome, le 14 Juillet 1767.

M. Jenkins m'a remis hier matin, comme un préſent de votre part, quatre bouteilles de vin dans lequel j'ai trouvé & ſavouré le goût du terroir, & dont je vous remercie de tout mon cœur. Cet Anglois parle avec une amitié & une eſtime ſinguliere de vous, & montre des ſentimens qui ne lui ſont pas communs pour d'autres —.

Mon cher Ami! vous penſez bien ſans doute que je ſuis ſans ceſſe occupé de notre amitié. Ce livre eſt un préſent bien médiocre pour Myladi (Orford), & ne mérite pas qu'on en parle davantage. J'accepte avec plaiſir ſa protection auprès

du Ministre *a ciglia ispide* (le Marquis Tanucci), & cela ne contribuera pas peu à fortifier l'estime qu'il me montre. Il s'est déclaré en deux mots sur l'animosité des Pédans de Naples, dont je lui avois parlé légerement en passant dans ma lettre, en lui envoyant mon ouvrage. *Le inimicizie Ercolanesi*, dit-il, *le lascio essere; ma ricevo*, &c.; de sorte que j'ai lieu de m'attendre à une bonne réception. Je vous prie, en attendant, de témoigner ma tendre reconnoissance à cette obligeante Dame, que je regarderai dorénavant comme ma protectrice, & à qui j'aurois écrit moi-même aujourd'hui, si le temps ne m'avoit pas manqué.

Mon voyage chez vous reste toujours fixé pour le même-temps; & j'ai écrit à d'Hancarville que je mangerai chez lui, mais que je veux loger avec vous.

Si quelque chose peut être regardé comme parfait, je crois que mon *Histoire de l'Art* le deviendra. Je suis moi-même surpris des objets curieux qui se sont présentés à mon esprit. Je vous parle le langage de l'amitié, parce que je sais m'apprécier moi-même & que je n'oublie pas ce que dit Pindare: que nous ne sommes qu'une ombre du néant.

Puisque la figure de bronze du cabinet Porcinari n'a pas été achetée par M. Hamilton, on pourra savoir peut-être entre les mains de qui elle a passée. Je suis, &c.

I mei saluti all' Amico d'Hancarville.

LETTRE XXV.

Au même.

Rome, le 17 Juillet 1767.

MON vieil Albani vous ſalue de tout ſon cœur. Il croit que vous avez oublié de voir à Malthe quelque choſe qui lui eſt connu. C'eſt un Hercule de pierre d'Egypte qui ſe trouve dans le jardin des Jéſuites.

J'ai réſolu de ne faire nulle part inſérer votre voyage, afin qu'il ne paroiſſe pas par piéces & par morceaux; mais de le faire imprimer ſéparément. Comme Ami, je prendrai quelques libertés permiſes là où il ſera néceſſaire.

Que cette vérité eſt grande, qu'un ſeul moment de ſatisfaction intérieure eſt préférable à toute l'immortalité des ſiécles futurs (1). Je ſuis plein d'impatience d'aller vous voir : les deux mois s'écouleront imperceptiblement, ſur-tout pour moi, & alors on préparera les valiſes.

Je ſuis tout à vous.

---

(1) Maxime admirable! Heureux celui qui comprend tout le prix de cette vérité, & qui ne la perd jamais de vue, tant comme homme que comme Auteur. N. de M. D.

LETTRE XXVI.

Au même.

Rome, le 21 Juillet 1767.

J'AURAI soin, si vous voulez le permettre que votre voyage soit convenablement imprimé sous l'inspection de mes amis à Zuric; & j'y ajouterai une préface, sans nous faire connoître ni vous ni moi. Mais je vous prie de me faire passer aussi votre relation de la grande Grece.

Mon voyage est comme le sort, infaillible, & je suis plus impatient de vous voir que vous ne pouvez l'être. Je pourrois quereller le ciel de ce que la saison n'y est maintenant pas propice. Je vous promets aussi de venir libre de tous soins & de tous soucis, pour ne me livrer qu'à l'amitié & à la joie.

Pour ce qui est de la figure de bronze, elle s'est trouvée dans le cabinet Porcinari, & l'on en demandoit mille écus.

Myladi badine. Je n'en sais pas le prix, & je ne vends pas ce qui ne m'a rien coûté. Mais Freemann auroit dû me payer deux séquins, tandis qu'il soutient, dans une lettre à Jenkins, que je lui en ai fait présent. Je voudrois pouvoir le

donner à cette Dame avec toutes les corrections & aditions que j'y ai faites. Qu'elle daigne le recevoir tel qu'il est, comme une marque de mon attachement. —

J'ai rèçu hier une lettre fort amicale de John Wilkes, datée de Paris, par laquelle il me marque que son *Histoire d'Angleterre, depuis la derniere révolution*, pourra paroître l'année prochaine. Il n'à pas encore oublié sa Belle; il me dit qu'il croit qu'elle est à Gênes.

Je me réjouis de l'arrivée de M. Hamilton à Rome, & de voir quelqu'un avec qui je pourrai parler pertinemment de l'antiquité, & qui ne jette pas à la traverse des scrupules de conscience & des considérations théologiques, comme la personne que vous connoissez. Je suis, &c.

LETTRE XXVII.

Au même.

Rome, le 28 Juillet 1767.

Je ne puis vous cacher l'envie qui m'est venue de voir au moins une partie de la Sicile, & ce sera la partie orientale, si le Prince Biscari veut me permettre de faire dessiner quel-

ques-uns de ſes vaſes (1); car je me flatte que les Bénédictins de Catane m'accorderont cette permiſſion. Si vous pouvez m'obtenir cette faveur de cet homme eſtimable, je ferai venir mon Deſſinateur de Rome, après m'être arrêté quelques temps à Naples, pour m'embarquer avec lui pour Meſſine. Je laiſſerai alors ce Deſſinateur à Catane, après lui avoir indiqué les vaſes qui peuvent ſervir à mon projet, & je retournerai à Naples. Si cette propoſition vous convient, il ne faudra pas en parler au Capitaine Tempête (2), je le lui annoncerai moi-même; & s'il avoit le même projet, je l'engagerois à s'en déſiſter. Mais cela devra ſe faire ſans délai, afin de pouvoir faire à temps les préparatifs néceſſaires. Je pourrai enſuite faire paſſer à peu de frais mon Deſſinateur dans d'autres parties de l'iſle. Car cet homme s'expoſeroit aux plus grands dangers pour moi, comme j'en ai des preuves.

Faites, ſi l'occaſion s'en préſente, mes complimens à d'Hancarville, & demandez-lui, comme pour vous même, le prix de ſon crater du Véſuve & des trente vues de Naples.

Le célebre Baron de Bielefeld de Berlin s'eſt

(1) Le Lecteur lira avec plaiſir la deſcription du Cabinet ou Muſeum du Prince Biſcari, dans le Voyage de M. le Baron de Riedeſel en Sicile & dans la grande Grece, p. 112.

(2) C'eſt ſans doute de M. d'Hancarville dont M. Winckelmann veut parler ici.

offert de se charger du débit de mon ouvrage en Allemagne; j'en ferai donc partir cinquante exemplaires. Il est avec Stosch chez le Prince Ferdinand à sa maison de campagne proche de Berlin. Le ciel vous donne autant de joie & de plaisir que j'en goûte moi-même, & m'accorde à moi le bonheur de jouir de votre compagnie jusqu'à la fin de mes jours.

LETTRE XXVIII.

Au même.

Rome, le 4 Août 1767.

Je réponds sur le champ à votre chere lettre qui m'est parvenue aujourd'hui, car tout doit céder au plaisir de m'entretenir avec vous.

Mon départ est aussi infailliblement arrêté que les décrets du sort, pour les derniers jours de Septembre; voilà pourquoi je serai obligé de passer par les marais jusqu'à Mola di Gaetta, afin d'éviter Fondi, *il morboso aere di Fondi.*

Il sera néanmoins nécessaire d'être assuré de la permission de votre cher Prince avant mon départ de Rome. Car s'il faisoit quelque difficulté, & si les Bénédictins, à qui je ferai écrire aussi, ne vouloient pas non plus y acquiescer, il seroit inutile de traîner mon Dessinateur avec moi.

Je parlerai aussi au Capitaine Tempête de mon projet, afin de suivre la droite route. Le grand voyage sera l'objet de nos entretiens de vive voix.

Il paroît un peu fâché de ce que j'ai préféré d'aller loger chez vous, quoique je le lui aie fait comprendre en riant.

J'ai donné votre voyage à lire à l'honnête Reiffstein, qui a trouvé autant de plaisir à cette lecture que moi-même; & comme deux bouches suffisent pour attester la vérité, nous pouvons compter sur l'approbation de tous les Lecteurs.

Il me reste encore une inquiétude pour Naples, c'est de la part du Colonel des Ingénieurs Espagnols, qui ne peut pas être satisfait de ma *Lettre sur les découvertes d'Herculanum* (1), je pourrois bien recevoir une volée de coups de bâton, si je n'ai rien de pire à craindre; dans le dernier cas le plaignant se tait, & dans le premier il garde les coups qu'il a reçus. De toute maniere je cours beaucoup de risque, & les trois royaumes de la Grande-Bretagne ne sauroient me rassurer contre cette crainte. Cela pourroit bien aussi m'arriver hors de Naples, car il y en aura plus d'un qui se tiendra en embuscade contre moi.

---

(1) L'Ingénieur Espagnol, dont M. Winckelmann parle ici, se nommoit Don Roch-Joachim Alcubierre. Voyez la *Lettre à M. le Comte de Brühl sur les découvertes d'Herculanum*, imprimée in-4° à Paris chez Tilliard, pag. 17 & 18.

LETTRE XXIX.

Au même.

Rome, le 24 Novembre 1767.

Je suis arrivé heureusement ici en bonne compagnie, & j'ai reçu, avec un extrême plaisir, la lettre dont vous m'avez honoré. Le Cardinal, Jenkins & Reiffstein se sont informés avec beaucoup d'amitié de vous, & tous trois m'ont chargé de vous faire leurs complimens.

J'écris en même temps à mon hôte, & je lui fais de nouveau connoître ma répugnance, que je lui avois déja montrée à Naples, pour l'entreprise à laquelle je devois avoir part. Cet ouvrage qui contiendroit toutes les pierres gravées notables, m'occuperoit peut-être une année entiere, & je serois obligé de travailler dans ma plus grande vieillesse à l'*Histoire de l'Art* & au troisiéme volume des *Monumenti*. Je crains d'ailleurs d'entreprendre ce travail pour lequel je serois sans cesse obsédé; car c'est sur cet ouvrage qu'on compte gagner les frais pour l'entreprise sur la Sicile. J'aurois à appréhender aussi que toute la machine ne vint à s'écrouler & ne me tombât sur les bras. Il n'a pas à se plaindre de moi, puisqu'il n'a pas encore mis la main à la plume.

J'envoye en présent à Martorelli un exemplaire de mon ouvrage, ce que je lui fait savoir par d'Hancarville; mais je ne veux rien recevoir en retour de cet *avaro spilorcio*. J'ai écrit à d'Hancarville que s'il lui remet pour moi ce que je lui ai demandé, ce sera vous qui le lui payerez; ce que je vous prie instamment de vouloir bien faire: je vous rembourserai le tout.

Le Roi de Prusse m'a fait écrire par M. Catt la réponse suivante.

Monsieur,

« S. M. a reçu les livres & la lettre que vous » lui avez envoyés. Elle m'a ordonné de vous en » faire ses remercimens, de vous dire combien » étoit intéressant un ouvrage de cette nature, » & qu'Elle avoit de vos talens la meilleure idée » possible. Je suis bien enchanté en mon parti- » culier d'avoir cette occasion de vous assurer, » que rien n'égale l'estime que j'ai conçue pour » vous, par votre cœur & par vos connoissances, » que je le serois si cet envoi me procuroit la » douce satisfaction de vous voir ici, de vous » entendre & de vous assurer, que c'est avec » l'estime la plus distinguée que j'ai l'honneur » d'être, &c. »

Stosch lui a fait remettre relié en maroquin rouge, non-seulement mes *Monumenti*, mais en-

core tout ce que j'ai grifonné. Le Roi avoit déja beaucoup parlé de moi, il y a quelque temps, au Prince d'Anhalt.

Reiffstein croit avoir remarqué que les ignares d'ici sont de nouveau indisposés contre moi, ce qu'il faut peut-être attribuer à J****; puisqu'il a su prévenir contre moi un Ministre étranger, ce qui est sans doute cause de la froideur que M. Hamilton m'a témoignée. Tout cela ne m'inquiéte cependant pas, car je suis à l'abri du besoin & du blâme, & c'est tout ce que je souhaite. J'écrirai néanmoins sous peu à M. Hamilton, pour lui faire mes remerciemens, ainsi que je le dois.

Voulez vous rendre une personne bien satisfaite par deux lignes indifférentes, écrivez à Jenkins, qui ne cesse de parler vous.

REMARQUES

Sur l'Architecture de l'ancien Temple de Girgenti en Sicile.

PAR M. WINCKELMANN.

CES Remarques ne paroîtront sans doute pas inutiles à ceux qui connoissent le grand Ouvrage du P. Pancraze sur les Antiquités de la Sicile ; puisque cet Ecrivain n'y entre, pour ainsi dire, dans aucun détail sur l'architecture de ce temple & des autres édifices dont il a donné les planches. Les Savans n'aiment pas à s'écarter de la route qu'ils se sont tracée : voilà pourquoi M. le Chanoine Mazocchi, un des hommes les plus instruits de notre temps, dans la savante Dissertation sur la ville de Pestum, qui se trouve jointe à son Explication des Tables d'Herculanum, passe entiérement sous silence, comme s'il n'avoit jamais existé, le temple de Pestum, dont je parlerai ici en passant.

Le P. Pancraze, de l'ordre des Théatins, vit encore actuellement (en 1759) à Cortone en Toscane, sa patrie ; hors de son ordre & retiré du monde, à cause de l'espece d'enfance dans laquelle il est tombé, & qu'on attribue au chagrin

qu'il a eu de n'avoir pu subvenir aux frais que demandoit son ouvrage ; s'étant vu trompé dans ses espérances à cet égard, qu'il avoit principalement fondées sur la libéralité de l'Anglois à qui il a dédié les planches de son ouvrage : parce que, faute de bien connoître la nation Britannique, il avoit pris pour une même chose l'idée qu'il s'en étoit formée & la générosité qu'il en attendoit.

Comme son projet étoit de faire un ouvrage considérable, il fit imprimer en entier la lettre de Phalaris, qu'il prit pour fondement de l'histoire de la ville d'Akragas, à laquelle les Romains ont donné le nom d'Agrigente, & qui est aujourd'hui connue sous celui de Girgenti. Il se fonde sur le témoignage de Dodwel qui, contre toute vraisemblance, regarde cette lettre comme authentique. Je ne crois pas que l'Auteur ait lu la derniere dissertation que Bentley, a écrite en anglois sur cette lettre; ce livre étant fort rare en Italie : car je ne pense pas qu'après des recherches aussi savantes il en reste encore d'autres à faire sur ce sujet.

Mon intention n'est pas de faire des observations critiques sur les antiquités de la Sicile, mais seulement de rassembler quelques remarques sur l'architecture dorique des plus anciens temps; parce que ni Vitruve, ni ceux qui sont venus après lui, ne nous disent rien de l'ancien style de cet ordre d'architecture. Ceux qui jusqu'à présent ont

voulu écrire l'hiſtoire de l'architecture grecque, ont été obligés de paſſer avec Vitruve tout d'un coup du temps où le beſoin de ſe garantir des intempéries de l'air enſeigna l'art de conſtruire des cabanes & de bâtir des maiſons, à celui où l'architecture ſe trouva à ſon plus haut dégré de perfection. Je tâcherai donc de remplir l'intervalle de temps qui s'eſt écoulé entre ces deux périodes de l'art. Mais je devrai me borner à des recherches qui ne demandent aucune planche. Mes moyens ne m'ont pas encore permis de voir par moi-même les antiquités de Girgenti, & je n'établis mes remarques que ſur les obſervations qui m'ont été communiquées par M. Robert Mylne, Ecoſſois, grand Amateur de l'architecture, qui a vu & examiné avec beaucoup de ſoin les reſtes des anciens édifices de la Sicile, & qui vient de retourner depuis peu dans ſa patrie.

Les dimentions dont je me ſervirai ſont ſur le pied d'Angleterre, qu'il ſera facile au Lecteur de comparer à d'autres meſures. Le pied anglois eſt plus petit que l'ancien pied grec, mais la différence ſe réduit à très-peu de choſe. Le pied anglois, qui a douze pouces, eſt d'un $\frac{875}{10000}$ de pouce plus petit que le pied grec. Le pied de Paris eſt plus grand que le pied anglois, & contient un $\frac{8160}{10000}$ de ſes pouces de plus que ce dernier. Si l'on diviſe le pied de Paris en dix mille parties, le pied grec n'aura que 9431 de ſes parties. Ce rapport

exact

exact m'a été donné par M. Henry, Ecuyer, Ecoffois qui s'eft rendu célebre par fes voyages, & qui l'a tiré des remarques qu'il a faites fur le rapport des mefures, pour rectifier les tables d'Arbuthnot. M. Henry demeure depuis quelque temps à Florence.

Le temple de la Concorde à Girgenti eft fans doute un des plus anciens édifices grecs qu'il y ait au monde, & la partie extérieure s'en eft confervée en entier. L'Auteur des Explications des Antiquités de la Sicile en a donné le plan & l'élévation; mais il n'eft entré dans aucune defcription, parce que la perfonne qu'il avoit employée pour en faire le deffin, s'étoit réfervé cette partie. Mais il eft difficile de traiter cette matiere quand on n'a aucune connoiffance de l'architecture.

Ce temple eft de l'ordre dorique & hexaftypériptérique, c'eft-à-dire, dont le pourtour porte fur une fuite de colonnes ifolées, & qui en a fix par devant & autant par derriere, qui forment le Pronaos & l'Opiftodomos, ou deux portiques libres à l'entrée & par derriere. De chaque côté il y a onze colonnes, ou bien treize, en comptant deux fois celles des angles. Il y a deux temples à Peftum fur le bord du golfe de Salerne, dont l'extérieur reffemble parfaitement à ce temple de Girgenti & qui paroiffent de la même antiquité. On avoit déja fait la defcription du temple de Girgenti; mais il n'y a que dix ans qu'on a parlé

pour la premiere fois de ceux de Peſtum (1); quoique ces derniers n'aient souffert aucun dommage, & qu'ils aient toujours été exposés librement à la vue dans une vaſte pleine inhabitée, sur le bord de la mer. Le défaut de renseignemens sur ces édifices eſt cause qu'on n'a connu jusqu'à présent aucun autre ouvrage d'ordre dorique des Grecs, que les colonnes d'en bas du théatre de Marcellus, de l'amphithéatre de Veſpasien à Rome; & celles d'une porche à Verone (2).

Les colonnes du temple de Girgenti n'ont pas tout-à-fait, y compris les chapiteaux, cinq diamètres près de leur base de hauteur, comme celles de Peſtum. Vitruve fixe la hauteur des colonnes doriques à sept diamètres ou quatorze modules, ce qui revient au même ; car un module fait la

---

(1) Grosley dit qu'un jeune Eleve d'un Peintre de Naples fut le premier qui, en 1755, réveilla l'attention des curieux sur les reſtes précieux d'architecture qu'on voit à Peſtum. En 1767 M. Morghan les fit graver en six feuilles, dont M. de la Lande a donné un extrait dans une seule planche. Il n'y a pas long-temps qu'on a publié à Londres des belles gravures des monumens de *Peſtum*. En 1769, le Libraire Jombert à Paris a imprimé *les Ruines de Peſtum*, avec dix-huit planches.

(2) Chambray, dans sa comparaison de l'Architecture ancienne & moderne, place par ignorance le théatre de Vicenze, bâti par Palladio, au rang des ouvrages anciens.

moitié d'un diamètre. Cependant comme cet Ecrivain a voulu déterminer ses dimensions de l'architecture, comme celles du corps humain, en partie sur le mystere de certains nombres, & en partie sur l'harmonie, il n'a pu donner d'autre raison de ces sept diamètres que son nombre mystérieux de sept ; ce qu'il faut mettre au même rang du rêve des Modernes touchant la septiéme en Musique. On pourroit trouver quelque fondement de six diamètres des colonnes, dans la proportion du pied, que les plus anciens Statuaires ont regardé comme faisant la sixiéme partie de la hauteur d'une figure. Quant à la hauteur des colonnes dont il est question ici, il faut en chercher la raison dans le plan du temple, & non pas dans les colonnes mêmes ; car leur proportion ne peut pas être déterminée par le diamètre entier, puisqu'il manque un pied & un pouce à ce qui est au-dessus de quatre diamètres. Je trouve que la hauteur des colonnes est égale à la largeur du temple, laquelle étoit toujours aux temples doriques de la moitié de la longueur de tout le temple ou de la nef seulement. Il ne falloit donc pas chercher ici la savante proportion dans quelque chose d'étranger à l'édifice, puisque cette proportion se trouvoit dans le temple même.

Si l'on pouvoit prendre à la lettre un passage de Pline, où il dit, que dans les temps les plus reculés la hauteur des colonnes étoit du tiers de

la largeur du temple (1), les colonnes devoient être encore plus courtes que celles dont nous parlons; car si nous portons à 50 pieds la longueur d'un temple, & par conséquent sa largeur à 25, les colonnes auront environ 8 pieds de hauteur. Si maintenant nous prenons deux pieds pour le diamètre des colonnes, elles n'auront que quatre diamètres d'élévation.

Ces colonnes sont d'une forme conique dont il faut moins attribuer la cause à la proportion de ces colonnes qu'aux vues de l'Architecte; car une forme cylindrique avec des diamètres égaux par le haut & par le bas auroit exposé les pierres dont les colonnes sont faites, à se fendre & à se crévasser; parce que le poids de l'entablement auroit principalement porté sur l'axe du cylindre; mais la diminution conique rassemble davantage le point d'appui. Ces colonnes ont des cannelures doriques, c'est-à-dire, que deux canaux se joignent par un angle aigu; au lieu que les cannelures joniques & corinthiennes ont des angles plats.

L'entablement de ce temple, comme celui des autres, consiste en trois parties : l'architrave qui pose directement sur le chapiteau des colonnes,

---

(1) *Antiqua ratio erat columnarum altitudinis tertia pars latitudinem delubri.* Hist. Nat. L. XXXVI. C. 56.
N. du T.

la frise & la corniche. Vitruve veut que la hauteur des parties de l'entablement soit proportionnée à la longueur des colonnes; & quelques Architectes modernes prétendent que l'architrave ne doit pas avoir beaucoup au-delà de la moitié de la frise : cependant on ne trouve pas que l'une & l'autre de ces regles aient été connues de la haute antiquité. Car au temple de Girgenti, ainsi qu'à ceux de Pestum, l'entablement est grand & magnifique, & plus fort que la hauteur des colonnes ne l'exigeoit. Et à vue d'œil l'architrave & la frise paroissent avoir la même hauteur; & que cela est sans doute ainsi, comme il le paroît, pourra se conclure de la mesure de l'entablement du temple de Jupiter Olympien; la corniche a à-peu-près les trois quarts de la hauteur de la frise.

La proportion des triglyphes & des métopes, ou de l'intervalle quarré entre ces triglyphes ou bossage, est la même qu'aux autres édifices d'ordre dorique que nous connoissons. Mais comme il n'y a pas à Rome d'édifice entier de cet ordre, on ne peut voir qu'à ces temples la distribution des Anciens dans la symétrie, relativement aux triglyphes sur les colonnes à l'angle, qui ne portent pas sur le milieu de ces colonnes, mais qui sont jettés contre l'angle des frises, pour ne pas laisser cet angle à découvert. Les triglyphes de ces temples ne sont pas travaillés sur la frise même, mais ils y sont encastrés; & à l'un des

temples de Pestum ils manquent tous à un seul près, en ayant sans doute été enlevés dans les temps barbares.

Comme les triglyphes sur les quatre colonnes des angles sont portés contre le tranchant des frises, leurs métopes doivent être un peu plus grands que ceux des autres; ce qui ne s'apperçoit néanmoins pas à la simple vue, parce que les colonnes les plus voisines de l'angle sont plus serrées que celles du milieu; de sorte que l'entrecolonnement des trois colonnes de chaque angle est plus petit que les suivans; avec cette différence cependant que le premier intervalle est plus petit que le second, & celui-ci plus petit que le troisiéme : différence qu'on ne peut néanmoins pas appercevoir à la simple vue, mais seulement par le compas. Ces colonnes rapprochées des angles n'ont pour objet que la plus grande solidité de l'édifice, comme il est facile de s'en appercevoir.

Les cinq grandes ouvertures circulaires par le haut, qui servent de fenêtres au temple du Girgenti, ont été percées, comme on le voit distinctement, dans des temps postérieurs, & probablement par les Sarrasins, qui se sont servi de ce temple, comme on le sait : car les temples quarrés des Anciens ne tiroient, en général, le jour que par la porte d'entrée.

La fermeture des portes du temple de Girgenti a été enlevée, ainsi qu'à celles des temples

de Pestum; mais il est à croire qu'elle aura été plus étroite par le haut que par le bas, dans le goût des portes doriques décrites par Vitruve; & comme on le voit dans un autre petit temple de Girgenti, auquel les habitans ont donné le nom de Chapelle de Phalaris, dont la porte a cette espece de fermeture. Le Dessinateur du P. Pancraze a, je ne sais pourquoi, caché cette porte par un arbre sur sa planche (*Tom. II, tab. 14*), de sorte qu'on n'en peut pas voir la forme. Cette porte a été murée par les Moines, qui en ont fait percer une autre du côté opposé où il n'y en avoit point. Pourquoi? parce que l'autel devoit être exposé vers un certain point du ciel.

Cette espece de portes n'étoit pas particuliere à l'ordre dorique seul, comme on pourroit le croire, d'après Vitruve; mais il paroit que dans la haute antiquité on leur donnoit souvent cette forme: du moins est-il certain qu'elles étoient en usage chez les Egyptiens, comme on peut s'en convaincre par les portes qu'on voit sur la table Isiaque & sur plusieurs pierres égyptiennes gravées. La solidité étoit le motif qui leur faisoit donner cette forme; car le poids & le fardeau de l'édifice ne portent pas seulement sur l'architrave de la porte, mais encore sur les deux montans des côtés, placés de biais.

Les ornemens du temple de Girgenti & de ceux de Pestum sont, comme l'étoient en général

ceux des plus anciens temps, ſimples & maſſifs. Les Anciens cherchoient la grandeur dans laquelle conſiſte la vraie magnificence; c'eſt pourquoi les parties de ce temple ſont fort ſaillantes & beaucoup plus que du temps de Vitruve, ou que cet Architecte ne l'enſeignoit lui-même. Un goût diamétralement oppoſé à celui des Anciens ſe remarque à ces édifices de Florence & de Naples, bâtis peu de temps avec le renouvellement de l'art; car comme on a toujours plus conſervé en Italie qu'ailleurs l'idée de l'architecture ancienne, il ſe forma de cette eſpece de réminiſcence & du goût de ce temps-là, une certaine pratique mixte. On laiſſa à peine appercevoir les corniches & les avant toits, parce qu'on chercha la beauté dans les petites choſes. La ſimplicité conſiſte entr'autres dans le peu de ſaillie ou de cambrure; voilà pourquoi il n'y a à nos temples ni cannelures ni cimaiſe convexes; mais tout y eſt en ligne preſque droite, excepté la ſeule partie du chapiteau, laquelle eſt en général ornée de ce qu'on appelle goûtes, qui aux temples de Peſtum ſort en une rondeur, pour ainſi dire, imperceptible, & qui n'a point les goûtes en queſtion. C'eſt dans ce même goût que ſont fait les plus anciens autels & cénotaphes. (*Conf. Fabretti Inſcr. c. III, p. 239, c. X, p. 696, nº 172*); & c'eſt ce qui nous en prouve la haute antiquité.

Les principales recherches du P. Pancraze ſe

ſont bornées à trouver parmi les ruines de l'ancienne ville d'Agrigente, le temple de Jupiter Olympien, dont les amas de pierres & la tradition du nom, qui s'eſt conſervé parmi les habitans du pays, lui firent découvrir l'emplacement. On n'y voit rien d'autre, dit-il, & il n'eſt pas poſſible de ſe former la moindre idée d'un plan ou de l'eſpace du terrein qu'occupoit ce temple. Tout ce qu'il trouva fut un ſeul triglyphe qui ſervoit à prouver qu'il étoit de l'ordre dorique; & des entailles en forme de fer à cheval dans quelques pierres qui, ſuivant lui, ont ſervi à élever ces pierres avec plus de facilité. Il cite le paſſage de Diodore de Sicile touchant ce temple, ſans rien ajouter de plus. Fazelli n'en dit pas davantage.

Suivant Diodore de Sicile ce temple de Jupiter étoit le plus grand de tous ceux de laSicile, & pouvoit être comparé de ce côté-là aux plus beaux temples qui ſe trouvoient par-tout ailleurs. Il donne la meſure de ſa longueur, de ſa largeur, de ſa hauteur, ainſi que du diamètre des colonnes.

On voit encore aujourd'hui le plan entier des fondemens de ce temple, qui eſt expoſé aux regards de tout le monde; mais entourré à la vérité de ruines entaſſées les unes ſur les autres, & par deſſus leſquelles l'Auteur des Antiquités de la Sicile & ſon Compagnon ne ſe ſont pas aviſés de regarder. Ces ruines renferment un eſpace de terrein

libre, couvert d'herbe, qui fait si bien connoître le plan du temple, que dans quelques endroits on voit les marches qui régnoient tout autour de cette édifice. On remarque aussi un endroit où l'on a fouillé à une aune de profondeur dans les fondemens.

L'étendue de cette place s'accorde avec la mesure que Diodore de Sicile a donné de ce temple, qui porte sa longueur à 340 pieds. Suivant la mesure angloise elle est de 345 pieds; parce que le pied anglois est un peu plus petit que le pied grec, ainsi que je l'ai dit plus haut. La largeur de la place est de 165 pieds; ce qui differe beaucoup de la mesure de 60 pieds que Diodore donne pour la largeur de ce temple.

Mais si la largeur d'un temple doit être de la moitié de sa longueur, & 170 étant la moité de 340, la mesure de la largeur actuelle, qui ne peut pas être si exacte sous les ruines, approcheroit assez de cette dimention. Parconséquent la mesure de 60 pieds de Diodore ne peut pas être juste, & il manque certainement une centaine devant le nombre soixante. La moindre réflexion sur les dimentions que les Anciens donnoient à leurs temples auroit dû faire douter de l'exactitude du texte grec de Diodore : cependant personne n'y avoit pensé jusqu'à présent. Les manuscrits de Diodore de Sicile que j'ai vu à Rome & à Florence, ainsi que ceux de la biblio-

théque Chigi à Rome, qui ſont les plus anciens, s'accordent tous avec la leçon imprimée. Il ne faut pas s'imaginer que les Grecs ayent bâti leurs temples ſuivant le plan d'une certaine cathédrale Réformée, conſtruite depuis peu en Allemagne, en leur donnant une façade de la ſixiéme partie de leur longueur.

La hauteur de ce temple, ſans compter l'élévation des marches du pourtour (χωρὶς τοῦ χρηπιδώματος) étoit de 120 pieds. Κρηπίδωμα n'a pas été entendu par les Traducteurs; car on a cru que ce mot ſignifioit les fondemens. Le nouveau Traducteur françois a voulu épiloguer ſur ce paſſage, & n'a fait que prouver ſon ignorance (1). Il penſe qu'il y eſt queſtion de la corniche. Pourquoi? parce que δῶμα ſignifie auſſi le haut d'une maiſon ; ce qu'il auroit du moins dû chercher à prouver. D'ailleurs perſonne n'ignore que la corniche ne ſert pas à couvrir la voûte, autant qu'on le fait.

(1) Voici la note de M. l'Abbé Terraſſon dont M. Winckelmann veut parler : il y a dans le grec χωρις τοῦ χρηπιδώματος que Rhodoman traduit par *fundamento tamen excepto*. Mais on n'a jamais fait entrer les fondemens qu'on ne voit point dans la deſcription d'un édifice. Δωμα ſignifie d'ailleurs le haut d'une maiſon, d'où nous vient dôme. Ainſi χρηπιδομα doit être ici la corniche, l'impoſte de la voûte ou du comble, dont on ne pouvoit pas donner la hauteur puiſqu'il n'étoit pas fait.

Les colonnes en dehors étoient arrondies & quarrées en dedans, suivant l'expression de Diodore, à laquelle se tient le Traducteur latin avec le même laconisme. Par quarrées en dedans on peut entendre que ces colonnes étoient taillées quarrément dans le mur. Il y a à Volsena une partie d'une colonne de porphire semi-circulaire, dont l'autre moitié est quarrée. Je crois néanmoins plutôt que Diodore a voulu dire : que ce temple avoit extérieurement des colonnes semi-circulaires, & que l'intérieur en étoit décoré de pilastres (1).

Ces colonnes semi-circulaires avoient 20 pieds de circonférence. L'*intérieur* (mot que le Traducteur n'a de même pas compris), l'intérieur de ces colonnes, dis-je, étoit de 12 pieds (2). Si le diamètre d'une colonne pris trois fois en fait toute la circonférence qui seroit ici de 36 pieds, la moitié de cette circonférence auroit été de 18 pieds; mais comme elle étoit de 20 pieds, il faut que ces colonnes ayent décrit plus d'un demi cercle. Quelques morceaux de

(1) M. l'Abbé Terrasson a traduit : « On a employé dans ce temple deux pratiques d'architecture jointes ensemble; car d'espace en espace on a placé dans les murs des piliers qui s'avancent en dehors en forme de colonnes arrondies, & en dedans en forme de pilastres taillés quarrément ».

(2) Le texte de M. l'Abbé Terrasson porte : « Les pilastres du dedans ont douze pieds de largeur ».

ces colonnes nous ont prouvé auſſi que cette dimention étoit exacte : car le diamètre étoit d'un peu plus de 11 pieds anglois, comme on a pu le déterminer par pluſieurs morceaux tronqués. Le diamètre des huit colonnes ſemi-circulaires de la façade de l'égliſe de St Pierre à Rome, qui ſont les plus grandes colonnes connues des temps modernes, doit être à-peu-près de 9 pieds anglois, ce qui peut ſervir à ſe faire une idée de la grandeur des colonnes du temple de Jupiter.

Vitruve, en parlant de différentes eſpéces de temples, ne fait aucune mention de celles à colonnes ſemi-circulaires. On ne trouve pas non plus chez aucun autre Ecrivain la moindre choſe d'un édifice grec auſſi ancien. Le temple de la Fortune Virile, qui eſt aujourd'hui l'égliſe de Ste Marie Egyptienne à Rome, le plus mauvais de tous les anciens édifices, eſt décoré de pareilles colonnes ; il y a auſſi des colonnes ſemi-circulaires au théatre de Marcellus & à l'amphithéatre de Veſpaſien.

Diodore nous donne une idée ſenſible de la grandeur des colonnes du temple de Jupiter, quand il dit qu'un homme pouvoit ſe placer dans une ſeule des cannelures (διάξυσμα) dont il doit y en avoir 20 à une colonne dorique. La largeur des cannelures des morceaux qui en reſtent eſt de deux palmes romains ou deux empans & trois pouces & demi d'une arrête à l'autre : eſpace ſuffiſant pour

contenir un homme. Le Pere Pancraze se plaint de n'avoir pu trouver aucune trace des colonnes de ce temple. Les plus grandes colonnes cannelées antiques qu'on voit à Rome, sont trois colonnes isolées avec leur entablement au Campo Vaccino. Elles ont 41 pieds 5 pouces romains de hauteur; leur diamètre est de 4 pieds 14 pouces; mais leurs cannelures n'ont que la moitié de la largeur de celles du temple de Jupiter, car elles ne sont que d'un grand empan. Les plus grandes colonnes des temples grecs, après celui d'Agrigente, étoient celles d'un temple de Cizicum, dont la circonférence étoit de Ὀργυιαὶ ou brasses, (la Ὀργυιά compté à 6 pieds grecs); & l'on prétend que ces colomnes étoient faites d'une seule pierre. (*Strab. L. XIV. p. 941*).

Les colonnes du temple d'Agrigente n'étoient pas faites ainsi d'un seul bloc, mais de différens petits morceaux inégaux, disposés suivant la dimention du tout; voilà ce qui fait qu'on n'en peut pas reconnoître les restes au premier coup-d'œil.

L'entablement au-dessus des colonnes consistoit en trois grandes masses de pierre posées l'une sur l'autre, & composant un tout. Les architraves & les frises étoient, comme celles du temple dont nous avons parlé, d'une égale hauteur; c'est-à-dire, que chacune de ces parties avoit 10 pieds anglois d'élévation. Les corniches, dont il ne

s'est rien conservé, doivent avoir eu environ 8 pieds de hauteur. Les triglyphes, ainsi que je l'ai remarqué, étoient de même encastrés dans les frises & d'un seul bloc de 10 pieds de haut. On en a trouvé deux dans les ruines. Il ne s'est conservé qu'un seul chapiteau entier : il étoit d'une seule pierre qu'on ne pouvoit mesurer que par le moyen d'une échelle.

Les dimentions que nous avons indiquées peuvent être accordées avec la hauteur du temple donnée par Diodore de Sicile ; & le diamètre des colonnes, ainsi que les dimentions de l'entablement, comparés à la hauteur de 120 pieds (hauteur du temple), nous conduisent à la connoissance de la hauteur des colonnes. Celles-ci ne peuvent pas avoir été aussi écrasées que celles du temple de la Concorde & de ceux de Pestum. Elles ne peuvent pas non plus avoir eu la hauteur que Vitruve donne aux colonnes doriques ; c'est-à-dire, de sept fois leur diamètre ; car pour faire accorder la dimention indiquée avec la hauteur du temple, on ne peut donner à ces colonnes ni plus ni moins de six diamètres. Suivant Diodore le diamètre des colonnes étoit de 12 pieds ; or, six fois douze fait soixante-douze. Les architraves & les frises étoient de 20 pieds anglois, & les corniches d'environ 8. L'élévation des colonnes & de l'entablement pris ensemble alloit à 100 pieds. Les 20 autres pieds de toute la hau-

teur jusqu'à la pointe du frontispice restent donc pour cette derniere partie. Car le frontispice ou la cime du portail étoit, dans les anciens temps, fort écrasé, ainsi qu'il paroît par l'autre temple de Girgenti, & par l'un de ceux de Pestum, auquel cette partie a été conservée.

Il sembleroit, par ce que nous venons de dire, qu'on a passé par degrés dans la proportion de la hauteur des colonnes sur la largeur du temple, comme nous l'avons observé plus haut, à celle de six diamètres & enfin à celle de sept. Il paroît donc que la hauteur de six diamètres a été la proportion des colonnes doriques dans les plus beaux temps de la Grece. Car pendant la quatre-vingt-treiziéme Olympiade les Carthaginois vinrent pour la seconde fois en Sicile, & c'est alors qu'Agrigente fut saccagée par ces Conquérans : c'est cette guerre, dit Diodore, qui fit suspendre la construction de ce temple.

Comme je crois avoir prouvé que les colonnes de ce temple ne peuvent avoir eu ni plus ni moins de six diamètres de haut; le temple de Thesée à Athenes, qui est plus ancien & qui a été bâti immédiatement après la bataille de Marathon, ne peut donc pas avoir eu des colonnes dont le fût seul étoit de sept diamètres, que Pococke donne à ces colonnnes ainsi qu'à toutes celles des autres édifices doriques à Athenes.

Le temple dont nous parlons doit avoir été

hexastyle,

hèxastyle, c'est-à-dire, qu'il avoit six colonnes de front : car six colonnes de 12 pieds de diamètre font déja 72 pieds; &cinq entre-colonnemens, chacun de trois modules ou d'un diametre & demi des colonnes, font 90 pieds ; parconséquent le tout ensemble va à 162 pieds ; ce qui, à 2 pieds près, s'accorde avec la largeur de 160 pieds.

On trouve encore dans quelques grosses pierres de l'entablement des marques du méchanisme dont on s'est servi pour la bâtisse de ce temple. Ce sont des entailles en forme d'une demi élipse aux deux petits côtés de la pierre. Dans ces entailles on passoit un cable ou une chaîne, qui en élevant ces grandes masses de pierres alloient se joindre ensemble par le haut.

Par ce moyen on plaçoit les pierres les unes à côté des autres sans le secours d'aucun levier; & lorsque ces pierres se trouvoient à leur place, on en ôtoit le cable ou la chaîne, & l'on bouchoit ensuite avec du bois l'entrée de l'entaille qui étoit en haut, afin qu'il n'y pénétrât aucune humidité. On a trouvé dans l'un de ces entailles un peu de bois qui depuis plus de deux mille ans s'y est bien conservé. Parmi les dessins d'anciens édifices du célebre Architecte San Gallo, qui sont dans la bibliothéque Barberin, j'ai vu dans les ruines du temple de Vénus à Epidaure en Grece une pareille entaille aux pierres; mais elle y est angulaire. Cette méthode d'élever de grandes masses

de pierre & de les poser en même *temps* à leur place, est sans doute beaucoup préférable à celui qu'indique Vitruve (LX. C. 5.); & les sacs de sable dont Pline parle, suivant l'explication de Poleni (*Diss. sopra al tempio di Diana d'Efeso.* § *XIX.*), paroissent ridicules en les comparant à cette méchanique des Grecs.

On voit par là combien la maniere d'opérer des Anciens étoit simple; & il paroît que malgré leurs arts & le secours de l'algebre, les Modernes n'ont pas encore pu parvenir à la perfection des forces mouvantes des Anciens. Qu'on se rappelle la grandeur énorme des obélisques. Tout l'univers a retenti des préparatifs de Fontana pour dresser un obélisque sous le pontificat de Sixte V; tandis qu'on ne trouve rien sur la maniere dont les Anciens s'y prenoient pour les élever. De nos jours Zobaglia nous a montré à Rome, combien la voie la plus naturelle & la plus facile est préférable dans la méchanique à toutes les forces compliquées des roues & des poulies, quand la nature des choses ne l'exige point. Cet homme admirable qui n'avoit jamais reçu aucune instruction, & qui même ne savoit ni lire ni écrire, a inventé, par la seule force de son génie, des machines qui ne paroissent rien en elles-mêmes, mais dont les effets sont surprenans, & avec lesquelles il a opéré des choses qui étoient restées inconnues aux autres Architectes.

Comme le temple de Jupiter dont il eſt ici queſtion n'a pas été achevé; il eſt arrivé qu'avec le temps on a bâti tout à côté de ce temple des maiſons, juſqu'à ce qu'enfin cet édifice en a été tout-à-fait entourré. Voilà ce qu'il faut entendre par ce paſſage de Diodore, dont perſonne, à ce que je crois, n'a compris le ſens. Τῶν ἄλλων, ἢ μέχρι τοίχων τοῦς ναὼς οἰκοδομούντων, ἢ κυκλώσι τοῦς οἴκους περιλαμβανόντων. La traduction latine du premier Comma eſt : *cum alii ad parietes uſque templa educant.* Mais il faut lire : τοὺς ναὼ, τοῦ ναῶ, ce qu'on doit traduire : *cum alii ad parietes uſque templi ædificiis fabricandis accederent.* Dans le ſecond Comma Henri Etienne & Rhodoman ont lu, au lieu de Κυκλώσι, *in circuitu*, κίοσι, *columnis.* Weſſeling cherche à conſerver ces deux mots, & croit qu'il faut lire : κυκλῷ κίοσι, ou bien κυκλώσι κιόνων.

Je me tiens ici à la Leçon imprimée, & le Lecteur inſtruit dans la langue grecque verra, ſans qu'il ſoit néceſſaire de faire une longue diſſertation académique, ſi ces Savans ont compris le texte & laquelle de ces explications eſt à préférer. Le Traducteur françois a paſſé cela ſous ſilence.

Cette courte diſſertation pourra peut-être engager quelque Savant à faire des recherches plus exactes ſur les lieux même touchant les anciens temples de la Grece, tel, par exemple, que celui de Simium ſur le promontoire Attique, qui porte

ſur dix-ſept colonnes entieres, & qui mérite une deſcription plus exacte que celle qu'on en trouve dans la relation du voyage de M. Fourmont en Grece (*Mem. de l'Académie des Inſcript. Tom. VII, pag. 344, éd. de Paris 4.*). Tout dépend de la manière dont on voit les choſes. Spon & les Voyageurs les plus érudits ſe ſont bornés à chercher des inſcriptions & des livres anciens. Cluverius & Holſtein ſe ſont occupés de la Géographie ancienne, & d'autres ont eu pour but quelqu'autre objet; mais juſqu'ici perſonne n'a penſé à l'Art. Il y a encore beaucoup de choſes à dire des ouvrages de l'Architecture des Anciens qui ſont à Rome & aux environs de cette ville. Deſgodes a meſuré : il reſte donc à un autre à nous donner des obſervations & des regles générales ſur cet art.

Ἀλλὰ τι τοῖσδ' ἐπικειμ', ὡσεὶ μεγα χρῆμα τι πράσσων.

Empedocl. Agrigentini, ex. Laertio.

Fin de la premiere Partie.

00100401

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016